

jean-luc dallemagne  
l'économie du "capital"

françois maspero/textes à l'appui



Jean-Luc Dallemagne

# **L'économie du « Capital »**

FRANÇOIS MASPERO  
1, place Paul-Painlevé,  
PARIS, V<sup>e</sup>

1978

A nouveau le marxisme est combattu au nom du socialisme, tel que Staline l'a caricaturé dans le Goulag. Pour avoir cru qu'elle était la patrie du socialisme, les anciens adulateurs et les ennemis de toujours de l'U.R.S.S. se rejoignent dans une même critique de Marx, à qui ils imputent la responsabilité des crimes commis au nom de la révolution. Comme si Marx avait écrit un quelconque évangile, un recueil de préceptes, dont la mise en œuvre établirait la moralité. Mais le socialisme n'est pas, pour Marx, un rêve à réaliser, ni une utopie à construire, il est le concept désignant le prochain stade du développement de l'humanité, découvert à partir de l'analyse scientifique du capitalisme. C'est dire l'importance, face aux idéologies bourgeoises et petites-bourgeoises du « meilleur des mondes possible », de rejeter l'humanisme de droite ou de gauche, et de restaurer la démarche de Marx dans sa scientificité. Une telle tentative pose de nombreuses difficultés que cet ouvrage ne prétend ni résoudre ni masquer par des formules et clichés pseudo-dialectiques. Il vise seulement à montrer comment fonctionne la dialectique dans *Le Capital* : quelles questions elle pose et quelles réponses elle apporte. Ce livre ne veut être qu'un auxiliaire à la lecture du *Capital*, texte malmené que chacun invoque, mais que peu lisent, comme il le mérite, attentivement.

# Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

Introduction

*I - La valeur*

1 - La marchandise

Section I. Le rééquilibrage de la théorie de la valeur

*1. L'exposé de la « Contribution »*

*2. L'exposé du « Capital »*

APPENDICE

Section II. Le fétichisme

*1. Le fétichisme, caractère de la marchandise*

*2. Le fétichisme, fondement matériel de l'idéologie bourgeoise*

2 - L'argent

Section I. Les fonctions de mesure et de moyen de circulation de la valeur

*1. La fonction de mesure des valeurs*

*2. La fonction de moyen de circulation*

Section II. Le rééquilibrage de la théorie du moyen de réserve

1. *La fonction moyen de paiement*

2. *La monnaie de crédit*

Conclusion de la Première partie

*II - Le capital général*

3 - La formation du concept de capital

Section I. Coupures et réminiscences

1. *Un faux problème*

2. *Une démarche erronée*

Section II. L'exposé du « Capital »

1. *La contradiction de la formule circulatoire du capital*

2. *L'exploitation dégagée comme solution*

4 - Le concept de rapport de production capitaliste

Section I. Le procès de production capitaliste

1. *La soumission formelle*

2. *La soumission réelle*

Section II. Les rapports sociaux de la production capitaliste

1. *La division sociale du travail*

2. *L'aliénation ouvrière*

5 - Le mode de production capitaliste

Section I. L'accumulation du capital

1. *La reproduction*

## *2. Contradiction et solution de l'accumulation*

### Section II. L'accumulation primitive du capital

#### *1. Genèse et transition*

#### *2. Mode de production et formation économique-sociale*

Conclusion de la IIe partie

### *III - L'unité du mode de production capitaliste*

#### 6 - Le niveau du livre II : les capitaux particuliers

### Section I. La décomposition du procès cyclique du capital général

#### *1. L'unité du procès cyclique*

#### *2. Le temps du procès cyclique*

### Section II. Les conditions circulatoires de la reproduction

#### *1. Les contraintes d'équivalence*

#### *2. Les conditions de la reproduction*

#### 7 - Le niveau du livre III : les capitaux individuels

### Section I. La transformation du taux de plus-value en taux de profit

#### *1. Le concept de taux de profit général*

#### *2. Le concept de taux de profit moyen*

### Section II. La transformation des valeurs d'échange en prix

#### *1. La détermination des prix*

#### *2. Le rôle de la concurrence*

Conclusion de la IIIe partie

## *IV - Le développement du mode de production capitaliste*

### *8 - Le développement contradictoire du capital social*

#### *Section I. La loi tendancielle de baisse du taux de profit général*

##### *1. Nature de la loi*

##### *2. Le caractère tendanciel de la loi*

#### *Section II. Contradiction et limite inhérentes au capital*

##### *1. La dévalorisation du capital*

##### *2. Les crises du capital*

### *9 - La lutte des classes*

#### *Section I. La détermination matérielle des classes*

##### *1. La classe des capitalistes*

##### *2. La classe des prolétaires*

##### *3. La classe des propriétaires fonciers*

#### *Section II. La lutte des classes dans la formation économique-sociale*

##### *1. La fonction capitaliste de l'Etat*

##### *2. La transformation des concepts de classes au niveau de la formation économique-sociale*

### *Conclusion de la IVe partie*

### *Conclusion*

### *À propos de l'auteur*

### *Notes*

### *Copyright d'origine*

## Introduction

La lecture philosophique du *Capital* vise à définir l'« effet de connaissance » propre au matérialisme dialectique qui y est en œuvre. Marx l'ayant indiqué comme reproduction-réflexion du mouvement « réel », il s'agit de dégager les modalités de ce procès dans le couple concept-réel, étant entendu que ces deux termes sont compris par Marx dans une acception particulière, propre au procès envisagé, et que l'on doit dégager.

A partir de cette lecture en train de s'effectuer, pressés par les événements, certains tentent de définir les concepts mis en œuvre par Marx dans *Le Capital*. Ils ne les envisagent pas dans le fonctionnement du texte, à leur place et conformément à leur fonction, mais dans leur conformité aux premiers résultats auxquels aboutit cette lecture. Et s'il y a une différence avec le texte même du *Capital*, ces auteurs ne craignent pas de donner tort à Marx. Un exemple, parmi d'autres : parce que leur définition du mode de production capitaliste implique l'existence de seulement deux classes, certains auteurs<sup>1</sup> en déduisent que les propriétaires fonciers ne constituent pas, à ce niveau, une classe distincte, mais une survivance. Alors même que Marx<sup>2</sup> s'attache à dégager le régime particulier de la propriété foncière propre au mode de production capitaliste et la spécificité de la rente foncière dans ce régime. Au mieux de telles tentatives débouchent sur des analyses notionnelles où les concepts posent problème par rapport à d'autres problématiques ; ainsi le statut des forces productives à l'égard des rapports de production.

Ce constat, qui n'est pas jugement, rend nécessaire la restitution du fonctionnement du *Capital* pour y préciser la place, le niveau, où apparaissent et fonctionnent les concepts. Cette lecture ne vise qu'à décrire la mécanique, la machinerie de l'exposé. Elle dégage les critères de scientificité que le texte se donne, sans chercher à les légitimer en tant que scientifiques. Cette lecture adhère à la méthode d'exposition dont elle suit le déroulement. Ce travail méthodologique ressort de la dialectique en œuvre dans *Le Capital* et ne se confond pas avec la lecture philosophique sous l'appellation non contrôlée de matérialisme dialectique/dialectique matérialiste. Il ne s'occupe que de « la manière de traiter le sujet, c'est-à-

dire la méthode dialectique<sup>3</sup> », sans en apprécier la spécificité.

On s'en tient donc au jeu question-réponse, étant entendu que l'important n'est pas tant la réponse que la façon de poser la question, c'est-à-dire ce qui transforme la réponse en question, car « le simple énoncé du conflit qu'il s'agit d'aplanir contient déjà la manière de le résoudre<sup>4</sup> », Ainsi Lénine à propos de Strouvé : « Ce qui demande surtout à être corrigé c'est sa façon de poser les questions<sup>5</sup>. »

Il faut donc s'attacher à la structure du texte, puisque la réponse n'a de validité que par rapport à la question. Le mode de scientificité que l'on cherche à dégager concerne l'agencement des questions : « ... une méthode qui te permet [...] d'expliquer [...] les problèmes par le simple fait de les mettre à leur place et de les situer dans leurs vrais rapports<sup>6</sup>. » Le concept, étant réponse à une question, pose par lui-même question. C'est donc l'enchaînement des concepts qui importe, dans une structure construite selon un développement, dans un mouvement théorique. Et ce mouvement n'est pas réversible. On ne peut donc limiter les concepts à une définition, en réduisant les différentes réponses que chacun apporte à différents moments en une formule générale. Engels dénonce le « malentendu » selon lequel « on serait en droit de chercher dans ses écrits [de Marx] des définitions toutes prêtes, valables une fois pour toutes<sup>7</sup> ». C'est pourtant ce que ne répugnent pas à faire ceux qui, déçus de leur vaine quête, reprochent à Marx ses « insuffisances », et qui, pour les combler, substituent une nouvelle économie politique à la critique de toute économie politique<sup>8</sup>.

De cette lecture méthodologique, il est tentant de sauter à une pseudo-lecture philosophique, sous prétexte que les procès d'investigation et d'exposition ne se distinguent que formellement. Mais ce serait oublier, et il est souvent oublié, que cette différence n'est formelle qu'aux conditions énoncées par Marx : « A l'investigation de faire la matière sienne dans tous ses détails, d'en analyser les diverses formes de développement, et de découvrir leur lien intime. Une fois cette tâche accomplie, mais seulement alors, le mouvement réel peut être exposé dans son ensemble<sup>9</sup>. » Ainsi il est essentiel de distinguer entre les moments du procès d'investigation, dont les ouvrages précédant *Le Capital* jalonnent le cours. Bien que Marx présente la section 1 du *Capital* comme une formulation plus intelligible de la théorie de la valeur exposée dans la *Contribution*<sup>10</sup>, les deux exposés diffèrent substantiellement. Si celui du *Capital* est plus rigoureux, c'est parce qu'il part d'emblée de la valeur sous sa forme la plus simple<sup>11</sup>. Mais, par là même, il aboutit à une forme de la circulation de la valeur

permettant de poser correctement le problème du capital et de découvrir le concept de plus-value en réponse<sup>12</sup>. Il résulte de cet exemple deux ordres de considérations. L'analogie d'Engels entre les découvertes de la plus-value et du phlogistique permet plus de comprendre le rapport de Marx aux auteurs de l'économie politique, que d'éclairer l'investigation de la connaissance scientifique. Les différences entre les divers exposés de la critique de l'économie politique manifestent la spécificité du *Capital*, sans que l'on puisse réduire ces textes à leur contenu minimal commun<sup>13</sup>, sous prétexte d'établir la filiation du « jeune » au « vieux » Marx, et de Marx à l'un de ses maîtres présumés.

Mais, en même temps, ces différences redoublent la tentation du saut. Puisque chacun des textes se donne ses propres critères de scientificité, il est difficile de les départager. Le point de départ, différent pour chacun des exposés, n'est pas pertinent. Marx considère, en effet, qu'il faut partir du rapport le plus simple, le plus général, le plus abstrait. Mais à quels étalons apprécier ces critères ? Ce n'est qu'a posteriori que l'on peut savoir si le rapport choisi est conforme à ces exigences. Marx doit avoir développé l'analyse à son terme pour savoir que la marchandise « contient tout le secret de la forme argent et par là *in nuce* celui de toutes les formes bourgeoises du produit du travail<sup>14</sup> ». Dès lors il faut fonder comme scientifique l'un des modes d'exposé.

De surcroît, il faut en légitimer la scientificité. En appliquant formellement la démarche adoptée par Marx dans la section 1 du *Capital*, Wicksteed<sup>15</sup> déduit l'utilité en général, qu'il oppose au travail en général, et fonde le concept de valeur utilité, base de l'économie vulgaire. Ainsi, préciser le fonctionnement de l'exposé du *Capital* ne suffit pas. Il faut établir le rapport du concept à son objet dans ce fonctionnement.

La lecture méthodologique proposée, loin de se présenter comme LA lecture, n'est qu'une lecture mutilée du matérialisme dialectique. Elle rencontre ses propres limites dans son objet. Dégageant comment Marx articule les rapports de production capitalistes et leur développement à leurs présupposés théoriquement nécessaires, qu'ils soient d'ordre politique, idéologique ou juridique, cette lecture ne peut pas en développer les modalités et les implications quant aux champs entrevus. Elle se contente d'indiquer les lieux et les raisons d'articulation, mais elle s'en tient au champ des forces économiques. Cela est insuffisant, puisque le matérialisme historique ne se réduit pas à ces forces. Mais ce constat d'insuffisance ne suffit pas à assumer l'ampleur de la restitution du matérialisme historique. Un tel travail ne peut être mené que

conjointement à la restauration du matérialisme dialectique. La compréhension de l'unité des champs analysés par Marx dans leur différence implique de statuer sur le principe et les modalités de leur interrelation.

Néanmoins, pour doublement limitée qu'elle est à l'économie de l'analyse des forces économiques, cette lecture n'est pas économiste. L'économisme est une déviation politique au sein du mouvement ouvrier qui l'attache à l'ordre bourgeois. Il se traduit par une compréhension qui privilégie les forces productives comme condition préalable à toute intervention politique autonome du prolétariat. Il s'agit ici, au contraire, de resituer les forces productives à l'égard des rapports de production, les forces économiques par rapport à la lutte des classes qui en est cause et produit. Bien plus, en restituant l'exposé d'ensemble du *Capital*, cette lecture éclaire les difficultés théoriques, les situe. Elle interdit de s'en emparer comme autant de critiques adressées à Marx, comme autant de faiblesses propres à invalider *Le Capital*, ou à le découper en parties scientifiques et non scientifiques. Ceux qui, se réclamant du marxisme, emboîtent le pas à Bohm-Bawerk ou à Sraffa, sous prétexte de corriger les détails, s'attaquent en fait à la méthode d'exposition, car les insuffisances qu'ils décèlent ne sont telles que dans la logique-problématique de l'économie politique. C'est dire que, sous prétexte de correction, c'est à une révision d'ensemble, même si elle semble encore superficielle, qu'ils procèdent. Rappelons que Bernstein n'a pas suivi une autre voie<sup>16</sup>. Ce n'est pas sans conséquences sur le mouvement ouvrier.

Cette lecture, pour être méthodologique, est dogmatique. Au sens où Lénine oppose le « dogmatisme » à la « liberté de critiquer » le marxisme en son nom<sup>17</sup>, de le réviser et de le dénaturer. Aujourd'hui, encore et toujours, la critique de Marx est de nature bourgeoise. Que le ton en soit violent ou patelin, qu'elle s'exprime par condamnation ou par correction, importe peu. Il y a là division des tâches pour miner un discours dont l'aboutissement théorique est la nécessité pratique de la dictature du prolétariat. De Bernstein à Marchais, c'est toujours au nom du socialisme que Marx est révisé, « actualisé ». Notre dogmatisme n'est pas pour autant talmudisme. Il n'interdit pas d'enrichir la lecture du *Capital* de l'analyse des transformations historiques du mode de production capitaliste. Au contraire, il permet par une lecture attentive et rigoureuse du *Capital* de rendre compte de ces transformations. Mais cet enrichissement de la théorie par la pratique, il l'effectue du point de vue du *Capital*, dans la problématique instaurée par Marx. Ce dogmatisme n'est pas récitation paralysante d'un quelconque texte sacré. Mais il s'interdit d'ériger

l'incompréhension du *Capital* en faiblesse de Marx. Si des différences apparaissent entre les analyses du *Capital* et l'évolution du mode de production capitaliste, il faut relire Marx et approfondir l'analyse concrète de la situation concrète.

# I

## *La valeur*

*Le Capital* comme la *Contribution* ont le même point de départ, qui semble indiquer un constat empirique à partir duquel l'analyse théorique serait fondée :

« A première vue, la richesse bourgeoise apparaît comme une énorme collection de marchandises, et chaque marchandise ne semble être qu'un simple élément de cette richesse. Mais chaque marchandise se présente sous un double aspect : valeur d'usage et valeur d'échange<sup>18</sup>. »

« La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une " immense accumulation de marchandises " <sup>19</sup>. »

Une telle interprétation suppose que ce point de départ soit l'origine d'une abstraction spéculative ou d'une rupture scientifique. La première hypothèse, défendue par Ricci<sup>20</sup>, ne tient pas. Elle implique en effet de dichotomiser le rapport en distinguant les « choses » (richesse, valeur d'usage) et les « concepts » (valeur, valeur d'échange). Or, richesse n'est pas articulée à valeur, mais à marchandise ; valeur d'usage n'est pas opposée à valeur d'échange, mais caractérise, avec celle-ci, la marchandise. Pour autant, Macherey<sup>21</sup> n'est pas fondé à soutenir la deuxième hypothèse, comme si Marx n'engageait l'analyse scientifique qu'avec le rapport marchandise-valeur. En effet, on va le voir, le concept de valeur n'est que la réponse au problème de la valeur d'échange, qui, selon Macherey, appartiendrait au domaine des notions empiricoidéologiques. C'est en tant que « forme élémentaire de cette richesse<sup>22</sup> » que la marchandise est prise comme point de départ de l'analyse. Ce qui implique que Marx ait pensé le rapport forme-contenu dans lequel « richesse », « valeur d'usage », etc., fonctionnent comme concepts et non pas comme choses ni comme notions. Il n'en reste pas moins que la marchandise est envisagée « sous la forme sous laquelle elle

apparaît<sup>23</sup> », ce qui présuppose la distinction entre forme et forme phénoménale, et appelle l'explicitation de leur rapport.

Ainsi *Le Capital* ni la *Contribution* ne peuvent être abordés d'emblée sans référence à l'analyse des sociétés et des modes de production en général telle qu'elle est exposée dans l'*Introduction* de 1857. Les concepts généraux du matérialisme historique préexistent, théoriquement, à l'exposé du mode de production capitaliste. En tant que tels ils ne peuvent qu'indiquer ce qui est commun à tous les modes de production, et on ne peut s'y tenir sans se condamner aux abstractions spéculatives, aux robinonnades : « ... n'importe quel enfant sait que toute nation crèverait, qui cesserait le travail<sup>24</sup>... » En ce sens, il est vrai que ces concepts généraux visent à orienter l'étude de chaque mode de production, et non à s'y substituer<sup>25</sup>. Pour autant ces « concepts signaux » ne sont pas « formels », comme le prétend Balibar<sup>26</sup>. Ils ont en effet pour contenu cette « abstraction raisonnable » qu'est la loi générale d'économie du temps de travail dont il s'agit de dégager les formes propres à chaque mode de production<sup>27</sup>. C'est cette loi qui autorise Marx à partir de la marchandise comme « la forme sociale la plus simple sous laquelle se présente, dans la société actuelle, le produit du travail<sup>28</sup> ». C'est elle aussi qui permet de rejeter la solution proposée par Wicksteed, alternative au concept de valeur découvert par Marx dans *Le Capital*. De surcroît ces concepts généraux n'orientent pas l'analyse de façon formelle, puisque Marx doit avoir découvert cette loi d'économie du temps de travail pour étudier « le travail relativement à sa propriété de former de la valeur, [établir] pour la première fois quel travail forme de la valeur, pourquoi et comment il la forme, [établir] en outre que la valeur n'est, en somme, que du travail coagulé de cette espèce<sup>29</sup> ». Et l'on sait que cette distinction, à l'intérieur du concept de travail, entre travail créateur et non créateur de valeur est « tout le secret de la conception critique<sup>30</sup> ». Ainsi Marx, devant renoncer à expliquer la rente foncière par la prétendue valeur de la terre due à l'échange<sup>31</sup>, est amené à découvrir la transformation des valeurs d'échange en prix et la péréquation du taux de profit général<sup>32</sup>.

On comprend alors que le rapport social dont parle Marx concerne l'activité productive des sociétés, et non les producteurs eux-mêmes. La marchandise est envisagée comme produit individuel du travail social, et non comme produit du travail d'un individu. Les individus ne sont pas considérés comme « personnes humaines », mais comme occupants de places définies par ce rapport, où ils assument une fonction propre à cette place, elle-même déterminée par ce rapport. Cette évidence, restaurée par

Althusser, ne peut être niée au nom d'un quelconque humanisme. Le non-humanisme est dicté par la société capitaliste elle-même : « Il est absurde de considérer avec l'économie bourgeoise ces caractères [...] comme des formes sociales éternelles de l'individualité humaine ; mais il n'est pas moins absurde de les déplorer comme la suppression de l'individualité. C'est la manifestation nécessaire de l'individualité ayant sa raison d'être dans un degré déterminé de procès social de production<sup>33</sup>. »

# 1

## La marchandise

Si les lecteurs de la *Contribution* et du *Capital* sont généralement d'accord sur l'analyse de la marchandise en termes de valeur, ils s'opposent à propos du fétichisme, le considérant soit comme concept légitime et synonyme d'aliénation, soit comme notion idéologique, résurgence préscientifique. Pourtant le fétichisme appartient au concept de marchandise comme la quatrième transformation qui définit la forme équivalent. De plus, sa théorie rend compte de l'apparente ambiguïté empirique du point de départ et légitime l'exposé de la théorie de la valeur. Cela étant, doublement indissociable de celle-ci, le fétichisme désigne le rapport entre le mode de production capitaliste et l'idéologie propre qu'il secrète-suscite.

## Section I. Le rééquilibrage de la théorie de la valeur

Le désaccord sur le fétichisme indique combien l'accord à propos de la valeur est formel, c'est-à-dire son concept peu approfondi. La preuve en est la grossièreté théorique des arguments présentés pour établir le rapport entre Marx et Ricardo à ce propos. Ce dernier n'a jamais proposé une théorie de la valeur, mais une théorie de la valeur d'échange. L'ignorer, c'est ne pas comprendre le rééquilibrage opéré par Marx au sein même de la *Contribution* pour passer de la théorie de la valeur d'échange à celle de la valeur, dont il fournit l'exposé rigoureux dans *Le Capital*. Ce faisant, Marx transforme en problème le concept de valeur d'échange qu'il avait, suivant l'économie politique, considéré comme une solution. Ce problème est celui de la *commensurabilité*.

### 1. L'exposé de la « Contribution »

Marx s'en tient au concept de valeur d'échange, c'est-à-dire au rapport quantitatif selon lequel deux marchandises s'échangent, ce qui entraîne deux confusions quant au rapport du travail à la valeur et quant au statut de l'équivalent général. Ces confusions s'éclairent quand Marx est contraint de formuler implicitement le problème de la commensurabilité, mais il ne peut les lever. Les appréciant à la lumière de l'exposé du *Capital*, on peut marquer la spécificité de la *Contribution*<sup>34</sup>.

1. Restant au niveau de la valeur d'échange, Marx analyse la substance des marchandises particulières comme allant de soi. De ce que les valeurs d'usage sont des moyens d'existence « produits de la vie sociale », il déduit qu'elles sont « le résultat d'une force vitale dépensée par l'homme ». Et en tant que telles, les marchandises sont affirmées « matérialisation du travail social », « cristallisation de la même unité<sup>35</sup> ». Or le travail n'est pas seul créateur des valeurs d'usage ; et il n'est créateur de valeurs d'usage qu'en tant que travail concret aux propriétés physiques et naturelles déterminées et spécifiques. On ne peut donc passer de « produits de la vie sociale » à « matérialisation de travail social », puisque le premier attribut ne résulte pas du travail social. En fait, Marx suppose le problème résolu au niveau des marchandises particulières pour étudier directement « le caractère particulier [...] du travail représenté dans la valeur d'échange<sup>36</sup> ».

Puisque des quantités différentes de marchandises diverses entrent en rapport d'échange, elles ne peuvent représenter, selon Marx, qu'un même volume d'un même travail, indifférent à sa forme. C'est le « travail simple », qui diffère doublement du travail mis en œuvre par les travailleurs en ce qu'il est général et abstrait. Il « constitue la substance de la valeur d'échange<sup>37</sup> », dont la représentation quantitative est le temps de ce travail. Ainsi Marx redouble son analyse en confondant la substance de la mesure avec cette mesure. Mais il ne peut, s'en tenant à la valeur d'échange des marchandises particulières, indiquer à quoi tient cette substance qui ne peut être inhérente à la valeur d'échange, puisque celle-ci est un rapport entre deux marchandises. Marx ne précise pas de quoi la valeur d'échange est la quantité, tout en indiquant qu'elle est la substance de cette quantité.

Enfermé dans cette indétermination, Marx ne peut développer son analyse de la relation travail simple social créateur de valeur d'échange qu'en la reproduisant. D'une part au niveau du travail simple, auquel la mesure des valeurs d'échange suppose que les différents travaux soient ramenés. Si cette réduction est une abstraction qui s'accomplit nécessairement, Marx ne peut en localiser l'expression que dans « le travail moyen que peut accomplir tout individu moyen d'une société donnée<sup>38</sup> ». Il n'évite l'impasse ricardienne du travail moyen qu'en invoquant l'individu moyen dont on ne sait de qui, ni comment, il est la moyenne. Bien plus, cela implique que le travail général abstrait soit homogène au travail particulier concret de cet individu moyen. D'autre part, au niveau de l'équivalent général, défini comme quantité déterminée du temps de travail général, de telle sorte que, « pour se traduire en valeur d'échange, le travail de chaque individu doit se traduire en équivalent général<sup>39</sup> ». Dès lors, l'équivalent général n'est pas une forme fonctionnelle de la valeur, mais l'attribut de chacun des termes de la valeur d'échange ; et si deux produits contiennent un même temps de travail général, ils sont réciproquement équivalent général et s'échangent l'un contre l'autre en tant que tels<sup>40</sup>. Ce qui enferme Marx dans l'échange à deux termes, et lui interdit de briser la « loi de J.-B. Say » selon laquelle tout échange étant équilibré, puisque à deux termes, les produits s'échangent contre les produits, et l'offre crée sa propre demande.

Cette indétermination renouvelée s'explique. Marx n'a, jusqu'à présent, envisagé la marchandise que du point de vue de la valeur d'usage ou de la valeur d'échange. S'il peut dégager les caractères propres au travail créateur de l'une et de l'autre, il ne peut les articuler. De plus, développant

le concept de valeur d'échange sans poser la question de la commensurabilité des termes, il reste au niveau des marchandises particulières. La généralité ne peut donc être pensée que par la sociabilité. C'est donc en tant que social que le particulier renvoie au général<sup>41</sup>, tandis que les catégories générales sont dégagées en tant que telles comme solution d'existence des catégories particulières.

2. Ce n'est qu'après avoir mené cette analyse que Marx envisage les marchandises comme unité valeur d'usage-valeur d'échange, et dans leur rapport d'échange réciproque. Ce qui le conduit à rééquilibrer son exposé en posant le problème de la commensurabilité, c'est-à-dire la possibilité de relations réciproques entre marchandises particulières. Mais, ayant défini le concept de valeur d'échange, Marx pose ce problème au niveau du procès d'échange et non à celui de la valeur d'échange. La commensurabilité est alors posée comme problème d'adéquation de la marchandise à elle-même au sein du procès d'échange, dont Marx découvre la contradiction, à laquelle il doit apporter la solution<sup>42</sup> :

a) Toute marchandise est non-valeur d'usage pour son possesseur. Elle n'est valeur d'usage que pour ses non-possesseurs. Pour son possesseur elle n'est que le support matériel de la valeur d'échange, un moyen d'échange. Pour lui, elle doit donc devenir valeur d'échange pour être valeur d'usage.

b) Toute marchandise doit devenir valeur d'usage pour son possesseur, car c'est dans la valeur d'usage des autres marchandises qu'il trouve ses moyens de subsistance. Donc les valeurs d'usage ne deviennent telles que dans leur aliénation universelle. Or les marchandises n'existent pour l'échange qu'en tant que valeurs d'échange.

c) Si une marchandise est en rapport avec les autres comme valeur d'échange, ce rapport est virtuel et ne se réalise que dans le procès d'échange. Si toute marchandise est temps de travail matérialisé, ce n'est que par l'échange que ce temps de travail individuel particulier devient temps de travail général. La marchandise doit devenir valeur d'échange, c'est-à-dire qu'elle ne peut devenir matérialisation du temps de travail général que si elle est préalablement matérialisation du temps de travail individuel particulier, valeur d'usage.

Ainsi une « marchandise ne peut exister comme valeur d'usage qu'en se réalisant comme valeur d'échange, elle ne peut, d'autre part, se réaliser comme valeur d'échange qu'autant que, dans son aliénation, elle se pose

comme valeur d'usage<sup>43</sup> ». Cette contradiction met en cause la possibilité d'échange des marchandises : « ... nous arrivons de la sorte à un cercle vicieux des problèmes, la solution de l'un supposant constamment la solution de l'autre ; bien plus nous avons un ensemble de postulats contradictoires, la réalisation d'une condition étant directement liée à la réalisation de son contraire<sup>44</sup>. » Ces « postulats contradictoires » concernent le concept de marchandise et mettent en cause son existence. Mais la contradiction n'opère qu'à l'occasion de l'aliénation, donc dans la sphère des échanges. Aussi la solution est-elle recherchée dans le procès de l'échange : « ... le procès d'échange des marchandises doit être aussi bien le développement que la solution de ces contradictions<sup>45</sup>. » Ce procès forme donc l'unité susceptible de résoudre la contradiction. Il constitue la généralité dans laquelle on peut penser la confrontation des particuliers dont l'existence est définie. Le général permet de résoudre le problème d'existence de l'échange et non, directement, celui des marchandises particulières. Notons la différence entre le général dégagé ici comme condition du procès d'échange et la sociabilité analysée antérieurement.

Pour découvrir la solution, Marx suppose le problème résolu : la marchandise ayant dépouillé sa valeur d'usage propre par l'aliénation, elle est matérialisation de temps de travail socialement utile ; elle doit donc devenir, dans le procès d'échange, en tant que valeur d'échange, temps de travail général matérialisé, c'est-à-dire équivalent général pour les autres marchandises. Il peut ainsi reformuler la contradiction de sorte qu'elle ait une solution : le temps de travail général existe à l'état latent dans les marchandises particulières, mais n'existe réellement que dans le procès d'échange dont il est le résultat et non pas le point de départ. C'est-à-dire que les marchandises doivent entrer dans le procès d'échange comme temps de travail général matérialisé, alors que la transformation du temps de travail matérialisé d'individuel en général est produite par l'échange. Le problème est donc de savoir « comment représenter directement une marchandise particulière comme du temps de travail général matérialisé<sup>46</sup> ».

Puisque le problème se pose au niveau du procès d'échange, la solution réside dans la transformation de l'équivalent général. En tant que valeur d'échange, chaque marchandise est équivalent général de toutes les autres. Donc :

$$x_A = \left\{ \begin{array}{l} y_B \\ z_C \\ v_D \\ \dots \end{array} \right.$$

Il suffit de renverser les termes de l'équation pour que chacune des marchandises mesure sa valeur d'échange dans une marchandise unique, exclue de la collection des marchandises en tant qu'équivalent général :

$$\left. \begin{array}{l} y_B \\ z_C \\ v_D \\ \dots \end{array} \right\} = x_A$$

Cette marchandise qui sert d'équivalent général devient le mode d'existence de la valeur d'échange. Sa valeur d'usage est de porter la valeur d'échange, d'être moyen d'échange général. A ce titre, elle représente le temps de travail général de telle sorte que celui-ci est incarné, représenté par le temps de travail particulier nécessaire à sa production. Ainsi se trouve résolue dans une marchandise unique la contradiction propre à toute marchandise particulière<sup>47</sup>.

Si cette solution semble ingénieuse, il faut voir qu'elle tient au renversement formel des termes de l'équation de l'échange. Pour Marx, il permet de transformer une abstraction en résultat social du procès d'échange : « ... il suffit de renverser la série de nos équations, pour qu'une marchandise particulière, au lieu d'être, comme équivalent général, une simple abstraction, devienne le résultat social du procès d'échange<sup>48</sup>. » Mais ce renversement présuppose la réversibilité des termes, donc une fonction et un contenu identiques pour les deux membres de l'équation. Or Marx n'a défini que le contenu de la valeur d'échange, du rapport quantitatif entre les termes, et non le contenu de ces derniers. Il en résulte que l'équivalent général répond à deux questions différentes : mesure et circulation des valeurs d'échange, sans que la commensurabilité des marchandises soit explicitée. Marx tente de résoudre le problème de la commensurabilité, qui concerne la substance des marchandises, en recourant à la forme que revêt, dans son exposé, la valeur d'échange. Pour ne pas supposer le problème résolu, il devait dégager préalablement le contenu commun aux marchandises particulières qui autorise leur rapport, qui fonde leur valeur d'échange. Il devait donc résoudre la contradiction

d'existence des marchandises particulières au niveau de la marchandise générale, et non à celui du procès d'échange qui fait office de substitut. Il évitait ainsi une double définition du temps de travail général et de l'équivalent général.

## 2. L'exposé du « Capital »

Marx consacre ce rééquilibrage dans la section 1 du *Capital*, en rappelant, après Bailey contre Ricardo, que la valeur d'échange ne peut être « immanente à la marchandise<sup>49</sup> ». Posant d'emblée et explicitement le problème de la commensurabilité, Marx lui apporte comme réponse le concept de la valeur. L'exposé de la valeur n'est pas seulement « plus rigoureux dialectiquement<sup>50</sup> » que dans la *Contribution*. Dans la mesure où il part de la forme la plus simple de la valeur et non de sa forme développée comme expression monétaire<sup>51</sup>, Marx est amené à poser des questions différentes, dont les réponses, nouvelles, constituent des concepts nouveaux et différents. Ainsi, le concept de valeur dans *Le Capital* n'est pas la reformulation du concept de valeur d'échange développé dans la *Contribution*. L'originalité de la section 1 interdit donc d'en différer la lecture, quelque importance que l'on attache par ailleurs aux « coquetteries » ou « flirts » hégéliens. D'autant qu'à ce niveau l'ordre d'exposition est exemplaire de celui du *Capital* : partant de la « *contradictio in adjecto* » qui affecte les marchandises particulières, il dégage le concept de la valeur comme attribut substantiel de la marchandise en général ; et revient aux marchandises particulières, qui portent la valeur, en étudiant les formes sous lesquelles cette valeur s'exprime. On a ici dans toute sa rigueur la double articulation entre particulier et général, et entre forme et substance.

1. Ayant défini la marchandise particulière comme unité de la valeur d'usage et de la valeur d'échange, Marx critique celle-ci comme un rapport qui ne peut être inhérent à une quelconque marchandise. Cette « *contradictio in adjecto* » pose le problème de la commensurabilité des marchandises, c'est-à-dire de la substance commune dont leurs valeurs d'échange ne sont que l'expression quantifiée.

La valeur désigne cette substance commune qui constitue l'unité dans laquelle les marchandises particulières peuvent entrer en rapport. Elle définit donc la marchandise en général. Elle n'est pas une fiction théoriquement nécessaire mais, en tant qu'attribut du général, une abstraction dont l'existence est réelle bien que différente des formes

particulières<sup>52</sup>.

Il s'agit alors de découvrir la substance de la valeur qui permet de constituer toute relation dans le mode de production capitaliste. Marx se contente de montrer qu'elle ne peut tenir aux propriétés naturelles de l'objet qui en forment la valeur d'usage, ni au travail nécessaire à sa fabrication qui n'est qu'un ensemble de propriétés naturelles. La valeur ne peut être « que ce qui reste », c'est-à-dire « le caractère commun de ces travaux [...], une dépense de force humaine de travail sans égard à la forme particulière sous laquelle cette force a été dépensée<sup>53</sup> ». Cette façon de procéder ressemble fort à un raisonnement par l'absurde, tronqué et par là même fallacieux, qui permettrait à Wicksteed de proposer une autre solution : l'utilité générale. Mais il faut se souvenir que Marx raisonne dans le champ défini par la loi d'économie du temps de travail, établie par ailleurs. Dans ce champ, les trois hypothèses envisagées sont les seules possibles. Aussi peut-il dénoncer « le bavardage sur la nécessité de démontrer la notion de valeur [qui] ne repose que sur une ignorance totale, non seulement de la question dont il s'agit, mais aussi de la méthode scientifique. N'importe quel enfant sait que toute nation crèverait, qui cesserait le travail, je ne veux pas dire pour un an, mais ne fût-ce que pour quelques semaines<sup>54</sup> ». Cette force dont la cristallisation constitue la valeur est celle de la société tout entière et ne compte que comme force unique, bien qu'elle soit composée de forces individuelles multiples. Cette force humaine n'est donc pas l'abstraction des divers travaux particuliers, qui n'aurait d'existence que théorique, ce qui impliquerait que la valeur elle-même soit une fiction théorique.

Dès lors, la marchandise n'est pas l'unité de la valeur d'usage et de la valeur d'échange, mais l'unité de la valeur d'usage et de la valeur. Aussi une valeur d'usage peut ne pas être valeur si elle ne provient pas du travail humain. Inversement, un produit du travail humain ne peut être valeur que s'il s'incarne dans une valeur d'usage sociale, pour les autres. Cette reformulation permet de préciser le rapport valeur d'usage-valeur. Loin de les opposer comme deux termes s'excluant, Marx en fait l'axe de développement des contradictions du mode de production capitaliste, dans un rapport où la richesse est le porteur matériel de la valeur.

De cette articulation découle la confrontation à deux types différents de travail. Les marchandises ne peuvent s'opposer comme valeurs d'usage différentes que si elles sont produites par des travaux utiles différents. La production de marchandises suppose la division du travail social et l'indépendance des travaux privés. Les marchandises ne peuvent se rencontrer comme valeurs que dans la mesure où elles sont des expressions

objectives d'un même travail.

Si les travaux particuliers créateurs de valeurs d'usage sont, de par leur fonction, hétérogènes, le travail général ne peut qu'être homogène. A ce niveau Marx distingue donc le « travail simple », qui est la force que tout individu recèle dans son organisme dans des conditions sociales données, et le « travail complexe », qui en est un composé. Ainsi un individu quelconque peut mettre en œuvre une force de travail général plus ou moins complexe, que la société est nécessairement à même de réduire à l'unité du travail simple.

Puisque la marchandise est l'unité de la valeur d'usage et de la valeur, le travail privé concret créateur de celle-là et le travail social abstrait créateur de celle-ci sont mis en œuvre dans la même dépense de force de travail. Ce sont là deux caractères du même travail humain, qui est l'unité forme productive-dépense de force humaine, la première étant le porteur de la seconde. Pour autant, si l'on connaît les deux déterminations de la marchandise et du travail qui la produit, l'analyse doit en découvrir l'articulation.

2. Puisque la marchandise est l'unité de la valeur d'usage et de la valeur, le problème posé par la valeur d'échange semble résolu par voie de disparition. Mais cette unité est contradictoire, car la valeur, étant inhérente aux marchandises, les rend commensurables, sans pouvoir les mettre en rapport, ce que la valeur d'usage ne peut effectuer non plus. Cette contradiction ne peut être résolue qu'au sein de la marchandise générale. Comme les termes de la contradiction sont produits par deux caractères du même travail, elle a une solution que l'on sait où chercher : « Si l'on se souvient cependant que les valeurs des marchandises n'ont qu'une réalité purement sociale, qu'elles ne l'acquièrent qu'en tant qu'elles sont les expressions de la même unité sociale, du travail humain, il devient évident que cette réalité sociale ne peut se manifester aussi que dans les transactions sociales, dans les rapports des marchandises les unes avec les autres<sup>55</sup>. » Marx revient au concept de valeur d'échange comme solution de cette contradiction. Si, à la différence de la *Contribution*, le concept de valeur ne se confond pas avec celui de la valeur d'échange, celui-ci ne disparaît pas pour autant de l'analyse du *Capital*.

Pour résoudre le problème, Marx pose la forme simple et la développe. Soit  $xA = yB$ . Cette équation est possible du point de vue de la valeur, puisque A et B sont commensurables en tant que cristallisation de travail social et abstrait. Sans s'attacher encore à  $x/y$ , il importe de préciser la fonction de chacun des membres de l'équation.

Séparément, A et B apparaissent sous leur seule forme naturelle, comme produits de travaux privés et concrets différents. Aucune marchandise ne peut s'exprimer valeur en tant que telle, de même qu'aucune distance ne peut s'exprimer longueur en tant que telle. Ce n'est qu'en confrontant A et B que leurs travaux respectifs s'affirment identiques. A et B ne sont pas deux valeurs constituées qui se confrontent. B est le moyen par lequel A s'affirme valeur, comme le mètre est la matière de l'expression de la longueur de n'importe quelle distance. A est la forme relative, et B la forme équivalente de la valeur. Ces deux formes sont indissociables et chacune est opposée à l'autre, en raison de leurs fonctions respectives. Ce sont « les pôles de la même expression de la valeur<sup>56</sup> ».

Dans l'équation, si B permet à A d'exprimer sa valeur, le travail privé concret contenu en B permet au travail privé concret contenu en A de s'exprimer comme partie de travail social abstrait. Donc B a forme naturelle de valeur sans pouvoir exprimer sa propre valeur. Il n'a pas à revêtir une forme autre que sa forme naturelle pour exprimer la valeur de toute marchandise dont il est l'équivalent. Corollairement, B doit être produit d'un travail particulier qui est la forme d'expression du travail général.

D'où les trois caractères de la forme équivalent, qui se déduisent de sa fonction : la valeur d'usage devient la forme de manifestation de son contraire la valeur ; le travail concret devient la forme de manifestation de son contraire le travail abstrait ; le travail privé devient la forme de manifestation de son contraire le travail social.

Cette triple transformation permet à A de s'exprimer comme valeur en B et, en même temps, de se mesurer comme quantum de B. Le travail social abstrait cristallisé en A et porté par le travail privé concret nécessaire à produire A n'est pas de même complexité que le travail privé concret contenu en B et qui exprime le travail social abstrait. Mais l'on sait que la réduction du complexe au simple est le fait de la société.

La valeur de A ne s'exprime et ne se mesure que relativement à B. Donc sous une forme qui n'est pas inhérente à A, mais est relative à B : la quantité de B dans laquelle s'exprime le quantum de valeur propre à A. C'est la valeur d'échange de A en B. Ce rapport quantitatif et relatif est la forme sous laquelle la valeur se manifeste : c'est la forme phénoménale de la valeur. Marx montre que la marchandise ne pouvant exister qu'en raison d'une substance déterminée, la valeur, cette marchandise, forme de cette substance, ne peut l'exprimer que sous une autre forme, phénoménale, la valeur d'échange. Cette analyse de la valeur d'échange n'est ni circulaire, ni redondante à celle de la valeur. Il ne s'agit pas pour Marx, ayant précisé

pourquoi telle forme cache telle substance, de savoir pourquoi cette substance s'exprime sous cette forme<sup>57</sup>, mais pourquoi elle ne peut s'exprimer que sous une autre forme.

La forme simple de la valeur étant accidentelle, Marx la développe en :

$$xA = yB = zC = vD...$$

où tout terme de gauche est forme relative et tout terme de droite forme équivalente. Toute marchandise particulière est donc équivalent particulier, par là même le travail social abstrait ne s'exprime que fragmentairement : « ... l'unité de forme et d'expression fait défaut<sup>58</sup>. » On peut développer cette expression en faisant la sommation des expressions simples :

The image shows a handwritten mathematical expression on aged paper. On the left, there is a list of equations:  $x_A = y_B$ ,  $x_A = z_C$ ,  $x_A = v_D$ , and an ellipsis. To the right of these equations, the text "ou bien  $x_A =$ " is written, followed by a large right-facing curly bracket that groups a list of terms:  $y_B$ ,  $z_C$ ,  $v_D$ , and an ellipsis.

Il suffit donc de renverser cette dernière expression pour obtenir la forme générale :

The image shows a handwritten mathematical expression on aged paper. On the left, there is a list of terms:  $y_B$ ,  $z_C$ ,  $v_D$ , and an ellipsis. To the right of these terms, there is a large right-facing curly bracket, followed by an equals sign and the term  $x_A$ .

où B, C, D, etc., sont formes relatives de la valeur s'exprimant dans la forme équivalente A. Marx opère le même renversement que dans la *Contribution*. Mais comme il a préalablement défini les termes et leur relation, il s'est donné les conditions de cette transformation. Celle-ci permet seulement de montrer comment les marchandises expriment leur valeur dans l'une d'entre elles et dans une seule, qui en est l'expression simple et commune, par conséquent l'expression générale.

La marchandise qui revêt la forme équivalente a le caractère d'équivalent général. A ce titre, elle est exclue de la collection des marchandises particulières et elle est directement échangeable avec n'importe laquelle d'entre elles. Sa forme naturelle est sa forme sociale, de telle sorte que le travail privé concret qu'elle contient incarne le travail social abstrait dans sa plénitude. Aussi cette marchandise est transformée, par son exclusion de la collection de marchandises particulières, en

expression de la marchandise générale. Elle concentre les contradictions inhérentes au double caractère de toute marchandise particulière, dont elle est en même temps le lieu de résolution. Elle ne peut donc exprimer sa propre valeur que dans la collection des marchandises particulières, sous la forme relative développée.

Passant de la substance de la valeur à ses formes, pour des raisons tenant à l'expression de la valeur, Marx fournit « la genèse de la forme monnaie<sup>59</sup> ». Genèse théorique du concept, puisqu'elle permet ultérieurement de définir les fonctions de la monnaie qui procèdent de l'équivalent général. Mais aussi genèse historique, puisque « ce n'est qu'à partir du moment où ce caractère exclusif [de l'équivalent général] vient s'attacher à un genre spécial de marchandises, que la forme valeur relative prend consistance, se fixe dans un objet unique et acquiert une authenticité sociale<sup>60</sup> ».

L'argent est la « forme modifiée de la marchandise<sup>61</sup> », c'est-à-dire de la marchandise qui assume la fonction d'équivalent général. Il est donc une forme, fixée socialement, d'expression de la marchandise générale. Dès lors l'expression de la valeur d'échange revêt la forme prix, qui en est l'expression monétaire. Précisons que le prix ne succède pas à la valeur d'échange par monétarisation dans la circulation. L'équivalent général dans lequel s'exprime la valeur relative est une marchandise quelconque ou l'argent. Cette valeur relative s'exprime comme valeur d'échange ou comme prix. Le prix est alternatif à la valeur d'échange, et, comme elle, fixé préalablement à la circulation dans la confrontation de la marchandise particulière à l'argent qui permet à celle-là d'exprimer sa valeur dans celui-ci.

On voit que la transformation forme relative-forme équivalente ne se réduit pas au dédoublement de la marchandise en marchandise et argent. C'est la valeur, attribut de la marchandise générale, qui s'exprime au niveau d'une marchandise particulière en argent. C'est donc la valeur qui se dédouble en marchandise particulière et en argent. Ceux-ci n'étant que les formes, relative et équivalente, de la valeur. On ne peut traiter de cette transformation comme si Marx y appliquait un quelconque « principe d'identité » hégélien, soit pour établir la filiation à Hegel, soit, sous ce prétexte, pour relativiser la portée de la section 1. Ce que Marx dégage, c'est le dédoublement nécessaire de la valeur qui permet à la marchandise de s'exprimer en tant que valeur aux deux niveaux du général et du particulier, de s'exprimer comme valeur en tant que valeur d'usage. La concentration dans la structure de l'argent des contradictions propres aux marchandises particulières permet en même temps de les identifier comme

parties de la marchandise générale et de les distinguer comme valeurs d'usage, c'est-à-dire de fonder leur existence dans le procès de leur circulation.

## APPENDICE

Cet ouvrage était en cours d'édition quand P.D. Dognin a publié, sous le titre *Les sentiers escarpés de K. Marx* (Cerf) la première édition plus son supplément et la quatrième édition allemandes du chapitre I. Cette traduction permet d'apporter certaines précisions quant aux procès d'élaboration du mode d'exposé propre au *Capital*. Tout d'abord, il rend, paradoxalement, justice à l'édition française puisque la quatrième édition allemande ne s'en distingue que formellement, notamment par l'élimination des fameuses « coquetteries hégéliennes », ce souci « d'élégance » ne modifiant en rien l'exposé. Par contre, la confrontation de la première édition allemande et de son supplément à l'édition française, et par là même à la quatrième édition allemande, indique comment Marx achève le rééquilibrage au cours même de l'édition du *Capital* par rectifications successives, étant entendu que la rupture est consommée à propos du concept de valeur dès la première édition.

Mais dans cette première édition Marx, bien qu'il parte de la commensurabilité, pose ce problème en même temps que celui de la mesure. S'il expose d'emblée le concept de valeur, c'est par rapport à sa quantité qu'il résout en termes de travail simple moyen (p. 24). Il ne se débarrasse de cette notion qu'en analysant le double caractère du travail, dont la solution passe par la distinction entre travail social abstrait et travail privé concret. Ce qui lui interdit d'articuler correctement le double couple travail social abstrait/travail privé concret et travail simple/travail complexe. Même si l'exposé du point 2 est identique dans toutes ces éditions, la différence dans l'analyse du concept de valeur entre la première édition et l'édition française est reproduite à propos des formes de la valeur dans le point 3. Dans la première édition où le concept de valeur ne pose pas problème, il s'agit de « démontrer » que la forme valeur en « résulte » (p. 89) afin de rendre compte du fétichisme de l'économie politique (p. 103). Marx tire argument du double caractère de la marchandise (valeur d'usage et valeur) pour établir son dédoublement formel (p. 59). Il considère ainsi comme solution ce qui constitue le problème dans l'édition française. Cela le conduit à déduire que les formes relative et équivalente sont deux moments du rapport entre deux

marchandises, donc à les attribuer à la valeur d'échange (p. 61) et non à la valeur elle-même. Ce n'est qu'en étudiant la forme générale de la valeur que Marx rétablit le rapport entre la valeur et ses formes d'où procède la valeur d'échange (p. 73).

Le supplément prend acte de cette rectification en posant le problème de la commensurabilité en dehors de celui de la mesure. Cela lui permettra de définir la valeur d'emblée par le travail social abstrait, dans l'édition française. Mais, dès le supplément, les concepts de formes relative et équivalente expliquent comment les marchandises peuvent s'exprimer comme valeur en se rencontrant, bien que leur valeur soit « absolue ». Le fétichisme n'est plus la question à résoudre mais seulement une des quatre transformations de la forme équivalente. Le point 3 débouche alors sur le problème de l'argent et du prix de même que dans les éditions françaises et suivantes où cela sera d'emblée explicité. (Les brouillons du Livre III étant établis avant même la première édition allemande, on peut alors penser que les ambiguïtés de celle-ci entre les concepts de valeur et de valeur d'échange sont responsables des imprécisions concernant les deux termes dans les chapitres consacrés à la métamorphose des valeurs en prix.)

Ainsi la rupture entre la *Contribution* et *Le Capital* n'était pas aussi nette qu'on pouvait le croire en ignorant la première édition allemande de ce texte. Même si Marx distingue entre valeur et valeur d'échange et part du problème de la commensurabilité, il pense encore la valeur comme une quantité de valeur. Cela étant, soulignons que cette dernière rectification est implicite dès le supplément, de sorte que l'on peut considérer l'édition française comme le premier exposé achevé du *Capital*.

## Section II. Le fétichisme

Objet du point 4 du chapitre 1 de la section 1 du *Capital* dans l'édition française, le concept de fétichisme est indissociable de la triple transformation qui caractérise la forme équivalente traitée au point 3. Ainsi ce concept est présenté comme quatrième transformation dans la *Contribution* et dans la première édition allemande du *Capital*. C'est dire que l'analyse du fétichisme ne tient pas au rééquilibrage de la théorie de la valeur, et lui résiste.

Dans la mesure où ce concept a été utilisé par certains comme preuve de la filiation de Marx à Hegel, d'autres en ont nié la validité. Devenu enjeu d'un faux débat, le concept de fétichisme doit être restauré dans sa fonction théorique. Il s'agit de rendre compte d'une part du « caractère énigmatique » de la marchandise, qui se présente comme rapport entre les choses alors qu'elle est rapport social ; d'autre part, en ce qui concerne *Le Capital*, de la démarche qui, partant de l'unité des valeurs d'usage et d'échange, aboutit à l'unité valeur d'usage-valeur.

On ne peut faire assumer à ce concept aucune autre fonction, bien qu'en ce sens il désigne la base matérielle de l'instance idéologique adéquate au capital. Cela étant, on ne peut en nier la validité sans mettre en cause la possibilité d'articuler les capitaux individuels au sein du capital social, dans le livre III, en termes de taux de profit. Présenté comme quatrième transformation, déduite des propriétés de la forme équivalente, ce concept est dégagé préalablement au problème du taux de profit dont il est, au livre III, la seule solution possible.

### 1. Le fétichisme, caractère de la marchandise

1. L'énigme tient dans l'écart, entre l'apparence et la substance de la marchandise, dégagé par l'analyse antérieure. Elle ne peut venir de ce que la marchandise est valeur d'usage, car, à ce titre, elle se présente comme ensemble de propriétés naturelles produit par le travail utile d'individus. Elle ne s'explique pas non plus par les déterminations de la valeur, puisqu'il est évident que tous les travaux utiles sont des formes différentes d'une même dépense de force physiologique, et que la mesure des valeurs implique d'apprécier les différences quantitatives et qualitatives entre ces travaux. L'énigme ne peut donc résulter que de la forme marchandise elle-même, en raison de la triple transformation subie par l'équivalent : toute

marchandise ne peut s'exprimer comme valeur que dans son rapport à l'équivalent comme forme naturelle de valeur, c'est-à-dire comme objet. Une marchandise n'existe socialement qu'en face d'une autre marchandise dans leur uniformité d'où disparaît le travail particulier des travailleurs individuels : « ... les rapports de leurs travaux privés apparaissent pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire non des rapports sociaux immédiats de personnes dans leurs travaux mêmes, mais bien plutôt des rapports sociaux entre les choses<sup>62</sup>. »

L'énigme résulte de la même nécessité qui institue la valeur. Elle recouvre donc le double caractère du travail. Dans les sociétés pré-capitalistes et dans la société communiste future, les forces de travail individuel fonctionnent directement comme organes de la force sociale, que ce soit du fait de relations familiales (économies patriarcales), de la domination personnelle (économies esclavagistes et féodales) ou de l'organisation consciente (économie communiste). Dans ces sociétés, « les rapports sociaux des hommes dans leurs travaux et avec les objets utiles qui en proviennent restent [...] simples et transparents dans la production aussi bien que dans la distribution<sup>63</sup> ». Au contraire, dans le mode de production capitaliste, le travail se dédouble en travail utile social capable de satisfaire les besoins sociaux, et en travail social abstrait capable d'égalité avec tout autre.

2. Le fétichisme est donc une propriété inhérente à la marchandise de faire illusion sur ce qu'elle est. Néanmoins, la marchandise se donne pour ce qu'elle est : « ... les rapports [...] apparaissent pour ce qu'ils sont<sup>64</sup>... » De même, Marx souligne que les « expressions irrationnelles » de valeur du travail, de la terre, etc., ont « leur source dans les rapports de production eux-mêmes dont elles réfléchissent les formes phénoménales<sup>65</sup> ». Si le fétichisme affecte le rapport de connaissance, c'est que l'observateur s'entient aux formes phénoménales, qu'il ne déchiffre pas le « hiéroglyphe » de la valeur. Etant entendu que cette illusion a sa raison d'être dans les formes de la valeur elle-même, et non dans une insuffisance inhérente à tout observateur : « Il en est d'ailleurs de la forme [...] phénoménale] à la différence du rapport essentiel qu'elle renferme [...] comme de toutes les formes phénoménales vis-à-vis de leur substratum caché. Les premières réfléchissent spontanément, immédiatement dans l'entendement, le second doit être découvert par la science<sup>66</sup>. »

## 2. Le fétichisme, fondement matériel de l'idéologie bourgeoise

Le concept de fétichisme fonde la représentation de la société propre au mode de production capitaliste : l'idéologie bourgeoise. Cela ne signifie pas que cette idéologie n'est que fétichisme. Ni qu'il n'y a d'idéologie que dans les sociétés soumises au mode de production capitaliste. Reprocher à ce concept de se substituer à une théorie de l'idéologie centrée sur des « rapports sociaux idéologiques<sup>67</sup> » est peut-être conforme à une certaine lecture du *Capital*, mais ignore complètement sa fonction dans l'analyse du *Capital*. En tout état de cause, le matérialisme implique que, dans chaque type de société, l'idéologie procède de rapports sociaux différents, et se développe, avec une relative autonomie, selon des modalités différentes.

1. Si le fétichisme affecte toutes les marchandises, y compris la force de travail qui apparaît comme sa valeur d'usage le travail, on ne peut le confondre avec l'aliénation ou la chosification-réification du travail<sup>68</sup>. Un indice en est que, dans les sociétés esclavagistes où le travailleur est aliéné comme marchandise, le fétichisme n'a pas de raison d'être.

Le texte des *Fondements* où ces différents concepts sont mis en œuvre est éclairant. Marx y distingue le fétichisme qui « attribue aux choses des rapports sociaux qui leur seraient inhérents<sup>69</sup> », de l'objectivation des rapports intersubjectifs dans le procès de production en raison de l'argent<sup>70</sup>. Or l'objectivation engendre l'aliénation du travail et l'appropriation du travail d'autrui<sup>71</sup>. Alors que dans *Le Capital* le fétichisme dissimule l'exploitation sous l'apparence de l'aliénation<sup>72</sup>, qui est la représentation du rapport d'exploitation confondant la force de travail avec sa valeur d'usage, le travail. Elle n'est que « l'apparence » du rapport d'exploitation<sup>73</sup>. Il ne s'agit pas du rapport intersubjectif des travailleurs, mais du résultat du fétichisme lui-même.

Pour réduire le concept de fétichisme à celui de l'aliénation, au sens que celui-ci a encore dans les *Fondements*, il est nécessaire de confondre la force de travail et le travail<sup>74</sup>, afin de passer de la division du travail social à l'insertion des travailleurs dans le procès de production capitaliste. Cette gymnastique effectuée, on peut, suivant Lukacs, admettre que la dislocation de « l'objet » de la production entraîne celle du « sujet »<sup>75</sup>. Mais on fait alors du *Capital* une nouvelle version des *Manuscrits de 1844*, en ignorant la différence de problématique radicale entre les deux textes<sup>76</sup>, notamment en ce qui concerne le statut de la force de travail, fondateur de la théorie de l'exploitation.

L'effort de Colletti<sup>77</sup> pour confondre ces deux concepts en préservant la

spécificité problématique du *Capital* n'aboutit à rien et l'oblige à dénaturer la théorie de la valeur. Essayant de s'en tenir aux catégories marchandes, il se réfère au passage du *Capital* où Marx distingue le travail humain de l'activité animale par l'idée que le travailleur se fait de son produit, et en conclut que le produit est l'objectivation de cette idée. De cette généralité, vraie pour tout produit dans n'importe quel mode de production, Colletti s'estime fondé à déduire que les rapports de production capitalistes sont intersubjectifs et, puisque la valeur est cristallisation de travail, que ce travail est réifié. Mais il omet de préciser que, si la valeur est cristallisation de travail abstrait, les « idées » des travailleurs et leurs relations personnelles ressortent du travail privé concret, dont la valeur n'a rien à faire, sauf comme support matériel. Il ne reste de cette analyse que l'évidence de l'objectivation des idées du travailleur dans son produit en tant que valeur d'usage. Ce qui n'a rien à voir avec les concepts d'aliénation-objectivation du travail, d'autant que dans le procès de production capitaliste le travailleur tend à être dépossédé de toute activité intellectuelle, privé de toute « idée ».

2. Le concept de fétichisme ne rend pas compte de l'activité idéologique, et notamment de « la manière dont se constituent ces représentations<sup>78</sup> ». Néanmoins, il en indique le fondement matériel et les raisons au niveau des catégories marchandes<sup>79</sup>. De ce fait il fonde la distinction entre les démarches scientifique et idéologique ; celle-là cherchant à dégager la substance du rapport envisagé, et celle-ci s'en tenant à ses formes phénoménales. C'est en ce sens que Marx oppose « l'essence » et « l'apparence » : « ... toute science serait superflue si l'apparence et l'essence des choses coïncidaient<sup>80</sup>. » Dans cette même perspective, il oppose « apparence » et « réalité » : « On sait d'ailleurs dans toutes les sciences [...] qu'il faut distinguer entre les apparences des choses et leur réalité<sup>81</sup>. » Quelles que soient les imprécisions terminologiques qui évoquent l'idéalisme et/ou l'empirisme, il est préférable de dégager les concepts en œuvre, quitte à en préciser l'appellation, plutôt que de reprocher à Marx de ne pas disposer des concepts lui permettant de penser sa propre démarche, et par là de lui en substituer une autre. L'idéologie s'en tient donc à la représentation que les rapports sociaux donnent d'eux-mêmes. A ce titre elle s'oppose à la démarche scientifique. Ce qui n'implique pas qu'elle soit « fausse science », c'est-à-dire qu'elle s'oppose à la science comme le faux s'oppose au vrai, l'erreur à la vérité. Engels précise que « l'idéologie est un processus que le soi-disant penseur

accomplit sans doute avec conscience, mais avec fausse conscience<sup>82</sup> », et qui tire sa prétendue validité de ce qu'elle se cantonne au « monde des idées ». Ce qui importe ici, c'est que les idéologues procèdent plus par « sottise » que par « cupidité »<sup>83</sup>, et non qu'ils produisent une fausse contre-science.

On comprend alors la critique de Marx à l'encontre de l'économie politique, bourgeoise par nature<sup>84</sup>. Si celle-ci est, dans une certaine mesure, scientifique, ce n'est pas en raison de ses résultats, qui restent prisonniers du fétichisme : « La découverte scientifique [de l'économie politique] que les produits de travail, en tant que valeurs, sont l'expression pure et simple du travail humain dépensé dans leur production marque une époque dans l'histoire du développement de l'humanité, mais ne dissipe point la fantasmagorie qui fait apparaître le caractère social du travail comme un caractère des choses, des produits eux-mêmes<sup>85</sup>. » Rappelons que Marx ne partage aucune théorie de l'économie politique, y compris celle de la valeur. Cette scientificité qu'il lui reconnaît tient à la tentative de « pénétrer l'ensemble réel et intime des rapports de production dans la société bourgeoise, par opposition à l'économie vulgaire, qui se contente des apparences<sup>86</sup> ». Bien que ses analyses soient erronées, l'économie politique est scientifique dans sa démarche. Et à ce titre elle n'est pas une mixture scientifico-idéologique. La limite scientifique de l'économie politique ne lui est pas intrinsèque, même si elle lui est inhérente en tant que bourgeoise : « ... en effet, tant qu'elle est bourgeoise, c'est-à-dire qu'elle voit dans l'ordre capitaliste non une phase transitoire du progrès historique, mais bien la forme absolue et définitive de la production sociale, l'économie politique ne peut rester une science qu'à condition que la lutte des classes demeure latente ou ne se manifeste que par des phénomènes isolés<sup>87</sup>. » Et c'est parce que l'économie politique, reconnaissant l'existence des classes, ne peut en penser le développement, qu'elle atteint la limite infranchissable de sa critique, qui se dresse en face d'elle.

Ce n'est donc pas la méconnaissance qui condamne l'économie politique en tant que science, mais la lutte des classes : « ... le développement de l'économie politique et de la contradiction qui en résulte va de pair avec le développement réel des oppositions sociales et des luttes de classes contenues dans la production capitaliste<sup>88</sup>. » Alors l'économie politique laisse place, sous le feu de la critique, à l'économie vulgaire, la démarche scientifique à l'idéologie qui se contente de développer une vision harmonieuse de la société bourgeoise à partir des

représentations fétichistes que les rapports marchands donnent d'eux-mêmes. L'économie vulgaire n'est alors que le développement théorisé des éléments vulgaires contenus par l'économie politique, et qui s'en autonomisent en raison même de la lutte des classes<sup>89</sup>.

Il est évident que ce traitement du rapport entre les démarches scientifique et idéologique sur l'exemple des théories économiques n'épuise pas le problème dont il n'est qu'une illustration. Il est non moins évident que cette analyse n'appelle pas de catégories propres au champ de l'idéologie. Ce sont les catégories marchandes-capitalistes qui secrètent l'idéologie bourgeoise, et non des catégories proprement idéologiques. Balibar<sup>90</sup>, en reprochant au concept de fétichisme d'interdire l'analyse des rapports idéologiques comme instance, substitue sa propre analyse à celle de Marx. Que ce soit au nom de la scientificité du *Capital* n'y change rien. Si *Le Capital* indique l'existence du champ de l'idéologie propre au mode de production capitaliste, il ne permet pas d'y instaurer un quelconque concept de rapports idéologiques. Sauf à entendre par ces rapports le moyen de véhiculer l'idéologie. Ce qui, en tout état de cause, ressort du concept d'appareil et non du concept de rapport. La démarche de Balibar ne consiste pas à dégager un concept comme réponse théorique à une contradiction, mais à démontrer la solution qui est cohérente avec son propre système. Il y a là plus qu'une ressemblance formelle avec l'économie vulgaire. L'un et l'autre partagent le même souci d'harmonie et de cohérence. Pour autant les problèmes, réels, posés par Balibar, en référence notamment à la politique culturelle de Lénine (1922-23) et à la G.R.C.P. chinoise, ne disparaissent pas. Mais leur solution ne s'inscrit pas nécessairement dans une harmonie préétablie, même au futur, de « l'homme nouveau », et ressortent plutôt de la lutte des classes, politique, qui se poursuit après la prise du pouvoir par le prolétariat et ses alliés. On évite ainsi de définir le concept de mode de production comme l'unité des rapports économiques, idéologiques et politiques. On y gagne de comprendre pourquoi Marx considère que l'idéologie disparaît avec l'instauration du mode de production socialiste (ou communiste selon la terminologie de Balibar) : « En général, le reflet religieux du monde réel ne pourra disparaître que lorsque les conditions de travail et de la vie pratique présenteront à l'homme des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et avec la nature. La vie sociale, dont la production matérielle et les rapports qu'elle implique forment la base, ne sera dégagée du nuage mystique qui en voile l'aspect, que le jour où s'y manifestera l'œuvre d'hommes librement associés, agissant consciemment et maîtres de leur propre mouvement social<sup>91</sup>. » Toute activité intellectuelle sera-t-

elle alors d'ordre scientifique ? Poser une telle question suppose que cette activité soit enfermée dans l'alternative science-idéologie. Ce qui n'a aucun fondement dans *Le Capital*.

## 2

### L'argent

Marx ayant défini l'argent comme mode d'expression de la forme équivalent général, on en connaît d'ores et déjà la substance et la fonction. A un certain niveau de généralisation des échanges, l'argent incarne la marchandise en général. En ce sens, l'analyse de la valeur et de ses formes a déjà découvert la « genèse » de l'argent<sup>92</sup>.

Mais parce que les concepts de valeur et de valeur d'échange diffèrent entre la *Contribution* et *Le Capital*, le concept d'argent n'est pas analysé dans la même perspective dans chacun des deux textes.

Dans la *Contribution*, où la circulation est envisagée dès le chapitre 1 comme lieu de résolution des contradictions propres aux marchandises particulières, donc comme instance générale, l'analyse de la marchandise débouche sur le problème des formes de l'argent : « ... la principale difficulté que l'on rencontre dans l'analyse de la monnaie est vaincue dès que l'on a compris qu'elle a son origine dans la marchandise même. Dans cette hypothèse, il ne s'agit plus que de bien saisir les caractères formels particuliers<sup>93</sup>. » Marx étudie donc ces formes en tant qu'elles expliquent les deux types de circulation de la valeur (d'échange) M-A-M et A-M-A. Il en déduit que dans M-A-M la monnaie fonctionne comme moyen de circulation, et que dans A-M-A l'argent est de la monnaie ne circulant pas<sup>94</sup>. Ce qui débouche sur une distinction entre les concepts de monnaie et d'argent fondée sur la circulation effective.

Dans *Le Capital*, où la valeur est analysée, sans recourir à la circulation, en termes de substance et de formes, le concept de monnaie, répond à une double question. D'abord, savoir quel est le statut monétaire de la marchandise qui sert d'équivalent général : « La difficulté ne consiste pas à comprendre que la monnaie est marchandise, mais à savoir comment et pourquoi une marchandise devient monnaie<sup>95</sup>. » Ainsi la monnaie n'est pas simplement la marchandise qui sert d'équivalent général. D'où résulte la deuxième question, à savoir quelles sont les fonctions dont la monnaie, ou l'argent, ici confondus, constituent l'unité.

Chacune de ces deux perspectives ne peut être développée qu'au niveau

de la circulation simple des marchandises<sup>96</sup>, car c'est une erreur de « faire dériver les propriétés et fonctions spécifiques qui caractérisent l'argent comme argent et la marchandise comme marchandise, de leur caractère capitaliste<sup>97</sup> ». La perspective propre à la *Contribution* impose donc à Marx de traiter A-M-A comme cas particulier de la circulation simple, alors que dans *Le Capital* il la lui oppose comme forme capitaliste de circulation de la valeur.

Si dans chacun des deux textes Marx oppose monnaie métallique et monnaie de crédit, c'est pour des raisons différentes qui donnent à cette opposition une signification différente. Dans la *Contribution*, la monnaie de crédit renvoie à un « degré supérieur de production<sup>98</sup> ». alors même que la fonction moyen de paiement est afférente à la circulation simple de type A-M-A. Les monnaies de crédit et métallique sont distinguées comme deux réalités étrangères renvoyant respectivement aux catégories capitalistes et marchandes, le métal ayant seul statut de monnaie. On peut alors réduire la monnaie à l'équivalent général et considérer le métal comme la seule forme monétaire. Mais, dans *Le Capital*, la fonction moyen de paiement, qui fonde la monnaie de crédit<sup>99</sup>, est déterminée au niveau de la circulation simple (c'est-à-dire M-A-M). Ce qui laisse la possibilité de diversifier les formes de la monnaie, sans tomber dans le nominalisme, étant entendu que, finalement, tout règlement doit être effectué en métal. Le débat serait byzantin si chacune des compréhensions n'impliquait pas une théorie de l'offre de monnaie particulière, importante pour l'étude du facteur monétaire dans les crises de surproduction.

## Section I. Les fonctions de mesure et de moyen de circulation de la valeur

Le concept de monnaie ne répond pas à la même question dans la *Contribution* et dans *Le Capital*. Néanmoins, comme il a rééquilibré, implicitement et partiellement, la théorie de la valeur dans la *Contribution*, Marx y dispose du concept de monnaie comme forme de la valeur, conjointe à la marchandise<sup>100</sup>. Il peut, dans M-A-M, dégager les fonctions de mesure et de moyen de circulation de la valeur propres à la monnaie, et en déduire la forme métallique correspondante. Bien que la circulation ne joue pas le même rôle dans les deux textes, elle est néanmoins le lieu de confrontation des marchandises et de la monnaie. La différence tient dans le caractère problématique de M-A dégagé par *Le Capital*, tandis que dans la *Contribution* cet acte va de soi, puisque la circulation y est censée résoudre les contradictions entre marchandises particulières. Mais cette perspective ouverte par *Le Capital* n'atteint pas la théorie de ces deux fonctions fournie dès la *Contribution*. Elle oriente l'analyse du rapport valeur-prix, la métamorphose de la valeur dont Marx découvre le principe courant 1862<sup>101</sup>.

### 1. La fonction de mesure des valeurs

1. De la forme équivalent général que revêt la monnaie dans chacune des deux perspectives découle sa fonction de mesure des valeurs. Celle-ci ne redouble pas l'équivalent général qui exprime, sans pour autant mesurer, la valeur. L'équivalent général est une forme de la valeur ; la mesure des valeurs est une fonction de la monnaie en tant qu'elle sert d'équivalent général. Cela étant, cette fonction n'est pas gratuitement attribuée par Marx à la monnaie. L'équivalent général l'appelle, puisque, on l'a vu, la valeur ne s'exprime qu'en se mesurant. On passe donc organiquement de l'équivalent général, comme forme d'expression de la valeur, à la monnaie, comme mode de mesure des valeurs. La marchandise qui sert d'équivalent général (l'or) devient monnaie pour assumer cette fonction.

Dans l'exposé du *Capital*, le statut de l'or-monnaie découle de cette transformation. Premièrement, l'or ne rend pas les marchandises commensurables, mais leur permet d'exprimer réciproquement leur mesure de valeur. Il n'a donc pas de prix, et il ne peut exprimer sa propre valeur que, simultanément, dans la collection de marchandises dont il est exclu.

Deuxièmement, si deux marchandises servent d'équivalent général (bimétallisme or-argent), le rapport des prix des marchandises particulières dans l'un et dans l'autre est égal au rapport de valeur entre ces deux marchandises. De telle sorte que finalement l'une des deux est exclue de cette représentation qui n'admet pas la multiplication des servants. Troisièmement, pour mesurer les valeurs la monnaie n'a pas besoin d'exister réellement dans son emploi, il suffit qu'elle existe idéalement, pour exister réellement comme référence. Si, en tant que mesure des valeurs, la monnaie permet aux marchandises de mesurer leur valeur sous la forme prix, elle est, de ce fait, étalon de prix. De ce dédoublement fonctionnel découle une modification de statut. En tant qu'étalon des prix, la monnaie rapporte les diverses marchandises à des quantités de sa propre substance matérielle. Elle doit donc exister dans sa réalité matérielle, sans pour autant circuler.

La monnaie, pour mesurer les valeurs, doit être le produit d'un travail privé et concret susceptible d'exprimer le travail social abstrait. Elle est donc de valeur variable. Mais pour être étalon des prix elle doit être de valeur fixe. La solution de cette contradiction réside dans la modification nominale des prix. Quelle que soit sa variation, la valeur de l'or reste en rapports quantitatifs constants avec la valeur des marchandises, donc l'or peut exercer sa fonction d'étalon des prix ; cette variation n'affectant pas le rapport de valeur entre les marchandises, l'on peut mesurer les valeurs. Cette contradiction n'implique donc pas l'introduction de prix nominaux établis par monétarisation de prix réels, préalablement déterminés comme rapports de valeurs.

2. Pour satisfaisante qu'elle apparaisse, cette solution pose problème. Si elle permet à la monnaie d'assumer son dédoublement fonctionnel, celui-ci reste contradictoire en son sein. Le prix est l'exposant de grandeur de valeur de toute marchandise, et du rapport d'échange de toute marchandise, à l'argent. Or l'exposant de grandeur de valeur est en même temps exposant du rapport d'échange, sans que l'inverse soit nécessaire. Il en résulte une double distinction valeur-prix. Premièrement, si toute valeur s'exprime et se mesure sous forme de prix, il existe des prix sans valeur correspondante, bien que l'argent soit forme de la valeur. Ces prix « imaginaires », tels que le « prix » de la terre, le taux d'intérêt, etc., impliquent que le concept de prix ne désigne pas la quantité d'argent contre laquelle un bien est échangé. Celle-ci définit le « prix courant » fixé par l'offre et par la demande sur le marché, c'est-à-dire dans la circulation<sup>102</sup>. Deuxièmement, le prix peut être différent de la quantité de

valeur qu'il exprime et qu'il est censé mesurer. Dans la *Contribution*, Marx envisage qu'une quantité de travail privé et concret n'est pas validée, ou pas intégralement, comme travail social abstrait. Mais comme il raisonne dans le rapport valeur d'échange-prix, cette possibilité ne peut tenir qu'à un manque de monnaie dans la circulation. L'écart n'est admis qu'en tant que problème de circulation<sup>103</sup>. Tandis que, dans *Le Capital*, où il suppose la circulation « normale<sup>104</sup> », raisonnant en termes valeur-prix, Marx déduit la double possibilité que le travail dépensé ne corresponde pas soit à un besoin social, soit à une dépense socialement nécessaire<sup>105</sup>.

Cette possibilité « gît dans la forme prix elle-même<sup>106</sup> » et non dans la circulation. Elle tient au rapport valeur-prix, et non au rapport marchandise-argent. C'est « une ambiguïté qui, au lieu de constituer un défaut, est, au contraire, une des beautés de cette forme, parce qu'elle l'adapte à un système de production où la règle ne fait loi que par le jeu aveugle des irrégularités qui, en moyenne, se compensent, se paralysent, et se détruisent mutuellement<sup>107</sup> ». Notons que, s'il y a compensation, elle procède d'une règle et non d'une moyenne comme chez Ricardo. C'est une loi qui compense les irrégularités, et non la moyenne des irrégularités qui fait loi. Cette loi ne peut jouer que dans la circulation, bien que l'écart tienne à la forme prix elle-même. Donc l'articulation valeur-prix, posée dans son principe au niveau des catégories marchandes, ne peut être résolue qu'au niveau de la circulation. Cela étant, jusqu'à résolution, elle hypothèque l'analyse de ces catégories.

## 2. La fonction de moyen de circulation

Si la monnaie, étalon des prix, permet d'établir le prix de n'importe quelle marchandise préalablement à sa mise en circulation selon des modalités à préciser, elle sert à réaliser ce prix. La monnaie est numéraire, moyen de circulation en tant qu'elle transforme le prix virtuel en prix réel, la marchandise en quantité d'or réel.

La monnaie devient alors le moyen de la « métamorphose » des valeurs en prix, dont Marx déduit le cours de la monnaie qui implique que celle-ci revête une nouvelle matérialité. En raison du lieu où la monnaie exerce cette fonction, ce développement porte sur la circulation et son éventuelle interruption.

1. L'acte d'achat (A-M) ou de vente (M-A), tel qu'il apparaît dans la circulation, est la réalisation du procès par lequel une marchandise particulière qui se confronte à la monnaie servant d'équivalent général

s'exprime comme valeur. Les phases de ce procès, dégagées par Marx, ne sont pas plus successives qu'elles ne sont historiques. Elles sont les moments théoriquement distingués de l'opération par laquelle le travail privé et concret s'affirme comme travail social abstrait, la marchandise particulière comme partie de la marchandise générale incarnée par la monnaie. On est ici au pied du mur de la métamorphose, que rien ne permet de sauter en dehors de la théorie de la valeur déjà dégagée : la valeur doit s'exprimer sous la forme phénoménale du prix quand la monnaie sert d'équivalent général. Aucune démonstration ne peut venir à bout de ce problème, qui est la seule solution possible au problème antérieur de la commensurabilité des marchandises. Comme toute métamorphose, celle-ci ne se démontre pas, elle s'impose à l'analyse.

On voit dès maintenant qu'il sera inutile d'en critiquer la solution, apportée par Marx au livre III, sous prétexte de l'hétérogénéité des termes valeur-prix. C'est ici qu'il faut la refuser comme solution non démontrée ; et par là même rejeter ce dont elle est la solution : le problème de la valeur tel que le pose Marx.

Cela étant précisé, Marx décompose la circulation en deux métamorphoses successives et réciproques : la vente et l'achat. La vente, ou conversion de la valeur, pose le problème essentiel de la métamorphose. C'est le « saut périlleux<sup>108</sup> » de la marchandise, dont la valeur ne peut être convertie que si la dépense de travail privé concret satisfait un besoin social, si elle est conforme aux forces productives mises en œuvre dans la division du travail social où les producteurs sont séparés. Pour effectuer ce saut, la marchandise doit trouver un acquéreur disposant d'une quantité de monnaie qu'il n'a pu se procurer que par la vente d'une marchandise. Parce que la conversion d'une marchandise appelle celle d'une autre marchandise, la métamorphose de la valeur cristallisée en chacune appelle celle de toute la valeur. En même temps, la vente suppose l'achat, la conversion de la valeur en argent suppose sa reconversion en marchandise. Aussi la circulation générale M-A-M est la figure d'ensemble des circulations particulières  $M_1-A-M_2$  qui, en tant que telles, en procèdent.

Mais chaque métamorphose particulière, si elle suppose sa réciproque, ne la détermine pas. En effet, l'échange, composé de l'achat et de la vente, se déroule en deux actes et suppose trois termes. Il n'est pas l'acte unique et nécessairement équilibré de l'économie politique. C'est dire que les deux actes peuvent être séparés dans le temps, la contrepartie de l'un d'eux peut être différée, et ainsi suspendre le déroulement de la circulation simple de la valeur. Fondamentalement, cela vient de ce que la circulation

reproduit la contradiction inhérente à la marchandise, et que la résolution a seulement déplacée. Marx dégage donc comme inhérente à la marchandise la forme de possibilité des crises de surproduction. S'il reste à dégager ce qui transforme cette forme abstraite en réalité<sup>109</sup>, insistons sur le fait que la crise ne serait pas réalité en dehors de cette forme de possibilité<sup>110</sup>.

2. Comme moyen de circulation, la monnaie doit exister matériellement, et de surcroît dans la circulation. La quantité en circulation est donc déterminée par le montant des transactions, le montant des prix à réaliser et la vitesse de circulation des unités monétaires, sans que cette quantité puisse déterminer le niveau des prix, fixés préalablement à la circulation et que la monnaie peut seulement réaliser. Procéder à l'inverse suppose que les marchandises et la monnaie entrent dans la circulation respectivement sans prix et sans valeur<sup>111</sup>, c'est-à-dire sans être commensurables. Marx établit ainsi qu'il ne saurait y avoir de solution à la métamorphose dans la variation de pseudo-prix nominaux.

En développant sa propre analyse de la monnaie, il réfute le dogme de l'équilibre essentiel à l'économie politique. La monnaie circulant pour faire circuler les marchandises, le métal monnaie s'use de telle sorte que le numéraire n'équivaut pas au métal. C'est pour résoudre cette contradiction que le papier monnaie est introduit dans la circulation en remplacement du métal. Sa fonction symbolique, couverte par l'Etat, est indépendante de sa matière, c'est-à-dire de toute valeur. Pour autant la quantité de papier monnaie n'influe pas sur un quelconque niveau des prix nominaux comme l'affirmait Ricardo. Parce que le papier remplace le métal, sa quantité excédentaire, ou déficitaire, entraîne une variation nominale des prix qui ramène la dénomination officielle à son niveau réel. Cependant cette variation nominale des prix ne peut pas rétablir la circulation comme on pourrait l'imaginer en jouant de l'écart entre prix réels et prix nominaux.

## Section II. Le rééquilibrage de la théorie du moyen de réserve

La différence des perspectives entre la *Contribution* et *Le Capital* se cristallise dans le problème du moyen de réserve. Dans la *Contribution* où il s'agit de faire de A-M-A un cas particulier de M-A-M, Marx envisage comment une marchandise devient « argent » en permettant de permuter les deux actes M-A et A-M de M-A-M en A-M-A<sup>112</sup>. Il distingue ainsi les fonctions thésaurisation et moyen de paiement qui, respectivement, permettent de suspendre M-A-M en M-A, et d'inverser dans le temps M-A et A-M en A-M-M-A (paiement différé). Ce faisant, Marx ignore la différence substantielle entre les deux types de circulation M-A-M et A-M-A, et s'autorise à des permutations formelles qui supposent assurée l'identité substantielle des termes. Or, dans *Le Capital*, il découvre la signification de ces deux types de circulation. M-A-M suppose des valeurs d'usage différentes et s'écrit  $M_1 - A - M_2$ . De sorte qu'en permutant les termes on obtient  $A - M_2 - M_1 - A$ , ce qui n'a rien à voir avec A-M-A, dont l'étude spécifique est propre au *Capital* et débouche sur le concept de plus-value. On doit donc suivre le rééquilibrage, opéré entre la *Contribution* et *Le Capital*, de la fonction moyen de réserve, puisqu'il met en cause la façon particulière dont Marx découvre le concept de plus-value dans *Le Capital*, et explique l'impasse à laquelle il aboutit dans la *Contribution* en ce qui concerne la théorie du capital.

### 1. La fonction moyen de paiement

Comme on l'a vu, la monnaie, étant moyen de circulation, peut être retenue par le vendeur qui la transforme en moyen de réserve. La thésaurisation est la forme simple de cette retenue. Elle est conçue comme une suspension de l'argent, soit parce que la vente correspond à des achats fractionnés, soit en vue de constituer un trésor. Quel qu'en soit le motif elle suppose que la monnaie ne circule pas, donc conserve sa valeur, ce qui fonde la distinction, dans la *Contribution*, entre monnaie et argent, que Marx ne reprend pas dans *Le Capital*. L'important est que la monnaie (ou l'argent) doit être en même temps l'expression de la richesse sociale abstraite, en tant que cristallisation de travail social abstrait, et le représentant matériel de la richesse concrète à l'exclusion de toute autre valeur d'usage. Cela permet de passer à la fonction moyen de paiement qui autorise l'achat (A-M) à précéder la vente (M-A), c'est-à-dire la vente à

paiement différé, puisque l'acheteur, n'ayant pas vendu, ne dispose pas de la quantité de monnaie nécessaire à son achat. Le vendeur aliène sa marchandise sans disposer de sa contrepartie valeur sous forme argent, dont le règlement est reporté à échéance fixée. Temporairement, il ne réalise le prix de sa marchandise qu'idéalement. Ainsi l'acheteur achète comme représentant d'un argent futur ; le vendeur vend comme représentant d'une marchandise présente.

L'analyse du rapport créancier-débiteur ainsi constitué diffère entre la *Contribution* et *Le Capital* en raison de leurs perspectives propres. Dans la *Contribution*, il s'agit de savoir comment l'or-monnaie devient argent, distinct de la monnaie, en permettant de transformer M-A-M en A-M-A. La monnaie n'est pas en cause dans A-M-A, et l'argent n'y est envisagé que dans sa matérialité d'or. Il est donc évident, dans ce texte, que l'argent n'apparaît que pour régler le solde de l'opération de crédit<sup>113</sup>. Dans *Le Capital*, où Marx ne commet pas la confusion de M-A-M et A-M-A, il s'agit seulement de montrer que l'or doit exister réellement pour solder l'opération : « Jusqu'ici nous avons considéré le métal précieux sous le double aspect de mesure des valeurs et d'instrument de circulation. Il remplit la première fonction comme monnaie idéale, il peut être représenté dans la seconde par des symboles. Mais il y a des fonctions où il doit se présenter dans son corps métallique comme équivalent réel des marchandises ou comme marchandise monnaie<sup>114</sup>. » La monnaie fonctionnant comme moyen de paiement dédouble donc son existence, idéale comme mesure des valeurs et monnaie de compte, réelle comme marchandise absolue<sup>115</sup>. C'est le deuxième aspect qu'il importe à Marx d'établir en vue de l'analyse des crises de surproduction : « Cette contradiction éclate dans le moment des crises industrielles ou commerciales auquel on a donné le nom de crise monétaire<sup>116</sup>. » Mais cette insistance ne doit pas faire perdre de vue le premier aspect constitutif du concept de monnaie de crédit comme monnaie et non comme crédit.

## 2. La monnaie de crédit

Dans la perspective de la *Contribution*, il est clair que la créance n'est ni monnaie, ni argent, et ne peut être que crédit. Dans *Le Capital*, au contraire, c'est la créance qui assure la double fonction de mesure et de circulation des valeurs. Comme il est évident qu'elle est crédit et non pas métal, la question n'est pas de savoir si la créance ressort du crédit ou de la monnaie, mais si le crédit lui-même ressort de la monnaie ou non. On peut s'interroger sur la pertinence de cette question à ce niveau de l'analyse,

d'autant plus que les éléments de réponse sont donnés par Marx dans le livre III. En effet la fonction moyen de paiement n'est généralisée, et le système de crédit qu'elle fonde n'a son ampleur que dans les rapports capitalistes où la force de travail est achetée à crédit<sup>117</sup>. Or Marx précise que l'analyse de la monnaie doit être menée en termes de catégories marchandes et ne doit pas dériver de son caractère capitaliste<sup>118</sup>. Mais l'on doit analyser l'interdit lui-même. D'une part, il concerne autant la monnaie que la marchandise, étant entendu que c'est « la marchandise, produit du capital, [qui] diffère de la marchandise particulière<sup>119</sup> ». Or il ne s'agit pas pour nous d'analyser la monnaie, comme « produit du capital », c'est-à-dire le capital-argent, mais le caractère monétaire de la créance dégagée au niveau des catégories marchandes. D'autre part, l'interdit concerne les illusions qui, imputant à l'argent les attributs du capital, laissent croire que la suppression de l'argent suffit à réformer le capital (cf. Proudhon). Or ayant dégagé la substance de la monnaie et découvert sa matérialité métallique nécessaire, on peut envisager la forme créance sans risquer de retomber dans le fétichisme. Ainsi Engels précise que le livre 1 analyse « la monnaie fiduciaire » dans ses formes simples et non dans ses formes capitalistes où elle « rapporte intérêt<sup>120</sup> ». On peut donc étudier le caractère monétaire de la monnaie de crédit à condition de ne pas la confondre avec le capital argent porteur d'intérêt.

Dans l'achat à paiement différé, il y a mesure et circulation de la valeur. Cette double fonction ne peut être exercée que par la monnaie, alors même qu'elle n'existe pas sous sa forme métallique dans la circulation au moment de l'achat. C'est donc la créance qui effectue la mesure et la circulation de la valeur. Elle est ici le mode d'existence idéale de l'argent. En tant que telle elle n'est pas plus monnaie que le métal. Mais ce n'est pas ce faux problème qui est posé. Elle est, au même titre que le métal, une forme d'existence de la monnaie : « L'économie dite de crédit n'est qu'une forme de l'économie monétaire<sup>121</sup>. » » Et on ne peut lui refuser la qualité monétaire sous prétexte qu'elle correspond à un stade développé de la production, puisque cette qualité tient au rôle de la monnaie en tant que monnaie. Parce que le système de crédit résulte de la fonction moyen de paiement<sup>122</sup>, sa transformation en système monétaire est nécessaire<sup>123</sup>.

Si la fonction moyen de paiement est exercée en dernier ressort par la monnaie métallique qui règle le solde des créances-dettes, elle revêt néanmoins la forme créance dans son mouvement même d'émission des créances-dettes. La monnaie revêt diverses formes : « monnaie métallique, bons de crédit, signes de valeur, etc.<sup>124</sup> », sous lesquelles elle existe

réellement, même si c'est de manière « imaginaire », « idéale ». Marx précise, à propos du mode de production socialiste, que les certificats rémunérant le travail ne sont pas de la monnaie dans la mesure où ils ne circulent pas<sup>125</sup>. Inversement, s'ils circulent, ces bons sur le « travail futur » que sont toutes les créances circulent comme forme de la monnaie<sup>126</sup>. On doit donc distinguer l'existence idéale de l'argent dans sa fonction mesure de valeurs, et son mode imaginaire d'existence réelle dans sa fonction moyen de paiement où il fait circuler des marchandises réelles et présentes. Dans les *Fondements*, Marx indique la raison de ce mode imaginaire d'existence : « Pour représenter une telle assignation [sur du travail futur], son existence matérielle d'argent est indifférente et peut être remplacée par n'importe quel autre titre ou papier<sup>127</sup>. »

Si l'argent peut exister sous une forme idéale, n'importe quelle forme idéale convient, dont Marx a donné quelques exemples. Le dépôt bancaire, qui « a une double action en tant qu'argent, d'abord en tant qu'argent réel et ensuite en tant que droit à l'argent<sup>128</sup> ». Ce droit est une créance sur la banque, une traite émise par elle, et « tirer des traites convertit la marchandise en une sorte de monnaie<sup>129</sup> ». Marx peut ainsi définir le billet comme autre chose qu'un symbole de métal, ce à quoi revient finalement le papier à cours forcé : le billet de banque « n'est rien d'autre qu'une traite sur la banque, payable à tout moment à son détenteur et que la banque substitue aux traites privées<sup>130</sup> ». Sans jamais tomber dans le nominalisme, Marx parvient à rendre compte des deux formes métallique et crédit de la monnaie, parce que la créance a pour fonction d'identifier la valeur à elle-même. Il libère le concept de monnaie de l'alternative : dotée de valeur donc sous forme métallique, sous n'importe quelle forme mais sans valeur.

Marx fonde ainsi une compréhension de la création monétaire, présente bien qu'implicite dans le livre III, qui permet de rendre compte du rôle de l'argent dans les crises de surproduction. On ne peut la mettre en cause sous prétexte que la monnaie universelle revêt la forme métallique. La « monnaie du monde » en effet règle les soldes. A ce niveau international, la monnaie ne peut que dévêtir ses formes nationales symboliques et imaginaires et récupérer sa forme métallique. Il n'y a ici rien de plus que dans l'analyse de la fonction moyen de paiement. C'est la même analyse développée à son terme ou la « manière d'être (de la monnaie) y devient adéquate à son idée<sup>131</sup> ». Cela n'empêche que les symboles et les créances font circuler les marchandises, y compris entre les nations, en attendant que les soldes soient réglés a posteriori.

## Conclusion de la Première partie

La section 1 du *Capital* dégage la substance de la valeur, et en précise les formes tant au niveau marchandise-argent, qu'à celui de l'argent selon ses fonctions.

Pour autant la théorie de la valeur pose encore problème. Smith, le premier, a relevé le paradoxe de la valeur. Toute valeur procède du travail et s'exprime en prix. Or le prix rémunère le travail (salaires), le capital (profit) et la terre (rente) comme si les capitalistes pouvaient vendre plus de travail qu'ils n'en achètent. Sauf, comme Ricardo, à ignorer le problème, on ne peut se contenter de la théorie de la valeur, qui, jusqu'à présent, ne peut expliquer comment le capitaliste vend plus de travail qu'il n'en achète. Invoquer le pouvoir des capitalistes<sup>132</sup> revient à renoncer au principe d'équivalence et à lui substituer le principe de violence. Un tel procédé réduit l'ensemble des déterminations économiques au seul niveau politique et abolit le concept de mode de production. Marx prend au sérieux le paradoxe<sup>133</sup>, au risque de se voir accuser par certains lecteurs d'empirisme et d'idéologisme, et il ne peut le résoudre, au niveau du concept de mode de production, qu'en conformité au principe d'équivalence.

Cette résolution ne peut être menée à bien qu'en deux temps. Premièrement, expliquer pourquoi les capitalistes vendent plus de travail qu'ils n'en achètent en respectant le principe d'équivalence. C'est l'objet de la théorie de l'exploitation. Deuxièmement, préciser comment la valeur produite se répartit en salaires, profits et rentes au niveau du prix. Or il ne suffit pas de réserver le surtravail à la rétribution des profits et des rentes. Le travail vivant seul crée de la valeur, donc du surtravail sous forme valeur. Celui-ci est d'autant plus élevé que la part du travail vivant est importante dans le procès de production. La maximisation des profits devrait ainsi réduire la part des moyens de production dans le procès de production, donc bloquer les forces productives. Or cela est contraire à la loi d'économie du temps de travail qui fonde la démarche de Marx. La solution de ce deuxième aspect du paradoxe ne peut être dégagée que par l'étude du prix des marchandises particulières comme produits du capital, dans le livre III.

Précisant comment le prix remplace la valeur d'échange comme forme phénoménale de la valeur, Marx peut rendre compte de l'autre problème de la théorie de la valeur laissé pendant : en quoi une dépense de travail abstrait est ou non socialement nécessaire. Cette question ne peut être résolue qu'en montrant comment la valeur d'échange est transformée en prix. En effet, elle ne se pose que dans une économie où les rapports d'échange, et par là même l'usage de la monnaie, sont généralisés. Dans une économie marchande non monétaire, chacun apprécie les dépenses de travail social abstrait effectuées dans les limites de l'échange accidentel, ce qui ne peut être le cas dans une économie monétaire<sup>134</sup>. Le deuxième aspect du paradoxe de la valeur et le problème de l'appréciation de la dépense du travail social abstrait sont les deux faces de la transformation des valeurs d'échange en prix.

Or cette transformation découle de la métamorphose de la valeur en prix dont le principe a été dégagé dans la section 1, sans que les modalités en aient été précisées. Si le paradoxe indique que la théorie de la valeur est problématique, c'est en résumant les problèmes laissés, en son sein, entre parenthèses. Il ne s'agit donc pas d'ajouter un supplément à la théorie par souci empirique, mais de la développer, à un autre niveau, pour combler ses propres manques théoriques.

## II

### *Le capital général*

Dans *Le Capital*, l'analyse du capital ne se superpose pas à la théorie de la valeur comme les étages d'un édifice. La théorie de la valeur reste suspendue au paradoxe dont l'analyse du capital est un premier élément de réponse. Il s'agit de découvrir comment les capitalistes peuvent vendre plus de travail social abstrait qu'ils n'en achètent, en respectant le principe d'équivalence. Il en résulte que l'analyse du capital procède logiquement et non historiquement de celle de la valeur.

Les catégories capitalistes ne désignent pas un autre monde que les catégories marchandes. Quand bien même la valeur préexiste historiquement, sous forme embryonnaire, au capital, son concept ne renvoie pas à un pseudo-« mode de production marchand simple », mais au « mode de production capitaliste » lui-même. Bien plus, si l'analyse de la valeur explicite certains caractères des sociétés marchandes précapitalistes, elle ne permet pas d'en faire la théorie, ni même de rendre compte de leur transcendance en sociétés capitalistes.

*Le Capital* ne peut alors être lu à partir de sa section 2. La mise entre parenthèses de la section 1, même temporaire<sup>135</sup>, ne peut qu'introduire deux déformations. Premièrement, faire comme si l'analyse du capital se fondait sur un objet propre et différent de l'analyse de la valeur. Deuxièmement, ignorer à quelle question répond cette analyse, comme si elle était réponse à une question absente. Malgré ses vertus « symptomales », une telle lecture manque de la moindre rigueur. Précisons que, si Engels conseille pour une première lecture un ordre différent de celui du *Capital*, c'est qu'il s'adresse à un militant emprisonné à qui il faut « faciliter les choses », d'autant plus qu'il s'agit des livres II et III, dont l'ordre n'a pas été fixé définitivement par Marx<sup>136</sup>. Ce dernier par contre a mis en garde ceux qui voudraient atteindre « les sommets lumineux » de la science en refusant d'en « gravir les sentiers

escarpés<sup>137</sup> ».

## La formation du concept de capital

La « coupure » dans l'œuvre de Marx, n'a pas les bords aussi tranchés qu'il avait pu paraître. Le concept clé du capital contient jusqu'à la *Contribution* des réminiscences des *Manuscrits de 1844*. Il est aussi faux de les nier sous prétexte de dater le changement de problématique, que de les gonfler comme des baudruches en vue de nier cette coupure. D'une façon générale la coupure s'étend sur une longue période de rééquilibrage, dont la durée diffère selon les niveaux de la société bourgeoise que Marx analyse. 1852 en marque un moment au niveau politique avec l'émergence du concept de dictature du prolétariat ; *Le Capital* en marque un autre au niveau économique avec l'élaboration scientifique des concepts de valeur et de capital.

Le terme de capital désigne une réalité conceptuelle différente dans des textes tels que les *Manuscrits de 1844*, *Misère de la philosophie*, *Travail salarié et Capital*. Leur unité réside dans le pouvoir de domination attribué au capital, fondateur de l'aliénation du travail, de la misère des travailleurs, etc. C'est dire que l'analyse reste dépendante de la violence comme explication en dernier ressort.

C'est dans les *Fondements* qu'apparaît la distinction entre travail et force de travail, inaugurale du concept de plus-value. Mais ce n'est que dans *Le Capital* que Marx peut l'établir comme réponse au problème de la valeur. On a affaire à un double rééquilibrage : de problématique avec les *Fondements*, où le capital est posé par rapport à la valeur, et non plus par rapport au travail ou aux travailleurs ; au sein de cette problématique avec *Le Capital*, qui, posant correctement le problème de la valeur, est à même de le résoudre.

## Section I. Coupures et réminiscences

Si l'on se contente d'opposer les *Manuscrits de 1844* au *Capital*, la coupure est brutale. Mais, en prenant connaissance des textes intermédiaires, il est évident qu'elle a lieu selon des modalités complexes de réminiscence au sein de la nouvelle problématique qui est en voie de dégagement plus qu'elle n'est dégagée jusqu'à la rédaction du *Capital*. Le corps théorique des *Manuscrits de 1844* sert encore à répondre dans la problématique inaugurée en 1857, dans la mesure où elle reste incorrectement formulée. Ces réminiscences ne sont pas tant la preuve d'un quelconque héritage théorique que l'indice d'erreurs de formulation ; elles indiquent les rééquilibrages à effectuer pour constituer la nouvelle problématique dans sa cohérence théorique. Aller chercher dans les textes qui le précèdent des éléments susceptibles d'éclairer *Le Capital* ne peut qu'introduire la plus grande confusion, en restaurant l'idée de la genèse linéaire de l'œuvre de Marx<sup>138</sup>.

### 1. Un faux problème

Marx n'a pas publié, en raison de ses faiblesses théoriques, le chapitre 3 de la *Contribution*, concernant le capital, malgré les pressions d'Engels, préoccupé de la lutte menée au sein du mouvement ouvrier pour y imposer le « socialisme scientifique<sup>139</sup> », et bien qu'il en reconnaisse lui-même l'enjeu politique<sup>140</sup>. L'exposé de la valeur, cantonné au concept de valeur d'échange, ne permet pas de poser le problème de la valeur en termes susceptibles d'une réponse correcte. Raisonnant à partir du concept de valeur d'échange, Marx ne peut trouver la solution de la contradiction inhérente aux marchandises particulières qu'en élevant la circulation marchande au rang d'instance générale. Dès lors, sa théorie de la monnaie ne peut être qu'une analyse des formes de la monnaie susceptibles de transformer M-A-M en A-M-A, cas particulier de la circulation simple de la valeur<sup>141</sup>.

En même temps, A-M-A est envisagée comme circulation du capital, puisqu'elle implique l'autoreproduction de la valeur qui, dans la circulation simple, disparaît par la consommation-destruction des valeurs d'usage. Dans la mesure où l'argent, dans sa fonction moyen de paiement, transforme M-A-M en A-M-A, le capital est pensé comme développement des déterminations de l'argent : « Dans l'argent [...] est posée l'exigence

de la valeur qui entre dans la circulation, se conserve dans cette circulation et en même temps l'implique : le capital<sup>142</sup>. » La fonction moyen de paiement n'appartient plus à la circulation simple, mais renvoie à un « degré supérieur de production<sup>143</sup> ». De sorte que A-M-A « cache, sous les formes de l'argent et de la marchandise, des rapports de production plus développés et n'est dans la circulation simple, que le reflet d'un mouvement supérieur<sup>144</sup>).

Marx ne peut préciser les modalités ni les raisons de ce « reflet ». Il affirme que la métamorphose des marchandises en serait à l'origine<sup>145</sup>. Cela étant, cette métamorphose n'est que le résultat de la transformation de M-A-M en A-M-A produite par la fonction moyen de paiement de l'argent. Dans la *Contribution*, l'argent est la raison du capital.

Le concept de capital est déterminé par le double caractère de l'argent, qui est en même temps expression de la richesse sociale abstraite et représentant matériel de la richesse concrète. A ce double titre l'argent transforme les possesseurs de marchandises : « Au début, les possesseurs de marchandises n'étaient que des possesseurs de marchandises ; puis ils sont devenus l'un acheteur, l'autre vendeur ; ensuite alternativement acheteur et vendeur ; puis thésauriseurs ; enfin des gens riches<sup>146</sup>. » Le capital, pensé en termes de richesse, consiste dans une modification des rapports sociaux entre les possesseurs de marchandises : « Le procès de circulation donne naissance à de nouvelles relations, et comme représentants de ces nouvelles relations les possesseurs de marchandises acquièrent de nouveaux caractères économiques<sup>147</sup>. »

Marx découvre la fonction moyen de paiement et distingue les concepts de monnaie et d'argent pour faire de A-M-A un cas particulier de M-A-M. Puis, sur la spécificité affirmée de A-M-A, il tente de fonder le concept de capital qui, inéluctablement, reproduit la définition de l'argent. Le capital n'est alors que la modification des rapports sociaux introduite par la détention d'argent comme forme de la richesse, c'est-à-dire un pouvoir de domination.

## 2. Une démarche erronée

La modification des rapports sociaux introduite par l'argent, pour ne pas être une abstraction vide de sens, doit être précisée aux deux niveaux des possesseurs concernés et de leurs marchandises propres. Cette analyse n'a pas été effectuée au niveau de la *Contribution*, puisque, entre-temps, Marx a découvert la plus-value<sup>148</sup> et entrepris l'exposé du *Capital*. On peut

néanmoins reconstituer la démarche qu'il aurait suivie à partir du texte des *Fondements*, qui est le brouillon de la *Contribution*, afin d'apprécier l'impasse de l'analyse effectuée en termes de valeur d'échange.

1. Marx ne peut passer de l'argent au capital, en tant que nouveau rapport social, qu'en développant le concept d'argent ainsi que l'indique le titre du chapitre 2 des *Fondements* « Chapitre de l'argent en tant que capital ». Il ne découvre pas dans les termes mêmes d'un problème réel sa solution, mais il tente de démontrer la proposition qu'il a en vue.

Dans A-M-A, conçue comme cas particulier de la circulation simple, l'argent est valeur d'échange autonome et objectivée. Dans A-M-A comme circulation du capital, l'argent ne peut être capital que si la valeur d'échange s'y conserve et s'y réalise en tant que telle. Cela implique que le détenteur d'argent puisse s'approprier ce qui crée la valeur d'échange, à savoir le travail : la valeur d'échange objectivée et autonome « s'offre au travail et en devient la matière, à seule fin de se renouveler et de recommencer par elle-même la circulation<sup>149</sup> ». Puisque la valeur d'échange est travail objectivé, le travail auquel s'offre l'argent ne peut être que sa négation, le « travail subjectif », l'activité même du travailleur<sup>150</sup>. Utilisant l'argument de la négation comme mode de démonstration, Marx en arrive à considérer le travail comme une marchandise. Ce qui s'oppose à ses propres analyses selon lesquelles le travail n'a pas de valeur d'échange<sup>151</sup>.

Marx n'est pas ici confronté à une incompatibilité réelle mettant en cause le principe d'existence des catégories envisagées. Il est embrouillé dans un développement de propositions dont il est contraint de quitter le terrain. Sa tentative consiste à distinguer travail et force de travail. Mais il ne peut la mener que par référence empirique, hors du problème théorique qu'il doit résoudre, ce qui, sans être probant, ruine sa propre démarche. Pour distinguer la capacité de travail du travail, Marx donne l'exemple d'un directeur de théâtre qui engagerait les chanteurs sans les produire sur scène, afin de ruiner ses concurrents<sup>152</sup>. D'où il déduit que ces chanteurs vendent leur force de travail et non leur travail. De surcroît, il oppose la situation du travailleur salarié à celle de l'esclave<sup>153</sup>, comme si l'esclave vendait son travail alors qu'il est lui-même marchandise. Ces arguments, empiriques, supposent le problème résolu et ne prouvent rien.

Par ailleurs cette distinction travail-force de travail met à mal sa démonstration antérieure. Ou la distinction est valide, et on ne peut présenter le travail subjectif comme négation de la valeur d'échange. Ou la

négation ne tient pas, et on ne peut fonder la distinction qui, ne répondant à rien, est suspendue dans le vide.

De ce cercle vicieux il ne reste du concept de capital que le pouvoir de domination propre à la richesse. Mais on ne sait ni en quoi il est spécifique de la société capitaliste, ni comment il y opère. Ayant malmené l'analyse de la valeur et de la monnaie, Marx n'a pu poser correctement le problème du capital. Il est condamné à meubler ce vide théorique en recourant à des considérations antérieures propres à son ancienne problématique.

2. Dans les *Fondements*, l'analyse du capital est centrée sur le pouvoir du capitaliste, propriétaire du capital, détenteur du pouvoir qu'il confère. Le capital ne peut être pensé qu'au niveau du particulier, où il est constitué par les possesseurs de la richesse, dans l'opposition à la capacité de mettre en œuvre le « travail subjectif ». L'objectivation constitue alors l'essentiel du concept de capital. D'une part, le travail subjectif est transformé en cristallisation du travail social, en chose. D'autre part, cette transformation concerne les rapports interindividuels : « Les rapports entre individus se sont figés dans les choses parce que la valeur d'échange est de nature matérielle et n'est qu'une relation aliénée de l'activité productive entre les personnes<sup>154</sup>. » Le concept d'objectivation lui-même se dédouble aux deux niveaux de l'exploitation et de l'aliénation<sup>155</sup>. Fondé sur l'autoconservation de la valeur d'échange, il renvoie à la valeur d'échange additionnelle produite par le travail subjectif et appropriée par le capitaliste. Appliqué aux relations interindividuelles, il implique la dépossession et l'extranéité du travailleur à l'égard du produit de son travail, puisque celui-ci s'oppose à lui comme valeur d'échange, donc comme capital.

Si Marx entrevoit la plus-value, parce qu'il raisonne en termes de valeur d'échange, il ne peut la penser au niveau du capital en général, ce qui, le déportant au niveau des relations particulières, le ramène aux rapports intersubjectifs. Le concept d'aliénation a pour fonction de rendre compte de ceux-ci. S'il reste fondé, comme dans les *Manuscrits de 1844*, sur l'opposition propriété-non-propriété, il est néanmoins modifié par le changement de problématique engagé : dérivé du concept d'objectivation, il concerne les travailleurs et non plus le travail. Cela étant, il désigne un état des relations intersubjectives sans pouvoir en préciser ni le fondement ni les modalités de fonctionnement. Destiné à combler le manque de détermination du concept d'exploitation, le concept d'aliénation ne peut que déplacer le problème de la spécificité du rapport capitaliste sans le résoudre.

## Section II. L'exposé du « Capital »

L'analyse de la valeur et de ses formes, rééquilibrée dans *Le Capital*, permet à Marx de poser correctement le problème de A-M-A. La fonction moyen de paiement étant résolue, dans la nouvelle problématique de la valeur, au niveau de M-A-M, le capital n'en est plus le développement-prolongement. Bien que l'argent exerce cette fonction dans A-M-A, il n'y pose pas de problème particulier. C'est la forme circulatoire de la valeur elle-même, c'est-à-dire l'enchaînement des opérations qui pose problème. Le concept de capital est constitué en réponse au problème spécifique de cet enchaînement, et non en raison de la fonction qu'exerce l'argent en son sein.

Comme A-M-A est une forme de circulation de la valeur en général, le capital est pensé au niveau général, analysé d'emblée comme rapport social dont les capitaux individuels ne sont que des figures particulières. La différence d'exposé entre les *Fondements* et *Le Capital* recouvre donc une différence d'analyse telle que les concepts, sous la même dénomination, n'ont pas le même contenu<sup>156</sup>. Dans *Le Capital*, le concept de capital répond à une question précise posée par la circulation de la valeur, et, en tant que solution, pose lui-même des questions spécifiques dont les réponses constituent son contenu. Il est donc erroné d'aller chercher ailleurs les indications qui éclaireraient le texte du *Capital*.

### 1. La contradiction de la formule circulatoire du capital

1. Marx envisage la forme de circulation de la valeur A-M-A, distincte de M-A-M. Il ne justifie pas celle-là comme cas particulier de celle-ci ; et aucune indication ne permet de savoir ici si A-M-A est une construction logique, obtenue par une combinaison de M et de A. alternative à M-A-M, ou si elle est la formulation abstraite d'une pratique empiriquement constatée. Là encore les références de Marx à la « réalité » ne doivent pas égarer, et ne seraient explicatives que si le concept du réel qu'il évoque était précisé. Quoi qu'il en soit, Marx nomme la forme A-M-A formule générale du capital, et l'oppose à M-A-M forme simple de circulation de la valeur. De leur différence formelle il déduit une différence réelle qu'il nomme plus-value. Capital et plus-value sont donc d'abord les appellations d'un problème, avant d'être les concepts de sa solution.

Les deux formes M-A-M et A-M-A ont en commun leurs éléments

matériels, marchandise et argent, et les opérations d'achat (A-M) et de vente (M-A). Leur différence vient de l'ordre des opérations. En M-A-M, où l'achat suit la vente, la marchandise est point de départ et de retour ; en tant que valeur d'usage elle disparaît de la circulation, où l'argent reste seul : l'argent est dépensé. En A-M-A, l'achat précède la vente, il reflue à son point de départ, quitte la circulation : il est avancé. La différence formelle concerne l'argent, qui dépensé circule comme argent, et avancé circule comme capital.

Cette différence formelle recouvre une « différence réelle<sup>157</sup> ». M-A-M repose sur la consommation de la valeur d'usage ; tandis qu'en A-M-A il n'y a que permutation de la même valeur d'usage, ce qui est apparemment « vide de sens<sup>158</sup> ». On ne peut tourner la difficulté en faisant de A-M-A un cas particulier de M-A-M sans retomber dans les impasses de la *Contribution*, d'autant que l'achat à paiement différé n'est que A-M1-M2-A. Il s'agit donc de découvrir le sens qui permet à A-M-A d'exister. Puisque l'argent a toujours la même valeur d'usage, il ne peut différer entre A-M et M-A que par sa quantité et non par son contenu. A-M-A ne peut exister que sous la forme A-M-A' où A' est supérieur à A d'une quantité nommée plus-value. Le capital désigne tout d'abord l'argent qui circule à des fins de valeur d'échange, et la plus-value est le nom donné à l'accroissement de valeur d'échange qui donne un sens à cette circulation.

Ces dénominations indiquent que, dans A-M-A, la valeur accroît sa propre grandeur. Marchandise et argent ne sont donc pas, comme dans M-A-M, des formes indépendantes l'une de l'autre de la valeur qui lui permettent de circuler ; ce sont des formes différentes et liées de la valeur par lesquelles celle-ci passe constamment en se valorisant. Le capital n'est donc ni argent ni marchandise, mais la valeur se valorisant, en se transformant d'argent en marchandise, etc., dans ce procès. Le capital est donc le développement de la valeur dans sa plénitude, qui, « motrice d'elle-même », entre « en rapport privé avec elle-même<sup>159</sup> ». Parce que, à ce titre, la valeur requiert « une forme propre au moyen de laquelle son identité avec elle-même soit constatée<sup>160</sup> », la circulation de la valeur devenue capital ne peut que commencer et se terminer qu'avec l'argent. L'étude de la forme A-M-A ne découle pas de la transformation historique des sociétés marchandes précapitalistes en sociétés capitalistes, ni semble-t-il de son observation concrète au sein de celles-ci. Même si Marx n'est pas explicite à ce sujet, tout se passe comme si la forme A-M-A était déduite de la valeur comme alternative à M-A-M. D'ailleurs l'observation historique peut saisir « l'achat pour vente » individuel, mais elle ne peut

appréhender la forme sociale A-M-A.

2. Si « A-M-A est donc réellement la formule générale du capital, tel qu'il se montre dans la circulation<sup>161</sup> », cette circulation est contradictoire eu égard à la théorie de la valeur selon laquelle de la valeur ne peut pas être créée dans la circulation. Or le capital désigne le développement de la valeur à sa plénitude. On ne peut même pas supprimer la contradiction en renonçant à l'un de ses termes. Cette contradiction réside au cœur même du concept de valeur. Pour conserver ce dernier en même temps que le concept de capital il faut résoudre l'incompatibilité.

Pour ce faire, Marx procède de la même façon que pour résoudre la « *contradictio in adjecto* » propre à la marchandise. Dans le champ de la contradiction, il élimine les fausses solutions et en déduit « ce qui reste », dont il établit ainsi la réalité.

La solution ne peut résider dans la circulation, où Marx l'envisage dans ses diverses possibilités. L'accroissement de valeur ne peut tenir à l'échange, puisque la valeur est exprimée en prix avant que les marchandises n'entrent en circulation. L'échange, même en permutant ses actes d'achat et de vente, ne peut rompre le principe d'équivalence<sup>162</sup>. Même si l'échange ne porte pas sur des équivalents, il ne peut apporter la solution, car tout vendeur ne gagnerait que ce qu'il perd comme acheteur, et inversement. Imaginer que les acheteurs ne vendent jamais et que les vendeurs n'achètent jamais, n'est pas plus satisfaisant. Si les vendeurs n'achètent pas, c'est que les acheteurs ne vendent pas. Ceux-ci ne peuvent donc tirer leurs ressources que du pillage des vendeurs qui, majorant leurs prix au-dessus de la valeur, ne vendent jamais que leur propre valeur contre leur propre valeur extorquée par les acheteurs. Et inversement. Imaginer que certains individus, enfin, puissent escroquer leurs partenaires, tant dans la vente que dans l'achat, ne résout pas le problème de la création sociale nette de valeur. Il n'y aurait là que répartition interindividuelle différente de la même grandeur de valeur. « La classe entière des capitalistes d'un pays ne peut pas bénéficier sur elle-même<sup>163</sup>. » Notons que ce dernier argument ne tient qu'en raison du caractère général du capital et de la plus-value envisagés comme problèmes, ce que l'on ne pourra ultérieurement ignorer sauf à détruire la cohérence de la démarche dans son ensemble et des concepts qui y sont agencés.

La solution ne peut pas non plus résider dans la production. En effet, le producteur peut fabriquer ou transformer une marchandise. A cette occasion, il dépense du travail qui se cristallise en travail social abstrait, et

créée de la valeur. Mais celle-ci, une fois produite, ne peut changer de quantité. Le problème de l'apparition de valeur additionnelle dans la circulation reste entier. Le travail ne peut expliquer le capital<sup>164</sup>. La rupture d'avec les *Fondements* est décisive. Il ne s'agit plus de ratiociner sur des exemples limites ou des références historiques insignifiantes. La solution doit être dégagée directement des termes mêmes dans lesquels se pose le problème.

## 2. L'exploitation dégagée comme solution

1. La solution ne tient ni dans la circulation ni dans la production des marchandises. Le problème réside dans la circulation, et se pose dans des termes qui renvoient à la production. Puisqu'en A-M il y a achat d'une marchandise à sa valeur, et qu'en M-A' une valeur supérieure est transformée, la solution ne peut exister que dans une marchandise qui a la vertu de produire de la valeur. Cette marchandise doit donc mettre en œuvre la force humaine de travail dont la dépense se cristallise en travail social abstrait.

Le problème ne peut être résolu que par la transformation de la force de travail en marchandise. Cette force de travail dont on découvre l'existence, séparée du travailleur qui la porte, en même temps que son caractère marchand, est « l'ensemble des facultés physiques et intellectuelles qui existent dans le corps d'un homme, dans sa personnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles<sup>165</sup> ». Marx la définit de façon homogène du point de vue de la valeur, bien qu'elle soit hétérogène quant à ses produits, conformément au double caractère du travail qui confirme ici toute son importance. Ainsi la force de travail est posée dans la double caractérisation valeur d'usage-valeur propre à toute marchandise. La force de travail a pour valeur d'usage sa capacité à se mettre en mouvement, à s'exercer dans l'acte même du travail. Cette valeur d'usage diffère selon les forces de travail individuelles qui toutes ne sont pas susceptibles du même travail. Comme toute marchandise, la force de travail n'a pas de valeur d'usage pour son possesseur, qui, autrement, ne la vendrait pas. Cela implique que celui-ci ne dispose pas des moyens de travail nécessaires à l'exercice de sa propre force de travail. Ces moyens doivent donc être appropriés par ceux qui achètent la force de travail, et pour qui elle est valeur d'usage. Comme la marchandise suppose la division du travail social entre producteurs particuliers et indépendants, la transformation de la force de travail en marchandise suppose l'appropriation par un petit nombre des moyens de production, la

séparation des moyens de travail entre les individus. C'est-à-dire la transformation de ces moyens de travail en capital. Mais, à la différence des *Fondements*, ce n'est pas tant la propriété du petit nombre qui importe, que la dépossession du plus grand. Car, pour pouvoir acheter, il est nécessaire qu'il y ait volonté-nécessité de vendre. L'achat-vente étant effectué, la propriété n'est pas le moyen de gouverner le travail ; la force de travail est propriété de son acheteur, qui en dispose comme bon lui semble.

En tant que marchandise, la force de travail est valeur. Elle est cristallisation d'une certaine quantité de travail social abstrait, résultat métamorphosé du travail privé et concret nécessaire pour la produire sous forme de moyens de subsistance. Cette quantité a le temps pour mesure, de sorte que la valeur de la force de travail est un temps de travail social abstrait socialement nécessaire, différent selon la valeur d'usage des forces de travail envisagées, en raison de leurs frais de production-formation. Ainsi la valeur d'une force de travail, de valeur d'usage donnée, dépend de la valeur unitaire des biens de subsistance, et des biens considérés par son possesseur comme vitaux. Cette valeur ne s'exprime et ne se mesure que dans l'équivalent général, comme valeur d'échange, ou comme salaire si l'argent sert d'équivalent général. Le salaire est l'expression monétaire de la forme phénoménale de la valeur de la force de travail/marchandise. Toute rémunération d'un travail n'est pas salaire sauf à faire de celui-ci la forme irrationnelle du prix du travail.

La plus-value désigne alors la différence entre la valeur de la force de travail et la valeur du produit du travail mis en œuvre par cette force. Repérée dans la circulation, la plus-value est identifiée dans la production comme la forme capitaliste de production et d'appropriation du surtravail. Elle est l'expression de la forme capitaliste de l'exploitation.

2. Cette exploitation suppose l'existence de classes propres au capital et conformes à la valeur d'usage de la force de travail comme marchandise. Le concept de classes émerge comme condition d'existence de l'échange de la force de travail : « Le rapport de classe entre capitaliste et salarié existe donc, il est donc présumé dès l'instant où l'un et l'autre se rencontrent dans l'acte A-T (T-A du côté de l'ouvrier). Il s'agit d'un achat et d'une vente, d'un rapport monétaire, mais d'un achat et d'une vente qui supposent dans l'acheteur un capitaliste et dans le vendeur un salarié, et ce rapport résulte du fait que les conditions requises pour l'actualisation de la force de travail — moyens d'existence et moyens de production — sont séparées, en tant que propriété d'autrui, du possesseur de la force de travail<sup>166</sup>. »

L'analyse des classes ne ressort plus, comme auparavant y compris dans les *Fondements*, d'une anthropologie humaniste. Jusque-là, Marx définit le prolétaire par le rapport de son travail à son produit et à ses moyens, et il en déduit le capital comme mode de domination de ce travail. Le prolétaire est envisagé comme personne, subjectivité, même si en tant que tel il est nié par la mise en œuvre capitaliste de son travail. Il est personne niée. Dans *Le Capital*, Marx définit d'abord le capital comme autovalorisation de la valeur, et il en déduit le prolétariat, dont les conditions d'existence permettent ce procès. Le prolétariat ne désigne plus les personnes auteurs du travail, mais les porteurs de la force de travail. Ce rééquilibrage permet à Marx de préciser le pouvoir du capital : « Le capital n'est donc pas seulement [...] le pouvoir de disposer du travail d'autrui ; mais il est essentiellement le pouvoir de disposer d'un *travail non payé*<sup>167</sup>. » Dans cette nouvelle problématique, le rapport des classes est posé en termes de valeur, chacune d'entre elles est définie par la marchandise que possèdent ses membres, et elles s'opposent dans l'acte d'achat-vente. Le rapport social est pensé comme un rapport de places dans l'échange, et non comme relation d'activité. On n'a pas affaire à des personnes mais à des « porteurs », des « supports ».

Ce rapport suppose un système de propriété où tout possesseur de marchandise est autorisé à la vendre. Ce système n'est pas une simple représentation juridique de la réalité capitaliste. Il est partie intégrante de celle-ci, en ce qu'il permet l'achat de la force de travail et l'appropriation du produit du travail mis en œuvre par cette force. C'est comme tel, et non comme simple requisit du capital<sup>168</sup>, que ce système donne lieu à sa propre représentation juridique de « liberté » et « d'égalité » : « Le contrat par lequel il vendait sa force de travail semblait résulter d'un accord entre deux volontés libres, celle du vendeur et celle de l'acheteur. L'affaire une fois conclue, il se découvre qu'il n'était point un " agent libre " <sup>169</sup>. » Précisons que cette fiction ne tient pas au système de propriété qui permet l'échange, mais à sa représentation<sup>170</sup>. Le système de propriété concerne les marchandises, il est hérité des sociétés marchandes précapitalistes où l'acheteur et le vendeur sont égaux et libres. La représentation vient de ce que la force de travail est une marchandise. Si elle est fictive, c'est parce que le travailleur doit mettre en œuvre cette force alors même qu'il l'a vendue. La représentation juridique consiste à traiter la force de travail comme n'importe quelle marchandise, malgré son statut particulier qui lui attache son vendeur<sup>171</sup>.

## Le concept de rapport de production capitaliste

Bien que la plus-value soit désignée comme valeur additionnelle créée dans le procès de production, et que ses conditions d'existence soient explicitées, on ne sait pas comment la force de travail la produit. Le capital n'est encore qu'un rapport social de circulation, même si déjà il renvoie à la production. Il spécifie les rapports de production qui lui correspondent, en ce sens que la production est assumée par la force de travail achetée en vue de la plus-value. Mais la façon de produire n'est pas déterminée, comme si elle était indifférente à ses propres conditions sociales. De sorte que les classes, et leurs rapports, ne sont définis que formellement, au niveau de l'échange. Les concepts de capital et de plus-value souffrent d'un double manque dans leur détermination sociale et productive. En analysant comment la plus-value est produite, Marx découvre les modifications des façons de produire propres au capital. Il dégage le contenu matériel de l'exploitation comme rapport de production, en même temps que celui des classes et de leur antagonisme. Dans ce développement, le corps des concepts, déplacé du niveau de la circulation à celui de la production, s'enrichit du contenu matériel propre à la production capitaliste, et fonctionne dorénavant comme détermination des rapports de production capitalistes.

## Section I. Le procès de production capitaliste

Le capital ne peut être un mode de valorisation que s'il est un mode de produire. La valorisation, en effet, concerne la valeur qui suppose la valeur d'usage comme support matériel. Le procès de valorisation implique le procès de travail. Le procès de production du capital est donc l'unité immédiate des deux procès de valorisation et de travail. Cette unité n'est possible qu'en raison du double caractère, créateur de valeur et de valeur d'usage, du travail. Cela étant, la valeur d'usage n'est que porte-valeur. Le procès de travail n'est que la forme réelle que revêt le procès de valorisation. Celui-là est soumis à celui-ci comme la valeur d'usage est soumise à la valeur. A ce titre, le capital est toujours rapport de production.

Selon que le procès de valorisation modifie ou non le procès de travail, cette soumission est réelle ou formelle. Le capital, pensé dans son rapport au travail, est rapport de production formellement ou réellement, selon le mode de soumission. Les modalités d'extorsion de la plus-value, et par là même les genres de la plus-value, expriment cette différence.

### 1. La soumission formelle

Pour analyser le capital du seul point de vue de la valorisation, Marx définit le procès de travail en général, « abstraction faite de tout cachet particulier que peut lui imprimer telle ou telle phase du progrès économique de la société<sup>172</sup> ». Ce rapport qu'entretient l'homme à la nature se décompose en trois éléments simples, l'acte, le moyen et l'objet de travail, dont l'articulation constitue le mode de produire. Si la transformation de la force de travail en marchandise ne change pas ce dernier, elle suffit à instaurer un mode de valorisation particulier.

1. Que le propriétaire des moyens et objets de travail les mette en œuvre lui-même, en recourant aux capacités d'autres travailleurs ou en achetant la force de travail d'autrui, ne change rien à la façon de produire. La plus-value ne peut venir que de la durée du travail, supérieur au temps nécessaire pour reconstituer la force de travail.

Cette plus-value est absolue en ce qu'elle tient seulement au temps d'utilisation de la force de travail. Elle est donc limitée par la durée de la journée, dont il faut défalquer le temps de repos nécessaire socialement. Ce dont prend acte la société en édictant une législation protégeant son

patrimoine de force de travail.

2. Le procès de valorisation ne vise plus à la production de valeur, mais à la création de plus-value. Il est transformé, en se dédoublant en procès de transmission et en procès de création de la valeur<sup>173</sup>, ce qui spécifie les rapports de production capitalistes, le procès de travail restant inchangé.

Les moyens de production transmettent leur valeur au produit dans le cours du travail dans la mesure où, se dégradant, ils disparaissent comme valeur d'usage, que ce soit progressivement ou brutalement (capital constant fixe ou circulant). Cette transmission tient au travail, qui est l'intermédiaire entre les moyens de production et le produit, en raison de son caractère utile.

Le travail, dans son mouvement même, crée une nouvelle valeur, en raison de son caractère général. Il reproduit la valeur de la force de travail et produit une valeur additionnelle.

C'est son double caractère qui explique cette double propriété du travail de transmettre et de créer de la valeur. C'est par le même acte de travail que le travailleur effectue l'un et l'autre, c'est-à-dire qu'il ne transmet la valeur qu'en en créant une nouvelle, et vice versa.

Cette transformation du procès de valorisation au sein du procès de production entraîne la transformation des éléments simples du travail en éléments du capital. De marchandises achetées en vue de la production, ils deviennent les formes d'existence du capital dans le procès de production.

Les moyens et objets de travail sont convertis en capital qui ne modifie pas sa grandeur de valeur : le capital constant. La force de travail est convertie en capital qui change de valeur au cours du procès de production : le capital variable. Du point de vue de la valorisation, le contenu des rapports de production capitalistes est défini par l'opposition entre capital constant et capital variable, dont les éléments se confrontent comme objectifs et subjectifs dans le procès de travail inchangé.

Dans le cadre de la soumission formelle le procès de production a pour contenu la transmission de valeur du capital constant (c), la reproduction de valeur du capital variable (v) et la création de valeur supplémentaire au sein de ce dernier (pl). Soit  $c + v + pl$ . Cette figure n'est pas technique. Elle tient au double caractère du même travail qui exécute c et (v + pl), et à la transformation de la force de travail en marchandise qui crée v et pl. De telle sorte que toute variation de c entraîne une variation proportionnelle de la valeur du produit, tandis qu'une variation de v entraîne une variation inversement proportionnelle de pl, la valeur du produit restant constante.

Le capital, désignant ce procès de production comme procès

d'autovalorisation de la valeur, ne peut s'y réduire, puisque la valorisation est limitée en même temps que la plus-value absolue.

## 2. La soumission réelle

Les limites de la valorisation ne peuvent être dépassées que par la transformation du procès de travail qui permet d'augmenter la force productive du travail. Le capital met en œuvre des façons, des modes, de produire qui lui sont propres en tant que rapport de production. La soumission réelle articule le développement des forces productives et l'extorsion de plus-value au sein du capital comme rapport de production.

Cette articulation rend compte de l'histoire de l'exploitation selon le temps propre aux modifications du procès de travail. Les chapitres qui la concernent ne sont ni illustration empirique, ni vulgarisation à l'usage des ouvriers, mais l'analyse théorique de cette histoire selon ses propres concepts.

1. Diverses modifications du procès de travail augmentent le surtravail, la durée du travail étant donnée. En premier lieu, l'accroissement de productivité dans le secteur produisant les biens de consommation ouvriers, ou dans le secteur fournissant les biens de production à ce dernier, réduit la valeur unitaire de ces biens de consommation. D'où il résulte, à satisfaction égale des mêmes besoins, une diminution du coût de production-reproduction de la force de travail. En deuxième lieu, un même résultat est obtenu par une dégradation du travail telle que la force de travail employée est déqualifiée. En troisième lieu, le capitaliste s'approprie gratuitement la force de travail collective qui s'ajoute à celle de chacun des travailleurs réunis et qui résulte de leur coopération. Enfin, en accroissant l'intensité du travail, le capitaliste fait dépenser aux travailleurs plus de travail dans le même temps.

La plus-value ainsi extorquée est relative aux transformations du procès de travail, et ne tient pas à la durée de mise en œuvre de la force de travail. Il faut alors distinguer entre les facteurs de plus-value individuelle et générale. La dégradation, la coopération et l'intensité du travail permettent de produire en dessous de la moyenne sociale. Elles ne procurent de plus-value au capitaliste individuel que dans la mesure où elles ne sont pas généralisées : « ... cette plus-value extra disparaît dès que le nouveau mode de production se généralise et qu'en même temps s'évanouit la différence entre la valeur individuelle et la valeur sociale des marchandises produites à meilleur marché<sup>174</sup>. » En même temps, ces facteurs ne créent pas de

plus-value générale puisque, en introduisant une différence par rapport à la moyenne, ils supposent leur propre compensation<sup>175</sup> ; ce qui redouble le problème des modalités de l'appréciation des diverses dépenses individuelles de travail social.

Le seul facteur de plus-value générale est donc l'accroissement de productivité dans la mesure seulement où il réduit la valeur des biens de subsistance qui déterminent la valeur de la force de travail<sup>176</sup>. Pour autant ce facteur n'est pas illimité, puisque, en multipliant les valeurs d'usage, il tend à élever le minimum de subsistance socialement déterminé. Si Marx n'envisage pas cette limite ici, il faut la conserver à l'esprit en vue de l'étude de la loi de baisse du taux de profit.

Quoi qu'il en soit, le concept de plus-value relative générale pose problème, puisque les capitalistes qui augmentent la productivité du travail de façon conforme, ne bénéficient pas, du moins pas intégralement, du surtravail qui en résulte. En quelque sorte ils travaillent pour les autres capitalistes qui achètent la force de travail moins chère. Leur mobile ne peut être la recherche de la plus-value relative pour les autres. Il est donc nécessaire de montrer comment les capitalistes individuels subissent la loi du capital général qui les oblige, pour des motifs à préciser, à accroître la plus-value relative. Mais cette analyse qui porte sur les capitaux individuels et concerne la concurrence ne peut être entreprise avant de connaître « la nature intime du capital<sup>177</sup> ».

A cette question suspendue près, le concept de capital rend compte de la modification du procès de travail qui affecte les travailleurs dans leur acte même de travail. Les rapports de production capitalistes constituent alors un véritable mode de production, au sens d'un ensemble de façons de produire, déterminé par l'impératif de valorisation du capital.

2. C'est la constitution de ce mode de produire spécifique que Marx analyse dans les chapitres sur la coopération simple, la manufacture et le machinisme. Le procès de travail étant soumis au procès de valorisation, Marx rend compte du développement des forces productives par les exigences du capital, au sein de ce mode de production<sup>178</sup>.

Le capital s'instaure sur la base du procès de travail existant où il ne se nourrit que de plus-value absolue. Mais d'emblée cela entraîne un agrandissement du volume de production, puisque celui-ci n'est plus lié au travail du propriétaire des moyens de production. Il en résulte l'augmentation du nombre des travailleurs réunis par le capitaliste. Le procès de travail restant identique, le procès de production revêt la forme

de la coopération qui secrète une force de travail collective que le capitaliste s'approprie gratuitement sous forme de plus-value relative. La soumission formelle au capital du procès de travail contient les germes de la soumission réelle.

La transcroissance de la soumission formelle en soumission réelle n'est pas organique. Elle dépend des « circonstances extérieures<sup>179</sup> » qui provoquent l'instauration du mode de production capitaliste. La coopération se structure alors selon une division du travail propre au capital, et prend la forme de la manufacture. On comprend pourquoi Marx considère que le capital n'existe « au début<sup>180</sup> » que par la soumission formelle, et « en fait<sup>181</sup> » que par la soumission réelle. Il distingue le capital comme rapport de production, au niveau de la seule valorisation, qui peut exister conjointement à d'autres rapports de production dans les sociétés précapitalistes, et le capital comme rapport de production impliquant son propre procès de travail constitutif du mode de production capitaliste.

Au lieu d'additionner les travailleurs d'un même métier, la manufacture combine les métiers et les rend interdépendants en vue de la production d'une même marchandise. De surcroît elle décompose les métiers existants en éléments simples qui, à leur tour, deviennent métiers parcellaires. Chaque manufacture met en œuvre un travailleur collectif, dont les membres sont étroitement interdépendants. Elle redouble de sa propre division du travail, la division technique entre les producteurs eux-mêmes. La différence est que dans la division manufacturière chaque travailleur, s'il concourt à la production de la marchandise, ne produit pas lui-même une marchandise, tandis que dans la division technique de la société chaque producteur produit une marchandise particulière. La division manufacturière est donc un moment de la division technique, qu'elle développe en parcellisant les métiers.

La manufacture est la forme de division-spécialisation du travail et de coopération organique des travailleurs à l'occasion d'un même travail. Elle ne vise que l'augmentation de plus-value relative. A ce titre elle est la forme capitaliste de la division du travail<sup>182</sup>, qu'elle ne modifie pas fondamentalement. Elle est intrinsèquement capitaliste : « le caractère capitaliste de la manufacture<sup>183</sup> ».

En se développant, le système manufacturier s'étend à la production des machines, et transcroît organiquement, et non pas accidentellement, en machinisme. Alors la soumission réelle du travail au capital s'épanouit. Il ne s'agit plus d'approfondir la division technique existante, en laissant à

chaque travailleur l'exercice de son métier même parcellarisé, mais d'homogénéiser la marche des machines en un même travail. Le travail est recomposé sur la ruine des métiers. Le travailleur, en effet, n'est plus qu'un appendice de la machine, de sorte que l'acte même de travail est divisé entre eux. Si la division technique du travail social subsiste entre les industries productrices de marchandises, elle est abolie en leur sein, où le travailleur collectif fonctionne comme un travailleur unique, et remplacée par la division sociale du travail lui-même entre les machines et les travailleurs.

La grande industrie capitaliste, forme du machinisme, est à même de développer la plus-value sous ses différentes formes, et ne vise qu'à cela. Subordonnant les travailleurs aux machines, elle détruit toutes leurs « garanties de vie<sup>184</sup> ». Mais en même temps elle met en cause, au niveau du procès de travail, l'existence du procès de valorisation, et introduit une contradiction au sein du procès de production capitaliste.

D'une part, le machinisme oblige le capital à s'étendre pour s'alimenter en moyens et objets de travail et en forces de travail. En se soumettant réellement ou formellement l'ensemble des ressources, le capital socialise les forces productives. Celles-ci échappent progressivement au contrôle éclaté des producteurs indépendants, et passent sous l'autorité plus centralisée du capital. Marx dégage en même temps la légitimité du capital et ses limites : « Le mode de production capitaliste se présente donc comme nécessité historique pour transformer le travail isolé en travail social ; mais, entre les mains du capital, cette socialisation du travail n'en augmente les forces productives que pour l'exploiter avec plus de profit<sup>185</sup>. »

D'autre part, la machine, en remplaçant l'énergie humaine, libère l'homme du travail. En homogénéisant le procès de travail, elle permet de faire circuler les travailleurs aux différentes tâches et de les libérer de ses propres contraintes techniques. Enfin elle remet en cause la division sociale du travail et oblige les travailleurs à la contrôler<sup>186</sup> : « Oui, la grande industrie oblige la société sous peine de mort à remplacer l'individu morcelé, porte-douleur d'une fonction productive de détail, par l'individu intégral qui sache tenir tête aux exigences les plus diversifiées du travail et ne donne, dans des fonctions alternées, qu'un libre essor à la diversité de ses capacités naturelles<sup>187</sup>. »

C'est pourquoi au « caractère capitaliste de la manufacture » Marx oppose « l'emploi capitaliste des machines<sup>188</sup> » qui en suppose un autre possible. Il distingue ainsi entre « le moyen matériel de production » et

« son mode social d'exploitation<sup>189</sup> ».

En dégageant de l'instauration du procès de travail propre au capital, la légitimité du mode de production capitaliste en termes de développement des forces productives, Marx rend compte de l'articulation concrète de ce mode à celui qui le précède et à celui qui lui succède. Le capital se constitue à partir des forces productives existantes, se développe selon ses propres forces productives, et ne poursuit son développement qu'en produisant des forces productives qui appellent sa destruction et fondent le nouveau mode de production : « Il est hors de doute que de tels ferments de transformation, dont le terme final est la suppression de l'ancienne division du travail, se trouvent en contradiction flagrante avec le mode capitaliste de l'industrie et le milieu économique où il place l'ouvrier. Mais la seule voie réelle par laquelle un mode de production et l'organisation sociale qui lui correspond marchent à leur dissolution et à leur métamorphose est le développement historique de leurs antagonismes immanents<sup>190</sup>. »

On peut alors dégager le principe de l'articulation entre les concepts de forces productives et de rapports de production en oeuvre dans *Le Capital*. Ce ne sont ni des réalités séparées<sup>191</sup>, ni des figures réciproques<sup>192</sup> et finalement confondues. Premièrement, cette articulation procède de la lutte des classes, puisque, sous la domination du procès de valorisation, les capitalistes ne modifient le procès de travail qu'en vue de la plus-value. Le développement des forces productives est la réponse capitaliste aux limites de la plus-value, qu'elles soient d'ordre physiologique ou qu'elles ressortent de la lutte des travailleurs. En ce sens, les forces productives ne sont pas neutres à l'égard des rapports de production. Mais pour autant, et deuxièmement, on ne peut réduire les forces productives aux rapports de production dans et par lesquels elles se sont développées. Bien que, dans le procès de production capitaliste, les forces productives ne soient développées qu'en vue de la valorisation, elles prennent forme dans le procès de travail, qui est le lieu et non la raison de l'exploitation. On ne peut donc attribuer aux forces productives la responsabilité de l'exploitation : « La machine est innocente des misères qu'elle entraîne ; ce n'est pas sa faute si, dans notre milieu social, elle sépare l'ouvrier de ses vivres<sup>193</sup>. » Il est faux de considérer les forces productives marquées du sceau des rapports de production qui les ont engendrées, et inutiles, ou même nuisibles, aux rapports de production futurs<sup>194</sup>. Comme il est faux d'attendre du développement de ces forces productives l'instauration mécanique des rapports de production supérieurs. Ainsi, et troisièmement,

l'articulation entre forces productives et rapports de production est redoublée dans la mesure où c'est la lutte du prolétariat qui libère la machine de son usage capitaliste et en fait le fondement matériel du mode de production socialiste : « Je représente la grande industrie non seulement comme la mère de l'antagonisme, mais aussi comme la créatrice des conditions matérielles et spirituelles nécessaires à la solution de cet antagonisme, solution qui évidemment ne pourra pas se faire en douceur<sup>195</sup>. »

Cette analyse où les rapports de production déterminent le développement, et non pas la nature, des forces productives peut sembler contradictoire avec le point de départ de Marx qui, supposant la loi générale d'économie du temps de travail, accorde le primat au développement des forces productives. Cette contradiction n'oppose pas *Le Capital* aux textes antérieurs tels l'*Introduction de 1857*<sup>196</sup>, mais réside au cœur même du *Capital*, où les moyens de travail, donc les forces productives, sont « les gradimètres du développement du travailleur, et les exposants des rapports sociaux dans lesquels il travaille<sup>197</sup> ». Marx différencie deux niveaux où l'ordre de détermination est inverse. Au sein du mode de production capitaliste, les rapports de production déterminent le développement des forces productives. Mais ces rapports de production ne tombent pas du ciel, ils sont la forme nécessaire que revêt la loi générale du temps de travail. Le développement des forces productives légitime l'enchaînement des modes de production : « Comme tout autre mode de production donné [le mode de production capitaliste], a pour condition historique et suppose que les forces productives sociales et leurs formes de développement aient atteint un certain stade ; cette condition est elle-même le résultat historique et le produit d'un processus antérieur, point de départ nécessaire du nouveau mode de production<sup>198</sup>. » La solution de cette apparente contradiction, l'articulation entre ces deux niveaux vient de ce que les forces productives, si elles ne sont pas indépendantes à l'égard des rapports de production, ne leur sont pas non plus réductibles. Ce qui ne peut rétablir l'économisme réformiste, puisque c'est la lutte des classes qui met en œuvre cette différence.

Pour autant Marx ne peut, à ce niveau de l'analyse, préciser comment intervient la lutte des classes. Ici elle se résout dans un développement des forces productives qui permet la valorisation du capital, sans que ce procès semble avoir de limites : le capital modifie sa façon de produire afin de perdurer. L'explicitation de ces modalités suppose d'avoir résolu la question, posée mais toujours pendante, de l'accroissement de la

productivité du travail.

## Section II. Les rapports sociaux de la production capitaliste

Cela étant, Marx a déplacé l'antagonisme de classes de l'échange à la production. L'opposition ne tient plus au seul prix d'une marchandise, la force de travail, mais à sa mise en œuvre, puisque le travailleur qui l'a vendue lui reste physiquement attaché. En même temps, Marx enrichit le concept des classes de leur fonction respective à leur place préalablement définie. Si le prolétariat, par sa lutte, est l'aiguillon du développement des forces productives, il reste à fonder cette lutte. Non à la légitimer, mais à en établir la nécessité qui, finalement, abolit le mode de production capitaliste. D'où l'analyse des rapports de production capitalistes, non pas en tant qu'ils sont productifs, mais en tant qu'ils sont sociaux. Le capital, pour développer les forces productives et se valoriser, place les travailleurs dans une situation telle qu'ils ne peuvent que s'opposer à lui, et par là même l'obliger à accomplir sa tâche historique avant de l'abolir.

### 1. La division sociale du travail

Achetant la force de travail, le capitaliste en dirige la mise en œuvre, même si le travailleur reste l'intermédiaire physique. Il en résulte une division sociale de l'acte de travail entre le travailleur qui la porte et le capitaliste qui la dirige. Cette division est à l'origine d'un gaspillage de force productive contenu par la force de travail dont seul l'élément général le plus simple est retenu par le capital, selon ses besoins propres<sup>199</sup>. Cela ne vient pas d'une division technique du travail imposée par le développement des forces productives, qui, au contraire, met en cause avec le machinisme toute division de ce genre. Cela tient à la transformation du travailleur en personnification d'un poste de travail, ce qui procède de l'appropriation capitaliste de la force de travail<sup>200</sup>. Dans cette division sociale du travail, le travailleur est réduit, en tant que producteur, à sa plus simple expression. Marx peut mener, simultanément, une double analyse du gaspillage des forces productives produit par le développement capitaliste des forces productives, et du contenu du travail des travailleurs qui définit leur situation de classe, et annonce le développement des concepts des classes.

1. Tout procès de travail suppose direction, contrôle et surveillance. Cette triple fonction d'autorité est fondée par le travail puisque l'homme ne se

soumet la nature qu'en se pliant à ses exigences<sup>201</sup>. Mais le capital transforme cette autorité en despotisme en la conférant au propriétaire de la force de travail. Le capitaliste, dirige le procès de travail en raison des impératifs de valorisation, de sorte que la mise en œuvre du travail est étrangère au procès de travail, et échappe aux travailleurs eux-mêmes qui l'exécutent. Ceux-ci perdent toute aptitude à contrôler leur propre travail, ce qui appauvrit d'autant leur capacité et la réduit à une force élémentaire de travail simple, que le capitaliste, de surcroît, utilise jusqu'à épuisement. Le despotisme est, au niveau des travailleurs, responsable d'un double gaspillage.

Par ailleurs, les capitalistes, ne pouvant ou ne voulant exercer directement leurs prérogatives, les délèguent partiellement à un corps constitué à cet effet. Le travail de surveillance, ainsi développé, est nécessaire à la marche du travailleur collectif. Son coût entre dans la valeur du produit comme « faux frais de la production<sup>202</sup> », ce qui est une deuxième raison du gaspillage résultant du parasitisme du despote.

A cette occasion, Marx différencie le statut des travailleurs dans le procès de production. Ce corps de surveillants est formé d'une « espèce particulière de salariés<sup>203</sup> », ce qui pourrait laisser croire qu'il s'agit là de prolétaires vendant leur force de travail. Par ailleurs, Marx précise que ce corps comprend « des officiers supérieurs (directeurs, gérants) et des officiers inférieurs (surveillants, inspecteurs, contremaîtres)<sup>204</sup> ». Alors même que le « salaire » rémunère le travail de surveillance dont le capitaliste se décharge, et qu'il percevrait s'il assumait cette tâche<sup>205</sup>. La rémunération envisagée concerne les services du travail et non la force de travail. Elle masque, comme forme irrationnelle, le prix de la force de travail<sup>206</sup>.

Il faut donc distinguer entre ceux qui représentent le capitaliste en personne (directeur, gérants) et qui perçoivent pour leur travail ce que le capitaliste recevrait pour l'assumer, et ceux qui vendent leur force de travail et que le capitaliste affecte aux tâches de surveillance subalternes « le soi-disant travail de surveillance et la division des ouvriers en simples soldats et sous-officiers industriels<sup>207</sup> ». La dégradation des surveillants, inspecteurs, contremaîtres les rétablissant dans leur classe, à l'opposé des délégués du capitaliste. Cette distinction opérée à partir de l'authenticité des tâches de surveillance renvoie au contenu de ces tâches, c'est-à-dire à la division du travail entre tâches intellectuelles et manuelles.

2. Celle-ci découle aussi du capital. En effet, le travail humain en général

se différencie de l'activité animale en ce que « le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur<sup>208</sup> ». Or la socialisation des forces productives déplace l'intelligence du travail du travailleur individuel au travailleur collectif, de sorte qu'elle s'exerce au niveau des tâches de direction, de contrôle et de surveillance, dont le capitaliste est seul titulaire. C'est en raison de la maîtrise du travailleur collectif que lui confère le capital, que le capitaliste s'approprie les tâches intellectuelles qui échappent aux travailleurs.

Cette division redouble la réduction de la force de travail à sa plus simple expression : « Les puissances intellectuelles de la production se développent d'un seul côté parce qu'elles disparaissent de tous les autres. Ce que les ouvriers parcellaires perdent se concentre en face d'eux dans le capital<sup>209</sup>. » De surcroît, si cette appropriation permet au capital de transformer la science en force productive, c'est pour l'asservir, aux fins de valorisation, en faire un instrument de son pouvoir sur le travail<sup>210</sup>. Ce qui en limite le développement et l'application matérielle : le travail intellectuel est autonomisé du procès de travail et ses résultats n'y sont intégrés que s'ils facilitent la valorisation.

Cette séparation ne procède pas du machinisme ni de la grande industrie<sup>211</sup>, même si elle y culmine : « Cette scission commence à poindre dans la coopération simple [...] ; elle se développe dans la manufacture [...] ; elle s'achève enfin dans la grande industrie<sup>212</sup>... » C'est le capital qui l'effectue en même temps que la division entre direction et exécution, dans le même mouvement qui confère au capitaliste la direction du procès de production, donc du procès de travail.

C'est pourquoi cette division travail intellectuel-manuel éclaire les implications sociales de la division précédente. Le directeur auquel le capitaliste délègue ses pouvoirs les exerce au niveau intellectuel, c'est-à-dire qu'il remplace en personne le capitaliste au niveau du procès de production dans son ensemble. Tandis que le surveillant subalterne, même s'il effectue des tâches intellectuelles, n'exerce ses capacités qu'au niveau du procès de travail, sous la direction de ceux à qui incombent la responsabilité du procès de valorisation. A propos de la vente, Marx distingue les travailleurs qui vendent leur force de travail<sup>213</sup> des agents « directement au service » du capitaliste qui le remplacent en personne et qui sont rémunérés sur le profit<sup>214</sup>. Or la force de travail ne peut être marchandise que si sa valeur d'usage est relativement indifférenciée, de sorte que, dans chaque type, l'utilisation de telle ou telle marchandise est indifférente. Il est évident que celui qui remplace le capitaliste en personne

ne peut le faire que dans un rapport personnel qui exclut une telle indifférence. Sa force de travail ne peut être une marchandise. Il vend le produit de son travail et non sa force de travail.

Cette distinction excluant un tel travailleur du prolétariat, sans en faire pour autant un capitaliste, impose le concept de bourgeoisie, qui désigne la classe des capitalistes et de ses délégués, dont on ne peut rendre compte qu'au niveau de la lutte des classes au sein de la formation économique-sociale.

En même temps, elle impose de différencier le concept de prolétariat pour rendre compte du statut des surveillants subalternes : « La classification fondamentale devient celle de travailleurs aux machines-outils [...] et de manœuvres [...]. A côté de ces classes principales prend place un personnel numériquement insignifiant d'ingénieurs, de mécaniciens, de menuisiers, etc., qui surveillent le mécanisme général et pourvoient aux réparations nécessaires. C'est une classe supérieure de travailleurs, les uns formés scientifiquement, les autres ayant un métier placé en dehors du cercle des ouvriers de fabrique auxquels ils ne sont qu'agrégés<sup>215</sup>. » Tous vendent leur force de travail et appartiennent au prolétariat. Mais, en raison de cette « division du travail [...] purement technologique<sup>216</sup> », ils appartiennent ou non à la classe ouvrière des manœuvres et ouvriers de machines-outils. Ce qui n'a rien à voir avec le concept d'aristocratie ouvrière, sauf à ce que ces travailleurs supérieurs rallient la bourgeoisie, ce qui est un autre problème.

Marx rend compte de la composition-différenciation des classes, à partir de l'achat-vente de force de travail, dans le procès de travail lui-même. Il situe ainsi objectivement les classes et leurs fractions par rapport au développement des forces productives. A leurs places respectives, il découvre leur fonction à l'égard de ce développement et du mode de production capitaliste, pour autant que celui-ci ne puisse exister qu'en assurant celui-là.

## 2. L'aliénation ouvrière

Cette analyse permet à Marx de passer de la force de travail aux travailleurs qui en sont les porteurs ; plus précisément à cet ouvrier type dépossédé des tâches intellectuelles de son propre travail et réduit, comme appendice de la machine, à la seule exécution. Dans sa situation, Marx découvre le mobile de la lutte qui oppose la classe ouvrière aux capitalistes, à travers laquelle le prolétariat exerce sa fonction d'aiguillon du développement des forces productives.

Si l'exploitation détermine la situation ouvrière, elle ne suffit pas à en rendre compte, dans la mesure où elle ne suffit pas à la modifier dans la soumission formelle ; et d'autant moins que le capital, en développant les forces productives, peut améliorer cette condition<sup>217</sup>.

Les faits caractéristiques de cette situation sont désignés dans les mêmes termes que ceux qui antérieurement définissaient l'aliénation et/ou l'objectivation. Mais ils sont pensés en termes de soumission réelle qui transforme les ouvriers en moyen de production<sup>218</sup>. Cette transformation oppose le travailleur au moyen de travail, à force de soumission, comme à une réalité étrangère<sup>219</sup>, alors qu'il est le moyen de son travail. De la sorte, le travail vivant et l'ouvrier qui en est l'incarnation sont perpétuellement mis en cause et rejetés du procès de travail par le travail mort<sup>220</sup>. Ainsi « le travail passé, l'activité, les choses, les conditions matérielles se présentent au travail vivant, au produit, à l'homme au travail comme leurs conditions objectives, étrangères et autonomes, comme des personnifications, en un mot comme de la propriété étrangère ; et sous cette forme ils emploient et commandent le travail qu'ils s'approprient au lieu que celui-ci se les approprie [...]. Le capital, condition de la production, tel qu'il est avant d'entrer dans le procès de production, c'est l'opposition qui existe entre lui, propriété étrangère, et le travail, travail étranger. C'est le caractère social d'opposition qui s'y exprime et qui, séparé du procès même, s'exprime dans la propriété capitaliste en soi<sup>221</sup> ». Cette longue citation montre à quel point Marx décrit la condition ouvrière dans les mêmes termes qu'antérieurement : « l'aliénation du travail<sup>222</sup> ».

Mais le terme d'aliénation n'a plus de valeur que descriptive. Il ne s'agit plus de l'ériger en concept rendant compte de la situation ouvrière. Il désigne la situation qui dissimule le rapport d'exploitation : « ... le rapport capitaliste dissimule sa structure interne dans l'indifférence totale, l'extériorisation et l'aliénation dans lesquelles il place l'ouvrier à l'égard des conditions de la réalisation de son propre travail<sup>223</sup> ». L'aliénation procède donc du fétichisme : elle est la forme irrationnelle de l'exploitation. C'est parce que la marchandise se donne comme rapport entre les choses, que l'ouvrier n'a pas conscience de créer la valeur qu'il attribue au capital<sup>224</sup> et à la terre. L'aliénation désigne l'apparence selon laquelle le capital et la terre créent la valeur conjointement au travail dans un système de rapports économiques réifiés par le fétichisme<sup>225</sup>. C'est pourquoi Marx en rend compte à propos de la « formule trinitaire du capital ».

L'aliénation est une forme dissimulatrice de l'exploitation, sauf à

transformer le travail lui-même en marchandise. Elle ne restaure pas le prolétariat en sujet historique du mode de production capitaliste. Cela étant, on ne peut la nier sans ignorer la façon dont les ouvriers vivent leur propre situation. En en rendant compte, Marx indique comment la classe ouvrière devient acteur du mode de production capitaliste en prenant conscience de son exploitation. Alors qu'à sa place elle est seulement matière à exploitation ; en défétichisant le rapport des places, elle devient apte à la lutte des classes.

Cela est important, car si le prolétariat n'est pas la première classe dans l'histoire à lutter contre son exploiteur, il est le premier dont la lutte soit révolutionnaire au sens d'abolir le mode de production existant et de lui en substituer un nouveau. Si cette qualité ne peut être pensée par sa « destinée libératrice », il convient de l'établir matériellement au niveau des rapports de production et de leur développement. Or si l'on sait que celui-ci est déterminé par la lutte des classes, il reste à établir que le prolétariat, ou du moins la classe ouvrière, est contraint par la situation que lui réservent ces rapports à lutter<sup>226</sup>. Ainsi, sans aucun humanisme, Marx découvre la raison matérielle de la limitation historique du taux d'exploitation, qui lui permettra ultérieurement d'établir la loi de baisse du taux de profit, c'est-à-dire la loi d'auto-condamnation du mode de production capitaliste. Loi qui ne peut se réaliser, en créant les conditions du mode de production nouveau, que par le développement historique des antagonismes immanents au capital<sup>227</sup>. Or si le prolétariat n'est que porteur de la force de travail, encore faut-il qu'il refuse de l'abandonner à n'importe quel prix aux capitalistes pour que ces antagonismes soient développés. Ce qui implique qu'il rejette sa propre aliénation. Ici, socialisme scientifique et conscience de classe se fécondent mutuellement. Marx découvre par la même analyse que la classe ouvrière, réduite à n'être qu'un moyen de production, trouve dans cette situation la raison de sa lutte, et que cette lutte, en incitant les capitalistes à développer les forces productives, condamne le capital.

## Le mode de production capitaliste

Marx, étant passé du niveau de la circulation à celui de la production, a mis en lumière le contenu matériel du capital et ses implications sociales. Mais le mode de produire spécifique au capital, en permanent bouleversement, semble lui retirer toute unité substantielle comme rapport de production, et, de ce fait, comme rapport social. Pour résoudre ce problème, Marx articule le niveau de l'acte achat-vente de la force de travail à celui du mode de produire, fondant par là même le concept de reproduction qui analyse le renouvellement du procès du capital, au niveau de la production. Le système des rapports de production n'est plus un cadre statique, mais un procès dynamique dont le développement reproduit l'unité. Pour l'envisager, Marx passe de l'acte d'exploitation entre individus représentatifs au procès d'exploitation entre les classes<sup>228</sup>, du mode de produire au mode de production. Celui-ci est l'unité articulée des procès de production et de circulation qui assure au procès de production ses propres conditions circulatoires et sociales d'existence. En ce sens il est constitutif d'une société, sans que l'on sache encore comment ses lois immanentes s'imposent aux individus qui la composent<sup>229</sup>.

Le capital assurant ses propres conditions de reproduction, il reste à en préciser l'origine, pour comprendre comment cette société s'est instaurée, et éviter le cercle vicieux historico-génétique. L'étude de l'accumulation primitive du capital montre que cette société s'est établie sur le pillage, à partir duquel seulement elle a pu se développer selon les modalités de l'autovalorisation, dans le respect du principe d'équivalence.

## Section I. L'accumulation du capital

Tout procès de production implique sa reproduction, car aucune société ne peut cesser de produire-consommer<sup>230</sup>. Cette abstraction tautologique fonde le principe de l'accumulation comme mode de la reproduction du procès de production capitaliste, puisque le capital ne se valorise que dans la mesure où la valeur est préalablement avancée : le cycle A-M-A' implique A'-M', etc. Au niveau du capital général, la reproduction implique l'accumulation, qui, en même temps, suppose la réunion de certaines conditions matérielles et sociales, que la reproduction lui assure.

### 1. La reproduction

Marx distingue entre la reproduction élargie et la reproduction simple qui en forme la base. Ni l'une ni l'autre ne désignent une quelconque phase du procès de développement du mode de production capitaliste. Elles visent l'une et l'autre à montrer comment le procès de production renouvelle les structures qui lui sont adéquates, dans leur combinaison. La distinction entre les deux types de reproduction vise donc à différencier les niveaux où l'on doit dégager les conditions d'existence du procès de production comme mode de production. Marx analyse les modalités de cette reproduction des conditions d'existence du mode de production capitaliste, selon que l'avance initiale en capital est simplement renouvelée, ou agrandie, sans modification du procès de travail. Certains caractères apparents du capital pris comme acte d'exploitation isolé disparaissent alors au bénéfice des caractères propres du mode de production capitaliste<sup>231</sup>.

1. En reproduction simple, le capital avancé est seulement renouvelé, de sorte que la plus-value ne peut être que dépensée. Dans ces conditions, où la classe capitaliste se rembourse de son avance et la renouvelle, elle perd le rôle d'initiateur du procès de production qui, antérieurement, semblait lui revenir. Si l'on met entre parenthèses l'origine du montant de valeur initialement avancée, il est manifeste que les travailleurs ne sont payés du prix de leur force de travail qu'après sa mise en œuvre à des fins productives par les capitalistes. Ils sont donc rémunérés par un droit sur des produits qu'ils ont d'ores et déjà créés, et que les capitalistes se sont appropriés. Ils produisent et reproduisent eux-mêmes le capital variable, en

faisant à la classe capitaliste l'avance de leur propre force de travail. De la même façon, abstraction faite de l'avance initiale, ils produisent le capital constant, dont l'usure n'est compensée qu'en raison du transfert de valeur au produit assuré par le travail. Tout capital avancé n'est que du capital accumulé, « valeur acquise sans équivalent, matérialisation du travail d'autrui non payé<sup>232</sup> ».

Par là même, la reproduction, même simple, accumule les richesses aux mains des capitalistes, sans en affecter aucune aux travailleurs qui ne reçoivent, avec retard, que le prix de leur force de travail. Elle reproduit le rapport de dépossession qui est à l'origine de la transformation de la force de travail en marchandise, c'est-à-dire la misère des travailleurs et la richesse des capitalistes. La reproduction du capital produit la misère comme non-possession et non comme appauvrissement, puisqu'à l'origine les prolétaires ne possèdent rien et que, par la suite, la valeur de leur force de travail est susceptible de s'élever. La paupérisation ne peut être absolue que si les prolétaires ne peuvent vendre leur force de travail, et sont dépossédés de la seule valeur dont ils disposent. A l'opposé, la reproduction du capital permet aux capitalistes, en tant que classe, de faire coup double, puisqu'en achetant la force de travail ils se l'approprient et assurent sa reproduction comme valeur d'usage qui n'existe que pour eux. La force de travail est produite gratuitement par les prolétaires au seul avantage des capitalistes. Cette production est effectuée par la consommation des prolétaires qui satisfait leurs besoins de subsistance. Mais cela ne change rien au fait que les capitalistes en bénéficient gratuitement<sup>233</sup>, tandis que le fermier, après avoir acheté à sa valeur un animal, doit, de surcroît, le nourrir ; de même le propriétaire d'esclaves. Ainsi l'essentiel n'est pas tant que la force de travail appartienne au capitaliste qui l'a achetée, mais que la classe prolétaire appartienne gratuitement à la classe capitaliste. Ce n'est pas le hasard qui permet l'achat de la force de travail. C'est le rapport entre les deux classes, produit et reproduit par la reproduction du capital, même simple<sup>234</sup>.

La reproduction du procès de production capitaliste produit non seulement la plus-value, mais surtout le rapport social entre les classes qui permet à la classe capitaliste de faire produire le capital lui-même à la classe prolétaire. C'est pourquoi la reproduction est élargie.

2. En reproduction élargie, les capitalistes transforment la plus-value en capital, de sorte que le surtravail crée le capital additionnel qui achètera la force de travail future. Ainsi la reproduction élargie assure, au même titre que la reproduction simple, mais à une échelle sans cesse agrandie, la

reproduction des rapports sociaux capitalistes. Ce qui a été découvert pour l'une est valide pour l'autre. On ne peut, notamment, accrédi-ter l'un des dogmes de l'économie politique selon lequel la plus-value accumulée se résout en nouveaux salaires, comme si les capitalistes n'étaient que les intermédiaires entre le travail passé et le travail futur. Pour se convertir en capital variable, la plus-value doit conjointement se convertir en capital constant. Même si à cette occasion de nouveaux salaires sont distribués en vue de fabriquer les moyens de production, ceux-ci restent aux mains des capitalistes, dont le capital est toujours égal à la somme de ses éléments constants et variables. On ne peut, sous prétexte que les moyens de production sont fabriqués en partie par le travail vivant, réduire, au niveau social, le capital au seul capital variable.

Ne s'effectuant pas à l'identique, la reproduction pose problème : elle suppose que les éléments matériels correspondant à l'accumulation existent dans la production antérieure, donc certaines conditions de circulation des valeurs d'usage, alors même qu'elle ne suppose aucune condition de valeur. L'autovalorisation de la valeur est subordonnée à la composition matérielle du produit qui n'en est que la forme réelle. Il en est donc de même des rapports capitalistes, qui sont en même temps la condition et le produit de la reproduction. Le problème ne peut être résolu au niveau du procès de production envisagé ici, mais en conditionne l'existence.

A cette condition près, la reproduction élargie ne dépend que du montant de plus-value accumulée. Celui-ci résulte de nombreux facteurs : désir de consommation des capitalistes et masse de plus-value disponible, donc taux d'exploitation ; importance des quantités de capital constant à mettre en œuvre ; productivité du travail, etc. Ces facteurs sont tellement divers, et leur influence tellement variable, qu'on ne peut supposer le taux d'accumulation constant, ni le capital proportionnel à la richesse, malgré les affirmations de l'économie politique fondées sur la réduction du capital social à son seul élément variable. Le rythme de la reproduction est indéterminé.

Marx pose ici l'une des articulations de sa théorie des crises. La reproduction élargie ne peut avoir lieu que si ses conditions matérielles sont réunies dans la circulation. Ce qui, comme le montre le livre II, suppose des décisions d'accumulation adéquates et conformes, alors que le taux d'accumulation soumis à des influences diverses est indéterminé socialement, et ne résulte que de décisions individuelles. Or, si la reproduction implique socialement l'accumulation, le livre III montre que les capitalistes individuels n'accumulent qu'en raison de la concurrence

qui les oppose. Par conséquent, la reproduction ne peut avoir lieu à ses propres conditions. L'unité du procès de production capitaliste comme reproduction est soumise aux conditions de sa circulation.

## 2. Contradiction et solution de l'accumulation

1. Le renouvellement et/ou l'accumulation du capital assurent la reproduction du procès de production capitaliste et des rapports sociaux qu'il présuppose. Néanmoins l'accumulation, si le procès de travail reste identique, est contradictoire. Elle est nécessaire à la reproduction du capital et à sa valorisation. Mais, sous cette hypothèse, elle conduit à l'annulation du taux de plus-value.

Si la façon de produire n'est pas modifiée, l'accumulation s'effectue selon le même rapport entre capital constant et capital variable physiques, selon la même composition technique du capital. Elle augmente la quantité de force de travail achetée par les capitalistes, et tend à accroître les salaires au détriment de la plus-value<sup>235</sup>. Sauf à ce qu'elle démobilise les prolétaires, cette amélioration des salaires freine l'accumulation, qui en est la raison, jusqu'à l'arrêter. La dimension de la population ouvrière ne peut rien à cette tendance. En effet, le rapport entre l'accumulation du capital et le taux de salaire n'est pas le rapport entre grandeur du capital et population ouvrière, mais entre la fraction accumulée de la plus-value et la force de travail que requiert ce capital additionnel, c'est-à-dire « le rapport entre le travail gratuit et le travail payé de la même population ouvrière<sup>236</sup> ». Si le travail gratuit est assez élevé pour que l'accumulation se développe rapidement, le travail payé est mieux payé ; jusqu'à ce que, limitant le travail gratuit, cette amélioration freine l'accumulation.

Pour que le mode de production capitaliste subsiste, le taux de salaire « ne peut jamais s'élever qu'entre des limites qui laissent intactes les bases du système capitaliste et en assurent la reproduction progressive<sup>237</sup> ». ». La contradiction dégagée par Marx tient donc, finalement, à la combativité prolétarienne. En dehors de cette hypothèse implicite, rien ne permet d'affirmer que les prolétaires ne se laissent pas démobiliser par l'amélioration de leurs salaires.

Dans ces conditions, la seule solution dont dispose le capital est de modifier sa composition interne en remplaçant le travail vivant par le travail mort.

Cette augmentation de la composition technique du capital exprime une modification du procès de travail qui en améliore la productivité. Le développement des forces productives est donc une condition d'existence

du mode de production capitaliste déterminé par la lutte des classes. Celle-ci n'est pas simplement un antagonisme de places ; elle a pour fonction de contraindre la classe des capitalistes à se conformer à la légitimité du mode de production capitaliste. Ce faisant, Marx répond partiellement à la question laissée pendante à propos de la plus-value relative : si l'on ne sait toujours pas pourquoi les capitalistes individuels accumulent, il est désormais évident qu'ils ne peuvent accumuler qu'en développant les forces productives du travail. Ainsi les capitalistes individuels qui appartiennent au secteur des biens de subsistance, ou qui lui fournissent ses moyens de production, contraints d'accumuler à productivité du travail croissante, augmentent la plus-value relative générale, dont ils ne bénéficient qu'en partie.

En même temps, l'accumulation modifie la répartition du capital social aux mains des capitalistes individuels. D'une part, si elle concentre le capital aux mains de ses détenteurs, elle favorise la naissance de nouveaux foyers de capitalisation, soit par scission, soit par réactivation des capitaux anciens<sup>238</sup>. D'autre part, elle centralise le capital existant aux mains d'un nombre de plus en plus restreint de capitalistes, en raison de la concurrence qui la fonde et dont Marx ne peut encore rendre compte.

L'accumulation, moyen de la reproduction, implique la modification des modes de produire au sein du procès de travail, et de l'affectation du capital au sein du procès de valorisation. Elle assure l'unité du mode de production capitaliste, dans son procès de reproduction, grâce à cette double modification qui lui est nécessaire et qui devient moyen de cette unité, alors qu'elle semblait la mettre en cause.

2. Dans ces conditions, l'accumulation du capital ne crée des emplois qu'à un rythme décroissant, et même en détruit lors des bouleversements du procès de travail. Même si, historiquement, elle augmente le nombre des emplois, ce ne peut être, sous forme intensive, que par bouleversement du procès de travail, et/ou sous forme extensive, au risque de surproduction<sup>239</sup>, donc par modification brutale de son volume.

Il en résulte la nécessité d'une surpopulation ouvrière, non par rapport à la population ouvrière existante comme on l'affirme souvent et à tort, mais par rapport aux besoins de l'accumulation du capital. Elle ne consiste pas seulement dans une masse de sans-emplois, mais surtout dans une masse de travailleurs en train de changer, ou susceptibles de changer d'emploi. La nouveauté historique du mode de production capitaliste est d'exiger la mobilité de la force de travail<sup>240</sup>.

Cette surpopulation n'est ni naturelle ni accidentelle, mais répond à une

exigence du mode de production capitaliste, elle est donc sociale et historique : c'est « une condition d'existence de la production capitaliste dans son état de développement intégral<sup>241</sup> ». En raison de sa fonction, cette surpopulation est structurée en différentes couches, qui, malgré leur différence de statut à l'égard de la production, constituent la même « armée de réserve industrielle ». La couche « flottante » est composée de ceux qui sont embauchés, débauchés, pour satisfaire un besoin temporaire de force de travail. La couche « latente » regroupe les travailleurs déqualifiés, par leur usure précoce dans le procès de travail capitaliste, ou par leur ruine prochaine en tant que travailleurs indépendants. La couche « stagnante » désigne les travailleurs occupés aux tâches subalternes du procès de travail. Les « surnuméraires » enfin regroupent tous les exclus du procès de production : chômeurs susceptibles ou non d'être réintégrés, parmi ceux-ci les accidentés du travail, les travailleurs âgés, les spécialistes d'un métier disparu ; les orphelins et enfants d'assistés ; les « classes dangereuses ».

La structuration même de l'armée de réserve montre que Marx ne la définit pas empiriquement, ce qui l'aurait conduit à la confondre avec les seuls « surnuméraires » dont il aurait, par ailleurs, exclu les « classes dangereuses ». Sa définition est fonctionnelle, en ce sens que l'armée de réserve est la forme que revêt nécessairement la loi d'accumulation du capital. Elle indique que les capitalistes possèdent, en tant que classe, non seulement les travailleurs qu'ils emploient, mais de surcroît ceux qu'ils n'emploient pas, y compris les producteurs indépendants que le capital accule à la ruine. La classe capitaliste possède l'ensemble de la force de travail, qu'elle paye ou non selon qu'elle l'utilise ou non. Bien plus elle développe l'armée de réserve en imposant aux travailleurs « d'activé » un excès de travail non payé<sup>242</sup>. C'est dire à quel point la classe capitaliste est maître du sort de la classe prolétaire qui lui est soumise gratuitement : « La loi qui toujours équilibre le progrès de l'accumulation et celui de la surpopulation relative, rive le travailleur au capital plus solidement que les coins de Vulcain ne rivaient Prométhée à son rocher. C'est cette loi qui établit une corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation de richesse à un pôle, c'est égale accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même<sup>243</sup>. »

Certains ont accepté, au nom du « réalisme » empirique, et en réaction à l'absurde thèse stalinienne de la paupérisation absolue, de concéder à la bourgeoisie l'abandon de cette analyse. Comme si elle était un plaidoyer

humaniste, du type Villermé, valable au XIX<sup>e</sup> siècle, mais dont la réalité pitoyable aurait été, heureusement, supprimée par le développement du capitalisme, et/ou les luttes ouvrières. C'est oublier que Marx a déjà rendu compte de l'amélioration des conditions de la vie ouvrière en soulignant le caractère historique du niveau de subsistance qui définit la valeur de la force de travail. Il n'en reste pas moins que le prolétariat n'accumule aucune richesse et ne connaît, en ce sens, que la misère ; que les travailleurs, appendices de la machine, souffrent toujours d'abrutissement et d'ignorance ; que les travailleurs menacés dans leur emploi, ou réduits à un emploi inférieur, connaissent encore la souffrance ; que certains sont obligés de vendre femmes et enfants au capital ; que la dégradation morale affecte les classes dangereuses. Le problème n'est pas que tout travailleur serait soumis à la paupérisation absolue, mais que certains le sont, et que tous sont soumis à la paupérisation dans une société caractérisée par le développement le plus rapide des richesses sociales qu'ait jamais connu l'humanité. Que la chaîne qui l'emprisonne soit dorée ne libère pas le prolétariat<sup>244</sup>.

## Section II. L'accumulation primitive du capital

La section 8 du *Capital* est souvent considérée comme une annexe historique du livre 1. On ignore ainsi la question à laquelle elle répond : d'où vient l'avance originelle du capital dont la reproduction est assurée par le travail ? Ce qui renvoie à cette autre question : le capital étant la valeur développée dans sa plénitude, comment s'est effectuée la transcendance des catégories marchandes en catégories capitalistes ? Cette double question, même si elle concerne l'histoire des sociétés capitalistes, est constitutive de l'analyse du concept de mode de production capitaliste. Celui-ci, en effet, est subordonné au principe d'équivalence qui en règle le fonctionnement. Il importe donc de savoir si l'avance originelle a pu être effectuée conformément à ce principe ou non, auquel cas le mode de production capitaliste renvoie ailleurs qu'à lui-même, dans sa constitution. En développant cette analyse, Marx indique le rapport mode de production-formation sociale, de sorte que sa réponse rend compte de « l'histoire réelle<sup>245</sup> » des sociétés capitalistes sans en procéder empiriquement.

### 1. Genèse et transition

Le procès de l'accumulation forme un cercle vicieux, puisqu'il engendre et suppose le procès de production capitaliste<sup>246</sup>. Ce qui affecte le concept de capital lui-même, qui suppose la transformation de la force de travail en marchandise, et l'appropriation privée et restreinte des moyens de production. Marx répond à ce problème en deux temps. Il indique, au livre I, la « genèse » du procès de production capitaliste, et au livre III la « transition » entre les modes de production précapitalistes et le mode de production capitaliste. Or ces deux points sont les éléments d'une même réponse au problème posé par le cercle vicieux de l'accumulation. Cette séparation vient de ce que Marx rend compte de la transition par l'analyse des profits marchands et usuraires et de la rente foncière qu'il ne peut effectuer au niveau du livre I. Supposant cette analyse connue, il est possible d'en reprendre les éléments et d'exposer la réponse dans son unité.

1. Quant à sa genèse, le procès de production capitaliste procède de la dissolution de l'ordre économique féodal qui a, en même temps, libéré les

travailleurs de la tutelle seigneuriale et corporative, et les a dépossédés des moyens de production<sup>247</sup>. Capitalistes et salariés sont donc issus de la classe laborieuse féodale qui s'est différenciée socialement dans le procès de développement de la valeur. C'est dire que le capital, en tant que rapport d'achat-vente de la force de travail, existe antérieurement au mode de production capitaliste, y compris dans l'Antiquité<sup>248</sup>. Le capital n'apparaît pas historiquement pour se développer ; il ne se développe qu'après une longue présence, comme rapport de production particulier existant concurremment à d'autres. A partir de quoi, assurant ses propres conditions de reproduction, le capital se développe au détriment des autres rapports de production, qu'il abolit ou se soumet, et se constitue en mode de production exclusif de tout autre.

Pour engager ce développement, il ne suffit pas que les forces productives soient assez développées pour que le capital trouve son propre mode de produire. Il faut encore que le capital dispose des conditions sociales nécessaires à son développement, c'est-à-dire l'expropriation des producteurs et leur prolétarianisation. Or les forces productives ne peuvent en tant que telles réaliser cette tâche qu'elles rendent nécessaire.

2. C'est pourquoi n'importe quelle dissolution de la société féodale ne donne pas naissance au mode de production capitaliste. Marx distingue la genèse et la transition ; celle-là supposant celle-ci réussie du point de vue du capital. La transition tient dans la transformation des profits marchands et usuraires et de la rente foncière de revenus autonomes en revenus soumis à la plus-value, donc au capital productif. D'une part, le capital marchand et usuraire déstructure les rapports de production précapitalistes en soumettant la production à la valeur d'échange<sup>249</sup>. D'autre part, le paiement de la rente foncière en argent généralise l'emploi de ce dernier et transforme la production d'autoconsommation, en production de marchandises, en vue du marché<sup>250</sup>. Ainsi, ces revenus expliquent la dissolution de l'ordre féodal, sans pour autant impliquer la constitution du mode de production capitaliste. Leur généralisation ne les soumet pas à la plus-value. Si le procès de production capitaliste procède de la dissolution de l'ordre féodal, celle-ci n'engendre pas organiquement celui-là<sup>251</sup>.

Aussi Marx distingue entre la transition révolutionnaire où le producteur devient commerçant et capitaliste, et la transition réactionnaire où il se soumet au capitaliste commerçant<sup>252</sup>. D'autant que, selon les cas, le capital usuraire finance respectivement la consommation productive ou personnelle<sup>253</sup>. Si dans les deux cas l'ancienne production est ruinée, ce n'est que dans le premier que de cette ruine émerge un capital productif

apte, dans son développement, à produire le mode de production capitaliste.

D'autres « circonstances » que celles de la dissolution expliquent l'instauration du procès de production capitaliste<sup>254</sup>. Elles tiennent à la société ancienne et aux modalités de sa dissolution<sup>255</sup>, sans qu'on puisse les théoriser en un « concept de transition ». Le rôle et la nature de ces circonstances interdisent de démontrer théoriquement le passage des sociétés précapitalistes aux sociétés capitalistes ; elles obligent à montrer comment il s'est effectué pratiquement dans sa spécificité historique. Bien que la nécessité du mode de production capitaliste procède logiquement de la loi générale d'économie du temps de travail, son instauration ne dérive d'aucun évolutionnisme<sup>256</sup>.

Cela vient de ce que les sociétés précapitalistes ne reposent pas sur un mode de production homogène et exclusif, mais sur des combinaisons de rapports de production différents, même si certains sont dominants en leur sein. La dissolution de ces systèmes s'effectuant selon diverses modalités, son produit ne peut être identique. Le problème de la transition au capitalisme n'est pas la dissolution des modes antérieurs, déterminée par le développement des forces productives et des catégories marchandes, mais la localisation contingente du mode de production capitaliste rendu nécessaire par ce développement et qui ensuite élimine ces modes de production dépassés. Au contraire, la transition au socialisme ne pose pas de problème de localisation, puisque le mode de production socialiste ne peut être que mondial, mais un problème de dissolution dans la mesure où son instauration passe nécessairement par la destruction du capital et de la valeur. L'analyse de Marx ne laisse pas de place à un concept de la transition en général entre modes de production, et interdit tout évolutionnisme<sup>257</sup>.

## 2. Mode de production et formation économique-sociale

On ne peut donc penser l'instauration du mode de production capitaliste dans ses propres termes de fonctionnement. Cette instauration renvoie à la violence des méthodes de l'accumulation primitive<sup>258</sup> telles que les expropriations, la législation sanguinaire, le pillage organisé, etc. Or cette violence ne procède pas du mode de production capitaliste qui est fondé sur le principe d'équivalence. Marx, en s'y référant, pose le principe de la différence entre le mode de production et la formation économique-sociale capitalistes, qui est le lieu de la violence incarnée par l'Etat. On comprend alors que l'histoire des sociétés bourgeoises soit dominée par la violence,

et déterminée par un mode de production qui l'exclut<sup>259</sup>. Pour autant Marx ne peut indiquer comment fonctionne leur unité avant d'avoir analysé le développement contradictoire du mode de production capitaliste. Si l'on sait que celui-ci suppose une formation économique-sociale, on ne sait pas comment il la régit.

La formulation théorique de cette différence suffit néanmoins à distinguer le mode de production comme l'unité contradictoire entre forces productives et rapports de production<sup>260</sup>, régie par la loi de développement de ces derniers, et la formation économique-sociale comme l'ensemble des instances économique, politique et idéologique. Et cela sans que l'instance économique recouvre le mode de production lui-même, dans la mesure où elle est généralement composée de rapports de production capitalistes et de survivances des sociétés antérieures, et où, de surcroît, elle est divisée nationalement et territorialement de sorte que les lois de développement du mode de production capitaliste ne fonctionnent pas partout avec la même intensité. L'infrastructure sociale ne se confond pas avec le mode de production dont elle n'est qu'une figure réelle. On ne peut donc définir le concept de mode de production comme l'unité des trois champs économique, politique et idéologique<sup>261</sup>, sans ignorer que le mode de production capitaliste est régi par des lois, dont la loi d'accumulation générale, qui en font une instance spécifique des deux autres ; qu'il est gouverné par le principe d'équivalence, qui exclut la violence. Ainsi Marx précise que « le mouvement réel de la concurrence se situe en dehors de notre plan et nous n'avons à étudier ici que l'organisation interne du mode capitaliste de production<sup>262</sup> ». Or ce mouvement est distinct de la concurrence en tant que loi de fonctionnement parce qu'il intègre l'illusion de la concurrence qui renvoie au fétichisme, c'est-à-dire à l'idéologie. De plus cette définition du concept de mode de production comme unité des trois champs détermine celui de formation sociale comme la combinaison impure de modes de production différents. Or le mode de production capitaliste est exclusif de tout autre, et en se soumettant, même formellement, les rapports de production antérieurs, il les vide de tout contenu particulier, ne les laissant survivre que formellement<sup>263</sup>. Ne pas le comprendre c'est rester au niveau du mode de produire, qui concerne le procès de travail, et le confondre avec le mode de production qui désigne les lois de développement, fondées dans et par le principe d'équivalence, dans son unité de procès de production et de circulation. Si Marx pose le problème de l'hétérogénéité, ce n'est pas à l'égard du couple mode de production-formation sociale, mais théorie-réalité ; en même temps il

évoque les vestiges des systèmes antérieurs comme adjonction, dans la formation sociale, au mode de production capitaliste : « Dans la théorie nous admettons que les lois régissant la production capitaliste se développent en toute rigueur. Dans la réalité, l'approximation seule existe ; elle est d'autant plus exacte que le mode de production capitaliste est plus développé, et que se trouvent plus complètement éliminées sa contamination et sa complication par des vestiges des conditions économiques antérieures<sup>264</sup>. »

Définir le mode de production comme l'ensemble des lois de développement des rapports de production, c'est-à-dire comme l'unité en développement des procès de production et de circulation, ne tend pas à restaurer un quelconque primat économiste des forces productives. Dans la mesure où, d'une part ces lois intègrent la lutte des classes, comme ces rapports intègrent les classes, et parce que d'autre part cet ensemble ne peut se reproduire qu'en raison des instances politique et idéologique. Mais articuler les instances ne consiste pas à les confondre.

Dès lors, la différence entre mode de production et formation sociale permet de rendre compte de l'histoire des sociétés bourgeoises dans des termes conformes à l'analyse du mode de production capitaliste, ce qui légitime le recours de Marx à l'histoire du capitalisme britannique pour étudier les étapes de la soumission du travail au capital. En même temps, cette différence interdit de confondre l'histoire des sociétés envisagées avec la loi générale d'économie du temps de travail ou avec les lois de développement du mode de production capitaliste, comme si toute société devait passer par le capitalisme et chacun de ses stades de développement. Ainsi, Marx refuse que son « esquisse historique de la genèse du capitalisme dans l'Europe occidentale » soit « théorie historico-philosophique de la marche générale fatalement imposée à tous les peuples, quelles que soient les circonstances historiques où ils se trouvent placés<sup>265</sup> ». Il envisage d'ailleurs la possibilité pour la Russie de passer de l'économie communautaire du mir à la société socialiste dans le sillage de la révolution prolétarienne en Europe<sup>266</sup>. La marche au capitalisme n'est inéluctable que si les moyens de production sont privativement appropriés<sup>267</sup>, que le capital étranger se soumette formellement le travail autochtone, ou que celui-ci soit soumis réellement à un capital indigène, et elle n'est pas nécessairement la même pour chacun des pays.

## Conclusion de la II<sup>e</sup> partie

L'analyse du livre I, développée du concept de valeur à celui de mode de production capitaliste, reste entachée du paradoxe de la valeur, auquel elle ne répond que partiellement. Si l'on comprend désormais que le capitaliste peut acheter moins de travail social abstrait qu'il n'en vend, on ne sait toujours pas selon quelles modalités une certaine dépense de ce travail est reconnue comme socialement nécessaire. D'autant plus que la théorie de l'exploitation ne répond au paradoxe qu'en le reproduisant. Puisque la force de travail seule, transformée en capital variable, crée la plus-value, l'accumulation du capital devrait s'effectuer selon la composition technique du capital minimum socialement. Or cette accumulation ne peut avoir lieu qu'en substituant le travail mort au travail vivant ; de surcroît, elle est le fondement de l'unité du mode de production capitaliste, dont la légitimité tient au développement des forces productives.

Cette difficulté n'a pu et ne peut être résolue au niveau du livre I<sup>268</sup>. Elle concerne en effet le prix des marchandises particulières, d'une part comme expression monétaire de la forme phénoménale de la valeur, d'autre part comme « contenant » de la part de plus-value revenant à chaque capitaliste, qui est l'enjeu de la concurrence entre les capitalistes. La difficulté tient à la forme prix, qui ne peut être analysée qu'au niveau des capitaux particuliers.

C'est au même niveau que l'on doit chercher la raison pour laquelle les capitalistes individuels se plient à la loi d'accumulation immanente au capital général et, ce faisant, développent les forces productives du travail. Bien plus, ces deux difficultés ne peuvent être résolues que dans le même mouvement, dont le moteur a été jusqu'ici désigné sous le terme de « concurrence », sans que l'on sache en quoi celle-ci consiste. Ce mouvement est celui de l'accumulation des capitaux particuliers au sein du capital général en développement, il constitue le niveau du livre III.

On ne peut y accéder directement, en faisant l'économie du livre II. L'analyse à ce niveau suppose en effet d'avoir désagrégé le capital général en ses éléments particuliers, et recomposé ceux-ci dans l'unité de celui-là. Cette double opération implique d'articuler les sphères de la production et

de la circulation où elle a lieu. C'est-à-dire de résoudre le problème, laissé pendant, de la composition matérielle du mode de production. C'est l'objet du livre II, où la circulation des capitaux particuliers au sein du capital général est envisagée sous la contrainte du principe d'équivalence<sup>269</sup>.

On voit que, l'exposé du *Capital* se conformant à un impératif de rigueur scientifique, il ne suffit pas de dégager et de résoudre les insuffisances théoriques, il faut, de surcroît, déterminer l'ordre complexe dans lequel la réponse apportée est pertinente. Une réponse, et par là même le concept dont elle est constitutive, n'est fondée qu'au niveau où elle peut être apportée, même si le problème se pose à un autre niveau. Le problème étant partie intégrante de la réponse qui elle-même fait problème, un concept quelconque mis en oeuvre dans *Le Capital* ne peut être compris que dans ses différences internes de niveaux ; les livres II et III étant réponses au double appel du livre I, on ne peut ni comprendre celui-ci en dehors de ceux-là ni l'accepter comme scientifique en les rejetant pour des motifs divers, bien que la tentation soit grande en raison de leur aridité et de leur complexité.

### *III*

## *L'unité du mode de production capitaliste*

Le concept de mode de production capitaliste est la solution du problème de l'unité du capital au-delà de la diversité des actes d'achat-vente de force de travail et des modes de produire. Mais cette solution n'est apportée que sous la condition de validité d'une double hypothèse, concernant l'accumulation et la circulation, qu'il s'agit de fonder. Dans la mesure où l'accumulation, qui détermine la circulation, est subordonnée à son contenu matériel, Marx envisage d'abord les conditions circulatoires au sein desquelles s'effectue l'accumulation individuelle qui, seule, pose question.

A cet effet, il désagrège le capital général-social à partir de son procès et en réarticule les éléments en son sein à deux niveaux. Dans le livre II, il réarticule les capitaux particuliers, éléments du capital général, de façon à préciser les conditions circulatoires d'existence de celui-ci, au sein de sa reproduction. Dans le livre III, il réarticule les capitaux individuels, dans la mesure où, incarnant des capitaux particuliers, ils appartiennent au capital social, afin de trouver la solution au problème de la métamorphose de la valeur sociale en prix individuels.

On ne peut donc opposer le livre 1 aux livres II et III comme respectivement micro et macro-économiques<sup>270</sup>, car le passage micro-macro consiste dans l'agrégation des catégories individuelles en catégories sociales. Pour autant les livres II et III ne sont pas micro-économiques, puisqu'ils n'envisagent les capitaux individuels qu'au sein du capital social. Fondamentalement, cette opposition, propre à l'économie politique, si ce n'est à l'économie vulgaire, est étrangère à la problématique du *Capital*, puisqu'elle découle de l'impossibilité d'agréger les catégories individuelles fondées sur la valeur-utilité.

Ce sont les niveaux d'abstraction où se situent ces livres qui les différencient, chacun étant déterminé par les solutions qu'il apporte aux problèmes posés, mais non résolus, aux autres niveaux. Le passage d'un

livre à l'autre n'est donc pas d'ordre hypothético-déductif<sup>271</sup>, mais dialectique, au même titre que les développements effectués dans chacun d'eux.

## Le niveau du livre II : les capitaux particuliers

Marx désagrège le capital général en capitaux particuliers en décomposant le procès cyclique du capital général, c'est-à-dire selon les exigences théoriques de celui-ci et non au hasard des observations empiriques. Cette désagrégation procède de l'analyse du mouvement des formes du capital, de la même façon que l'étude des marchandises particulières découle, dans la section 1 du livre I, du mouvement des formes de la valeur générale. On ne peut donc en modifier le résultat, en ajoutant, par exemple, un troisième secteur, sans la dénaturer. Ce qui n'interdit pas de l'approfondir, comme Marx le fait au livre III, où il analyse les « capitaux nombreux » au sein des catégories dégagées au livre II.

Marx effectue cette désagrégation pour préciser quel procès de circulation suppose le procès de production<sup>272</sup>, ce qui lui permet de passer de l'échange, comme acte isolé entre possesseurs de marchandises, à la circulation, comme procès d'ensemble entre classes<sup>273</sup>. En réarticulant ces deux procès, il dégage les conditions de leur compatibilité, ce qui résout le problème de la composition matérielle du produit nécessaire à l'accumulation. En même temps, s'ouvre la possibilité d'une inadéquation entre les deux procès, dont la signification ne peut être précisée qu'après l'étude du moteur de l'accumulation individuelle, donc de la concurrence, au livre III.

Cette double analyse du livre II concerne le contenu matériel du produit dans la reproduction. Elle est menée comme si l'argent ne posait pas problème et se trouvait toujours en quantités adéquates dans la circulation, ce qui n'autorise aucune conclusion quant au rôle de l'argent à un autre niveau, notamment en ce qui concerne les crises de surproduction. Cela étant, cette hypothèse donne à la démarche de Marx une apparence hypothético-déductive, puisqu'elle consiste, dans un premier temps, à développer les concepts afin d'en dégager les éléments particuliers, et dans un deuxième temps à en déduire les conditions de compatibilité. Laissant l'argent de côté, l'analyse ne recherche pas les contradictions propres à la

circulation, mais les conditions de compatibilité entre les éléments de la circulation et entre cette dernière et la production. C'est pourquoi, isolé, le livre II ressemble à un ouvrage d'économie politique : « le deuxième livre est purement scientifique, ne traitant que des questions de bourgeois à bourgeois<sup>274</sup> ». Mais, situé au sein du *Capital*, il perd cette apparence et s'inscrit comme un moment du procès dialectique de la critique de l'économie politique.

## Section I. La décomposition du procès cyclique du capital général

Le procès cyclique du capital est l'unité des trois moments de son procès, découverts dans le livre 1 : achat de la force de travail (A-T) et des moyens de production (A-Mp) ; consommation productive de ces marchandises (P) ; conversion du produit en argent (M-A)<sup>275</sup>. Ces divers moments sont les formes de mouvement du même capital général<sup>276</sup>, et non des actes d'échange ou de production de simples marchandises. Les différences formelles entre la circulation du capital et la circulation générale des marchandises recouvrent des différences réelles tenant à la circulation et à la relation du capital. Il en résulte, dans la circulation des marchandises, la possibilité d'une inadéquation entre les contreparties de la circulation du capital. Ce qui pose le problème, propre au capital, de l'articulation des capitaux particuliers au sein du capital général.

### *1. L'unité du procès cyclique*

Pour éviter de confondre la désagrégation étudiée avec une fausse agrégation, il faut souligner que Marx considère les stades A-M, P et M-A respectivement comme les formes des capitaux-argent, productif et marchandise. Ce ne sont pas des capitaux individuels qui fusionneraient dans le procès d'ensemble, mais les figures distinctes dont ce procès est le « résumé<sup>277</sup> ». Ce sont donc trois cycles élémentaires à partir desquels on peut particulariser les moments du procès d'ensemble. Marx effectue la désagrégation selon les fonctions propres à chacun de ces moments, ce qui lui permet de dégager les conditions d'articulation des phases du procès du capital entre elles, et des procès de production et de circulation.

1. En désignant par A le capital-argent, M le capital-marchandise et P le capital productif, Marx décrit les cycles du capital industriel étudié au livre 1 :

le cycle du capital-argent A-M... P... M'-A'  
le cycle du capital productif P... M'-A'-M... P  
le cycle du capital-marchandise M'-A' M... P... M''.

Chacun de ces trois cycles a ses propres caractères qui en rendent

l'articulation problématique. Dans le cycle du capital-argent, la conversion de l'argent en moyen de production et force de travail est un rapport monétaire. Mais il suppose la séparation des moyens de production de la force de travail, donc certains rapports de production<sup>278</sup> qui, loin de tenir à l'argent, transforment ses fonctions monétaires en fonctions capitalistes<sup>279</sup>. C'est notamment en raison de ce cycle que l'argent développe sa fonction moyen de paiement. Le procès de circulation est donc déterminé par le procès de production, qui le suppose, sans que celui-ci puisse résoudre les problèmes propres à celui-là.

Dans le capital productif, l'avance en capital et la plus-value, qui ne se séparent qu'en idée dans  $M'$ , se séparent de fait dans  $A'$ , où  $A$  rembourse l'avance et  $a$  permet l'accumulation. Les procès de  $A$  et de  $a$  sont distincts dans la circulation générale des marchandises où  $A$  termine son cycle ( $A-M-A$ ), tandis que  $a$  commence le sien ( $a-m-a'$ ). Il en est de même pour la marchandise correspondante, dont le quantum de valeur  $M$  termine son cycle ( $M-A-M$ ), tandis que le quantum  $m$  commence le sien ( $m-a-m$ ). Donc, pour la marchandise et pour l'argent, il existe un « rapport entre le cycle du capital, comme partie de la circulation générale, et son cycle, pour autant qu'il forme des chaînons d'une circulation autonome<sup>280</sup> ». Ainsi, ni l'un ni l'autre ne peuvent être envisagés en dehors des conditions de la circulation du capital général. Dès lors la constitution du fonds de plus-value minimum à l'accumulation pose problème, au sein même de la reproduction.

La marchandise entre dans le cycle du capital-marchandise comme capital, c'est-à-dire comme porteur de plus-value ( $M' = M + m$ ). Puisque la force de travail ne contient pas de plus-value, les moyens de production en sont nécessairement porteurs. Le capital-marchandise suppose alors l'existence de marchandises, produits du capital, dans la circulation. Le problème de la réalisation de la valeur ne tient pas tant à la vente des marchandises qu'à la constitution du capital-marchandise aux deux niveaux de la consommation productive et personnelle.

Si le capital productif rend compte de la formation du produit, étudié au livre I, le capital-argent rend compte de la rotation du capital (livre II, section 2) et le capital-marchandise du mouvement des capitaux particuliers au sein du capital général (livre II, section 3)<sup>281</sup>. Or chacun de ces trois cycles est formé d'une série de phases, chacune impliquant sa contrepartie successivement et simultanément, tout au long du procès. Ainsi il ne peut y avoir capital-argent sans capital-marchandise, et  $A-M$  n'appelle pas seulement  $M'-A'$  comme dernier acte du cycle du capital-

argent, mais aussi comme premier acte du cycle du capital-marchandise. La formation du produit suppose donc que les cycles du capital-argent et marchandise se déroulent correctement, sinon le procès d'ensemble est bloqué<sup>282</sup>. La production du capital dépend de sa relation et de son articulation interne, bien qu'elle les détermine.

En désignant par  $C_t$  le procès de circulation totale, Marx précise la nature de cette dépendance. Le cycle du capital-argent s'écrit A-M... P... M'-A' ; celui du capital productif P...  $C_t$ ... P ; et celui du capital-marchandise :  $C_t$ ... P (M'). On voit ainsi que chaque point du procès est à la fois point de départ et de retour ; les conditions préalables du procès en sont le résultat. Le procès d'ensemble est donc l'unité des procès de production et de circulation, chacun créant les conditions d'existence de l'autre, de sorte que le procès d'ensemble puisse se développer<sup>283</sup>.

Celui-ci étant l'unité des procès de circulation et de production, et de ses trois cycles, le capital doit revêtir simultanément chacune de ses formes, et en même temps s'en défaire pour passer au stade suivant et y revêtir des formes qui lui sont propres. Le capital ne suppose pas seulement des rapports de classes adéquats, il suppose son propre mouvement dans et entre les procès de production et de circulation<sup>284</sup>. Il est mouvement et non chose au repos<sup>285</sup>.

La circulation du capital est donc différente de la circulation des marchandises dans laquelle elle s'inscrit, puisque les marchandises y fonctionnent comme marchandises et en même temps comme capital. La circulation des marchandises ne peut alors être considérée comme un simple échange où la monnaie ne serait que moyen de circulation. Dans la circulation des marchandises, l'argent assure sa fonction circulatoire si sa masse est adéquate au volume et aux prix des marchandises et à sa vitesse de circulation. Mais cela ne suffit pas s'il s'agit de la circulation du capital : il faut encore que la conversion des marchandises entraîne une permutation correspondante du capital. Or la marchandise achetée, même si cet achat implique vente, peut être autre chose qu'un produit du capital ; l'argent accumulé peut ne pas venir de la plus-value, mais d'un trésor précapitaliste ; le montant de la vente peut être dépensé au lieu d'être accumulé, etc. Les métamorphoses réciproques au sein de la circulation générale des marchandises n'entraînent pas nécessairement les métamorphoses correspondantes dans la circulation du capital. Celle-ci est contrainte par les règles de la circulation générale qui ne lui assurent pas pour autant son existence comme circulation du capital. Ainsi, malgré ces règles, l'unité du procès d'ensemble du capital n'est pas nécessairement

réalisée : « On voit ainsi que la question de savoir comment les divers éléments du capital social total [...] se remplacent mutuellement dans le procès de circulation [...] ne se résout pas par l'étude de simples entrelacements dans la circulation de marchandises qui sont communes aux démarches de la circulation du capital et de toute autre circulation de marchandises<sup>286</sup>. » Ce problème est inaugural de la possibilité des crises du procès d'ensemble du capital<sup>287</sup>, mais ne peut être résolu avant l'étude des rapports entre les capitaux individuels au sein du capital social qui, seuls, peuvent indiquer à quelles conditions les éléments fonctionnels du capital se remplacent mutuellement dans le mouvement de son procès d'ensemble, c'est-à-dire avant la réalisation du passage des capitaux particuliers aux capitaux individuels.

2. L'unité de la reproduction du procès de production est soumise au procès de circulation du capital. Si cette dernière semble du même type que la circulation générale des marchandises, tant qu'on l'envisage comme un ensemble d'actes isolés A-M et M-A, il n'en va plus de même si on l'analyse comme connexions des capitaux particuliers, « mouvements partiels du procès de reproduction du capital social total<sup>288</sup> ». Il s'agit donc de préciser le lieu de cette différence, qui met en cause l'unité du capital général.

Puisque les capitaux argent et productif sont mis en œuvre par leurs détenteurs, leurs cycles respectifs ne supposent pas de relations interindividuelles. Ils sont, en tant que formes du mouvement du capital général, représentatifs du mouvement du capital particulier<sup>289</sup>. Dans ces figures, le capitaliste individuel représente la classe capitaliste, et le capital individuel forme un agent de la circulation générale des marchandises, à l'intérieur de laquelle il décrit son propre cycle<sup>290</sup>. Ces deux cycles du capital supposent pour s'effectuer la réalisation de l'unité du capital général. Seul le capital-marchandise peut introduire une différence entre la circulation du capital et celle des marchandises, puisqu'il présuppose que M' est le produit de l'activité d'un autre capital individuel, c'est-à-dire marchandise d'autrui aux mains d'autrui. Si cette figure est forme du cycle du capital général, elle est de surcroît la forme des connexions entre capitaux particuliers : « C'est donc la forme de mouvement du capital collectif de la classe capitaliste, un mouvement tel que celui de chaque capital industriel apparaît dans son sein seulement comme mouvement partiel entremêlé à l'autre et conditionné par lui<sup>291</sup>. » La forme du capital marchandise social n'est pas la représentation de ses formes particulières,

bien qu'elle en soit la somme.

Le lieu de la différence entre les deux procès de circulation étant précisé, Marx peut en définir le contenu. Tout capital général est la somme des capitaux particuliers, et son mouvement est la somme algébrique de leur mouvement. S'il y a différence, elle ne peut tenir que dans la connexion des capitaux particuliers elle-même<sup>292</sup>. De sorte que le mouvement total du capital général a pour fonction de résoudre les « problèmes dont la solution, lors de l'étude du cycle d'un capital individuel isolé, doit être présumée, au lieu d'en résulter<sup>293</sup> ». c'est-à-dire les problèmes de connexions. Ce résultat quant au capital n'étant que l'application du rapport entre général et particulier.

Le mouvement du capital-marchandise est à l'origine de la différence entre les deux procès de circulation, et différencie, dans le procès d'ensemble du capital, les cycles du capital-argent et productif, bien que, pris isolément, ceux-ci se confondent comme figures du capital général et du capital particulier. En effet, le procès d'ensemble est l'unité des trois cycles élémentaires et des sphères de la production et de la circulation. Pour que le capital général puisse revêtir successivement les différentes formes propres à son procès, ses diverses parties doivent revêtir simultanément ces mêmes formes. Le procès d'ensemble ne peut se dérouler que si, un capital particulier étant engagé dans un stade, un autre capital particulier est en même temps engagé dans un stade correspondant, en contrepartie du premier. Dans la mesure où les capitaux argent et productif sont contreparties du capital-marchandise, leur articulation adéquate pose problème au sein du procès d'ensemble du capital général. Par conséquent, si une phase du procès n'est pas exécutée par un quelconque capital particulier, l'ensemble est bloqué<sup>294</sup>.

Puisque le capital général est la forme de socialité du capital, on voit à quelle condition on peut passer du concept de capital particulier à celui de capital individuel. Par son mouvement, le capital général-social reproduit ses propres conditions d'existence qui permettent les actes des capitalistes<sup>295</sup>. Il n'est pas la somme de ces actes, comme on pouvait le penser en confondant forme individuelle et forme particulière, mais leur condition d'existence. Les capitaux particuliers ne s'incarnent en capitaux individuels que si leur articulation est conforme au capital général-social. Alors les capitaux individuels, comme expression des capitaux particuliers, sont les composants, apparemment autonomes, du procès du capital général qui s'incarne dans le capital social.

Il est donc nécessaire à leur existence même, que ces capitaux

individuels se remplacent dans le procès d'ensemble du capital social comme sections fonctionnellement définies de ce capital. Comme ces connexions ne se réduisent pas à l'entrelacement des métamorphoses A-M dans la circulation générale des marchandises, leur conformité au principe d'équivalence (où A-M compense M-A) n'est pas suffisante pour que la circulation du capital se déroule conformément à ses propres impératifs. La différence entre circulation générale des marchandises et circulation du capital social renvoie à la différence entre capitaux individuels et capital social. Il faut donc définir les conditions de la connexion des capitaux individuels que requiert le procès d'ensemble du capital social, ce qui revient à préciser à quelles conditions les capitaux particuliers peuvent s'incarner en capitaux individuels. Or le capital-marchandise n'est qu'une forme de possibilité de cette désarticulation, sans pour autant en être la raison qui doit être inhérente au procès de production, puisque celui-ci détermine le procès de circulation.

## *2. Le temps du procès cyclique*

Pour répondre à cette question, il est nécessaire de préciser selon quels capitaux particuliers le capital général se fractionne dans son mouvement même. C'est donc par rapport au temps du procès cyclique que Marx établit les formes particulières du capital qui réalisent la désarticulation possible du procès d'ensemble, ouverte par le cycle du capital-marchandise. Les raisons de cette désarticulation sont déduites du mouvement du capital général auquel elles sont inhérentes, de sorte que leur solution doit lui être immanente. Marx dégage ainsi la question de la reproduction dans les termes où le capital lui-même doit la résoudre. A cet effet il distingue les temps du procès cyclique du capital, à partir du cycle du capital-argent, ce qui lui permet d'envisager indifféremment le capital social et les capitaux individuels<sup>296</sup>. Le temps de rotation est l'unité des temps de la circulation et de la production. Celui-ci dépasse le temps du procès de travail de la durée nécessaire aux transformations naturelles de l'objet du travail. Pour un même capital le temps de production est inversement proportionnel au temps de circulation.

1. Le capital productif s'utilise durant sa période de travail, soit en une seule période s'il est circulant, soit sur plusieurs périodes s'il est fixe. La valeur du capital circulant passe donc toute entière au produit dans son utilisation productive, tandis que celle du capital fixe ne lui est transférée que progressivement. La rotation du capital productif est donc différente selon

qu'il est fixe ou circulant, puisque l'avance du premier est remboursée proportionnellement à son usure sur plusieurs périodes, alors que l'avance du second est remboursée à chaque période. Cela étant, la rotation du capital circulant s'effectue dans la période de rotation du capital total, et son avance ne peut être récupérée qu'après la vente du produit, bien que la période de travail soit terminée. Quant au capital fixe, le remplacement de ses éléments usés se fait soit totalement et périodiquement, soit partiellement et régulièrement, de sorte que son mouvement physique ne correspond pas à son mouvement en valeur. Cette différence est la raison propre au capital productif de l'inadéquation du capital marchandise à ses contreparties, puisqu'elle implique un flux d'argent remboursant le transfert de valeur du capital fixe sans que celui-ci soit renouvelé, donc sans flux de marchandise correspondant.

2. De surcroît les différents cycles du procès d'ensemble peuvent s'autonomiser. En effet, le temps de circulation correspond aux formes que le capital doit revêtir pour réaliser la valeur du produit et avancer le quantum de valeur nécessaire à la nouvelle période de production. Les frais correspondants, dans la circulation, sont des faux frais de la production, puisque, sans participer directement à la production de valeur, ils la rendent possible. Ces opérations sont des formes du procès du capital industriel social, mais elles sont susceptibles de s'autonomiser en capitaux particuliers<sup>297</sup>. qui restent des moments du procès d'ensemble du capital<sup>298</sup>. A ce titre, elles sont assurées par une avance en capital remboursée dans la valeur du produit, bien qu'elles ne participent pas directement à sa création. La force de travail mise en œuvre à cette occasion est achetée par du capital variable, bien qu'elle ne produise pas de plus-value.

Dans la circulation, les périodes de circulation et de production s'excluent, le capital fonctionnant comme capital-argent ou marchandise, et non comme capital productif. Il en est ainsi des opérations d'achat et de vente qui changent la forme de la valeur et non son quantum ; des opérations comptables qui mesurent idéalement le capital en monnaie de compte ; des opérations monétaires qui mettent en circulation l'argent nécessaire. A ces frais de circulation proprement dits, il faut ajouter les frais de garde, tels que les frais d'assurance, qui, sans créer de valeur, enrichissent certains capitaux en répartissant les risques. Par ailleurs, certains frais n'apparaissent que dans la circulation, mais en prolongement de la production. Leur caractère productif est dissimulé par la circulation<sup>299</sup>. Il en est ainsi des frais de stockage qui maintiennent en état

la valeur d'usage, donc la valeur<sup>300</sup> ; des frais de distribution qui modifient la valeur d'usage du produit en le rendant apte à la consommation (empaquetage, pesage, expédition, etc.)<sup>301</sup>.

Enfin, d'autres frais n'apparaissent que dans la circulation, mais correspondent à une production de valeurs d'usage et de valeur non dissimulée : les frais de transport et les frais d'entretien de métal à des fins monétaires<sup>302</sup>. Ce ne sont pas des frais de circulation, mais ils doivent être distingués de ce point de vue : les transports sont d'authentiques frais de production, tandis que la production de métal à des fins monétaires, qui résulte de la forme marchande de la richesse sociale, ne constitue que des faux frais de la production, au même titre que les frais de la circulation<sup>303</sup>.

Ces opérations, susceptibles de s'autonomiser, donnent naissance à des capitaux particuliers dans la production ou la circulation, selon leur rapport à la création de valeur. Pour cette raison, ces capitaux s'articulent directement au procès du capital productif<sup>304</sup>, ou seulement à celui du capital industriel dont ils sont les composantes adéquates dans la circulation. Dès lors, ils ne posent pas le même problème : les premiers doivent intervenir dans la composition en valeurs d'usage du produit selon des proportions adéquates ; tandis que les seconds affectent les mouvements de valeur au sein de la reproduction, puisqu'ils permettent à de la valeur d'être avancée dans la circulation et en dehors de son propre procès de production.

3. Ayant défini les composantes du temps de rotation, Marx en déduit enfin les implications quant à l'accumulation, moteur de la reproduction du mode de production.

Premièrement, le temps de rotation réagit sur le montant de l'avance en capital. En effet le procès de production s'arrête le temps nécessaire au procès de circulation, et le procès de travail le temps nécessaire aux transformations naturelles que suppose le procès de production. Ce double arrêt bloque le fonctionnement d'une partie au moins du capital fixe, qui s'use sans travailler. Pour éviter le coût correspondant, le capitaliste entame la deuxième période de travail avec une avance en capital nouvelle ( $K_2$ ), alors même qu'il n'est pas remboursé de son avance de la première période ( $K_1$ ), ce qui accroît le montant de l'avance en capital. De plus,  $K_1$  est remboursé au moment où  $K_2$  est déjà en œuvre. Les avances-remboursements s'entrecroisent, de sorte que, si une partie du remboursement peut financer une avance partielle et simultanée en capital circulant, l'autre partie, en attendant la troisième période, reste sous forme argent, donc improductive. Les capitalistes ne peuvent éviter les coûts du

double arrêt du procès de travail qu'en supportant ceux qui résultent de l'augmentation de l'avance et de l'oisiveté d'une fraction du remboursement. Cette alternative coûteuse est une des bases du système de crédit, qui permet à un capitaliste de financer son avance avec le capital latent, encore impropre à la capitalisation d'un autre capitaliste<sup>305</sup>. Sans créer de valeur, ce système réduit le coût de l'accumulation productive<sup>306</sup>, mais en même temps le subordonne, en partie, à ses propres impératifs.

Deuxièmement, la modification du temps de rotation du capital circulant, qui inclut le capital variable, change le taux de plus-value annuel, même si la masse de plus-value reste constante. Or celle-ci ne peut rester constante, puisque la variation du taux de plus-value modifie à son tour la capitalisation par période, qui entraîne le changement de l'accumulation et du procès de production.

Troisièmement, la rotation du capital variable peut perturber la circulation de telle sorte que le procès de production en soit affecté, ce qui met en cause les conditions de la reproduction d'ensemble du capital, tant au niveau de la production qu'à celui de la circulation. Si le capital variable tourne sur une période longue, l'avance correspondante se traduit aux mains des travailleurs en moyens de circulation qu'ils dépensent en moyens de subsistance, sans que le procès de production alimente suffisamment la circulation en marchandises en raison du temps de rotation<sup>307</sup>. Il y a augmentation de la demande sans contrepartie : « On assiste en conséquence à la hausse des prix pour les moyens de subsistance aussi bien que pour les matières de production<sup>308</sup> », due seulement à la situation du marché qui concerne les prix courants, et non les prix comme figures métamorphosées de la valeur. Cette hausse des prix entraîne à son tour une spéculation financière qui, enrichissant certains, augmente certaines demandes ; une hausse des salaires réduisant le taux de plus-value ; une augmentation des importations<sup>309</sup>. C'est-à-dire que cette hausse, engendrant les éléments qui en sont caractéristiques, se transforme en inflation. Il en résulte une modification des procès d'accumulation et de production, puisque, les salaires n'augmentant pas proportionnellement, ni simultanément, aux prix, les secteurs à temps de rotation court du capital variable en sont bénéficiaires.

Les différences de temps entre les capitaux, affectant les rythmes d'accumulation, perturbent la reproduction en affectant les mouvements de valeur par rapport aux mouvements matériels.

## Section II. Les conditions circulatoires de la reproduction

Les différences entre les temps de rotation des différents capitaux, et des différentes formes d'un même capital, créent des disharmonies qui ne peuvent être éliminées en réduisant l'accumulation du capital général. On ne peut donc se contenter des conditions de reproduction du seul procès de production pour définir le mode de production capitaliste. L'unité du procès de production est subordonnée au procès de circulation, au sein duquel il trouve les conditions matérielles de son déroulement. La reproduction des conditions sociales d'existence du capital ne suppose pas seulement la reproduction du procès de production, mais de surcroît une circulation du capital adéquate. Comme celle-ci est déterminée par le procès de production, son adéquation tient à la conformité des capitaux particuliers, à leur connexion dans la production. Le concept de mode de production capitaliste est développé aux conditions circulatoires de la reproduction du capital général, elles-mêmes déterminées par la production des capitaux particuliers. Ces conditions concernent la triple articulation entre capitaux particuliers et capital général, circulation générale des marchandises et circulation du capital, reproduction du capital productif et circulation des capitaux argent et marchandise. Elles ne peuvent être dégagées qu'au niveau du capital-marchandise qui pose le problème clé de l'articulation entre capitaux particuliers et capital général<sup>310</sup>. Cette étude doit être menée en termes de quantités physiques, puisqu'il s'agit de savoir à quelles conditions le produit contient les éléments matériels de la reproduction<sup>311</sup>. Pour ce faire, il suffit d'analyser les mouvements de valeur en supposant qu'aucune révolution de valeur ne se produit dans, et entre, les composants du capital productif<sup>312</sup>, ce qui implique un rapport constant entre les grandeurs du capital-argent et du capital productif<sup>313</sup>. D'où le statut particulier des schémas de la reproduction.

L'analyse vise à montrer comment le produit annuel se répartit dans la circulation en masses physiques pour permettre, toutes choses égales d'ailleurs, la reproduction du capital général. Mais cet exposé de la circulation capitaliste a été effectué « de bric et de broc » par Engels, à partir d'éléments avancés par Marx et relevant de deux démarches différentes<sup>314</sup>. L'une cherche quel arrangement doivent respecter les variables pour permettre la reproduction conformément au principe

d'équivalence ; l'autre montre comment s'effectue la reproduction à partir d'un tel arrangement. On peut homogénéiser l'exposé, par rapport à la question dont il découvre la solution, en précisant ce qui tient aux contraintes d'existence de la reproduction et à ses conditions de possibilité.

### 1. Les contraintes d'équivalence

Marx analyse le mode de production capitaliste en termes de valeur et conformément au principe d'équivalence, sans vol ni violence. Les échanges entre les secteurs de la production capitaliste ont donc lieu en quantités de valeur égales, et chaque marchandise à sa valeur.

Le problème étant celui de l'articulation des capitaux particuliers au sein du capital général, l'analyse cherche à découvrir à quelles conditions la totalité du produit de chaque capital productif est affectée dans la reproduction, c'est-à-dire à quelles conditions le capital-marchandise général est totalement reproduit. Chaque secteur doit donc mettre en œuvre la totalité de son produit, soit pour lui-même, soit par l'échange régi par le principe d'équivalence.

En raison de l'analyse des formes du capital et de l'exploitation, Marx distingue le secteur des moyens de production, fixes et circulants (secteur 1), et le secteur des moyens de consommation, de subsistance et de luxe (secteur 2). Cette distinction n'est pas une hypothèse modifiable, mais « l'expression d'un fait<sup>315</sup> » fondé sur la théorie du capital. Elle procède de l'équation de la valeur du produit du capital en articulant  $c$  au secteur 1 ;  $v$  à la production de moyens de subsistance dans le secteur 2 ; et  $pl$  soit au secteur 1, soit à la production de moyens de consommation de luxe du secteur 2, selon la part capitalisée de la plus-value.

La production sociale peut donc être décomposée organiquement<sup>316</sup> en :

$$y_1 = c_1 + v_1 + pl_1$$

$$y_2 = c_2 + v_2 + pl_2$$

Cette décomposition du produit social ne peut pas être modifiée par l'adjonction d'un quelconque troisième secteur qui ne serait pas articulé aux formes du capital. La production d'or, par exemple, appartient au secteur 1 comme toute extraction de métal, même à des fins monétaires<sup>317</sup>. De même les entreprises produisant les biens de consommation personnelle sont distinguées au sein du secteur 2 selon que ces biens sont de luxe ou de subsistance, c'est-à-dire valeurs d'usage pour les capitalistes ou les prolétaires, et achetées par une dépense de  $pl$  ou de  $v$ .

Dans ce cadre, le principe d'équivalence se traduit par deux identités qui en découlent : puisque la production est vendue à sa valeur, les ventes de 1 égalisent les achats de 2, et les achats de 1 égalisent les ventes de 2 ; puisque le produit qui n'est pas auto-consommé est vendu, ce que chaque secteur a à vendre est vendu, donc acheté par l'autre, de sorte que les achats et les ventes de chaque secteur s'égalisent.

Cette double tautologie n'est pas une loi d'équilibre de la reproduction, mais sa condition d'existence. A ce titre elle se traduit :

— en reproduction simple par  $c_2 = v_1 + pl_1$  ;

— en reproduction élargie par  $c_2 + pl_{ac2} = v_1 + pl_{d1} + pl_{av1}$  (où les indices a et d désignent les fractions de plus-value accumulée et dépensée, et les indices ac et av désignent la part de la plus-value accumulée en moyens de production et en force de travail).

Il en résulte l'autoconsommation de chacun des secteurs égale à :

$c_1 = y_1 - c_2$  en reproduction simple pour le secteur 1.

$v_2 + pl_2 = y_2 - (v_1 + pl_1)$  en reproduction simple pour le secteur 2.

$c_1 + pl_{ac1} = y_1 - (c_2 + pl_{ac2})$  en reproduction élargie pour le secteur 1.

$v_2 + pl_{d2} + pl_{av2} = y_2 - (v_1 + pl_{d1} + pl_{av1})$  en reproduction élargie pour le secteur 2.

Ainsi le taux d'accumulation, en reproduction élargie, d'un des secteurs est déterminé par celui de l'autre afin que l'ensemble de ces contraintes soit respecté. Il faudrait un arrangement des variables très particulier pour que chacun des secteurs ait son propre taux d'accumulation prédéterminé, et que ces deux taux soient compatibles avec les contraintes d'existence de la reproduction élargie. On ne peut s'en inquiéter au nom du réalisme<sup>318</sup>, car il ne s'agit pas d'analyser les conditions de l'accumulation, mais les conditions que l'accumulation doit respecter pour que la reproduction d'ensemble du capital puisse se dérouler sans interruption<sup>319</sup>.

## 2. Les conditions de la reproduction

Dans les schémas, Marx cherche les conditions qui permettent à la reproduction de s'effectuer en respectant le principe d'équivalence<sup>320</sup>. L'analyse montre que, dans chaque période, ces conditions doivent être

réalisées pour que l'enchaînement des périodes puisse s'effectuer. Or, si l'arrangement des variables peut sembler, formellement, indifférent, rien n'en garantit l'exécution par les capitalistes, de sorte qu'il est, comme « destination fonctionnelle des éléments du produit<sup>321</sup> », problématique.

L'analyse est menée à partir de la reproduction simple, qui « forme toujours une partie » de la reproduction élargie, dont les variations « n'intéressent que le côté quantitatif des divers éléments de la reproduction, mais non le rôle qu'ils jouent dans le procès d'ensemble en tant que capital reproducteur ou revenu reproduit<sup>322</sup> ». La reproduction simple est donc la base théorique de la reproduction élargie sans que, pour autant, l'on puisse passer de l'une à l'autre, puisque chacune d'entre elles suppose un arrangement des variables différent<sup>323</sup>.

1. En reproduction simple, toute la plus-value est consommée. On suppose l'arrangement

$$1 : 4\ 000\ c + 1\ 000\ v + 1\ 000\ pl = 6\ 000$$

$$2 : 2\ 000\ c + 500\ v + 500\ pl = 3\ 000$$

où le taux d'exploitation égale 1 et la composition du capital égale 4. Avec son produit de 6 000, le secteur 1 reproduit  $c_1$  et  $c_2$ . Puisque le secteur 2 achète 2 000  $c$  à 1, il doit lui vendre 2 000 de moyens de consommation, soit  $(1000\ v_1 + 1\ 000\ pl_1)$ . Il ne reste alors au secteur 2 que 1 000 de moyens de consommation qui couvrent juste ses propres besoins, soit  $(500\ v_2 + 500\ pl_2)$ . Chaque secteur est ainsi remboursé de ses avances en capital-argent et, la plus-value étant consommée, il ne peut que les réaccumuler à l'identique. Cela étant, deux séries de difficultés apparaissent qui sont susceptibles d'interdire l'enchaînement.

Au niveau monétaire, la valeur à réaliser suppose plus d'argent que les capitalistes n'en ont avancé dans la circulation. Marx lève cette difficulté en remarquant que les capitalistes, devant consommer pendant le procès de production, dépensent dans ce laps de temps, une somme d'argent en moyens de consommation correspondant à la plus-value. La somme d'argent en circulation suffit donc à réaliser toute la valeur, y compris la plus-value<sup>324</sup>. Par ailleurs, l'usure du métal servant aux fins monétaires nécessite sa reproduction. Le secteur aurifère achète la force de travail, avec l'or extrait, pour un certain montant de capital variable, qui se transforme en moyens de subsistance. Si le secteur produisant ceux-ci achète de l'or, le secteur aurifère retrouve tout ou partie de son avance en

capital variable. Sinon le secteur 2, qui peut toujours monétiser son propre produit avec le reste du secteur 1, est thésauriseur d'or<sup>325</sup>. Le secteur aurifère permet donc de reproduire la matière monétaire, parce qu'elle est son produit. Mais, de ce fait, il risque de perturber la circulation, de sorte que le secteur 2 doit adopter un comportement adéquat de thésaurisation.

Au niveau du mouvement physique des marchandises, la circulation du capital est problématique. Le secteur 2 vend  $c_2$  de moyens de consommation au secteur 1. Il lui reste à répartir entre ses propres travailleurs et capitalistes ( $v_2 + pl_2$ ). Or ceux-ci ne consomment pas les mêmes biens : les capitalistes consomment des biens de luxe (a) et les travailleurs des biens de subsistance (b). Pour égaliser la consommation des biens à leur disponibilité il est nécessaire que :

$$V_{2b} + pl_{2b} = v_{2a} + V_{2b} \text{ pour les biens de subsistance}$$

$$v_{2a} + pl_{2a} = pl_{2a} + pl_{2b} \text{ pour les biens de luxe.}$$

Pour que les capitalistes 2a soient remboursés de leur avance, il faut que  $v_{2a}$  soit converti par  $pl_{2b}$ , si les capitalistes ne consomment que des biens de luxe, ou par une partie de  $pl_{2b}$  s'ils consomment aussi des biens de subsistance. Donc  $v_{2a}$  doit être égal ou inférieur à  $pl_{2b}$ , et la production de biens de luxe doit être égale ou inférieure à  $pl_2$ , selon un rapport quantitatif déterminé qui impose aux capitalistes de gaspiller leur plus-value en biens de luxe<sup>326</sup>.

Quant aux moyens de production, le secteur 1 doit vendre  $c_2$  au secteur 2 contre ( $v_1 + pl_1$ ), et autoconsommer le reste de son produit dans chaque période. Or, si le capital constant fixe s'use et transmet sa valeur régulièrement, il n'est reconstitué que périodiquement. Le secteur 2 est remboursé de  $c_2$  régulièrement, mais ne l'avance pas à nouveau avant plusieurs périodes. Pour que le remboursement de l'avance soit effectif, il faut que le produit de 2 soit converti en argent, donc que le secteur 2 vende au secteur 1 l'équivalent de  $c_2$ , soit ( $v_1 + pl_1$ ). Cela n'est possible que si le secteur 2 achète  $c_2$  au secteur 1 à chaque période pour lui convertir l'équivalent de ( $v_1 + pl_1$ ). La reproduction simple impose aux capitalistes du secteur 2 un rapport constant entre le renouvellement et le remboursement du capital fixe, donc entre sa disparition physique et son fonctionnement<sup>327</sup>. Malgré les apparences, la reproduction simple ne va pas de soi. Elle suppose des comportements de consommation, de

thésaurisation et de renouvellement conformes à ses propres règles de fonctionnement.

2. En reproduction élargie, une partie de la plus-value est accumulée. Soit 50 % dans le secteur 1, sachant que le secteur 2 ne peut que s'adapter. Ce qui est une première condition de possibilité de la reproduction élargie.

On part de l'arrangement de variables suivant, où le taux d'exploitation égale 1, la composition du capital égale 4 dans le secteur 1, et 2 dans le secteur 2 :

$$1 : 4\ 000\ c + 1\ 000\ v + 1\ 000\ pl = 6\ 000$$

$$2 : 1\ 500\ c + 750\ v + 750\ pl = 3\ 000$$

Le secteur 1 accumule 500, dont 400 en *c* et 100 en *v*. Soit, dans la deuxième période, 1 : 4 400 *c* + 1 100 *v*. Il achète 100 *v* supplémentaires au secteur 2. Cela implique que celui-ci achète 100 *c* supplémentaires au secteur 1, qui ne peuvent fonctionner qu'avec 500 *v* supplémentaires. Soit, dans la deuxième période, 2 : 1 600 *c* + 800 *v*.

Le produit de la deuxième période est donc :

$$1 : 4\ 400\ c + 1\ 100\ v + 1\ 100\ pl = 6\ 600$$

$$2 : 1\ 600\ c + 800\ v + 800\ pl = 3\ 200$$

Dans cet enchaînement, chaque produit sectoriel diffère de son utilisation dans la période, et ne s'égalise que dans la période suivante. Ce qui complique la nécessaire adaptation des comportements dégagée à propos de la reproduction simple.

De surcroît, l'accumulation de plus-value rend plus difficile la circulation du capital. D'une part, le secteur 2 adapte son accumulation aux exigences de la circulation. D'autre part, l'accumulation suppose un montant minimum de plus-value à avancer, c'est-à-dire une thésaurisation du capital-argent potentiel. Pour respecter le principe d'équivalence, celle-ci doit être compensée par une avance équivalente en moyens de production, dans chaque période. Comme les capitalistes thésauriseurs sont vendeurs nets, les avances compensatrices ne peuvent être effectuées que par des acheteurs nets. Si les uns et les autres appartiennent au secteur 1, le principe d'équivalence exige seulement que ventes et achats nets se compensent dans chaque période. Mais le reflux de l'argent ne peut s'effectuer que si les acheteurs nets se transforment en vendeurs nets pour un même montant d'argent, et inversement<sup>328</sup>. Comme les vendeurs nets

de moyens de production appartiennent au secteur 1, si les acheteurs nets appartiennent au secteur 2, ils ne peuvent pas vendre de moyens de consommation équivalents aux moyens de production qu'ils achètent. Le secteur 1 ne peut donc pas acheter un montant équivalent de moyens de consommation, qui en tant que capital-marchandise ne peut être converti en capital-argent et productif dans le secteur 2. Ce blocage de la reproduction élargie ne peut être évité que si le secteur 1 est en sous-consommation à l'égard du secteur 2, et celui-ci en surproduction par rapport au secteur 1<sup>329</sup>. La reproduction élargie suppose, pour avoir lieu, un déséquilibre intersectoriel nécessaire au respect du principe d'équivalence.

Par ailleurs, on ne peut s'en tenir aux dépenses de consommation personnelle préalables des capitalistes pour trouver l'argent nécessaire à la réalisation de la valeur agrandie, puisque ceux-ci accumulent une partie de la plus-value. Le problème de l'argent se pose, sans qu'on puisse le supprimer par de « spécieuses échappatoires<sup>330</sup> » invoquant les caractères de l'argent en tant que tel. Pour autant il a une solution, elle-même problématique, dans les termes du schéma<sup>331</sup>. En effet, si la réalisation de M' ne peut être effectuée par A, le capital-marchandise suppose simultanément le capital-argent. Cette opération permet la création monétaire au profit de l'acheteur, qui n'est pas possible en M'-A' au profit du vendeur. Cela étant, la reproduction suppose un comportement du système bancaire qui lui soit conforme. C'est pourquoi Marx dénonce, par ailleurs, le Peel's Act<sup>332</sup>, et tout système de crédit limitant la création monétaire par l'instauration d'un fonds métallique de conversion des billets bancaires<sup>333</sup>.

Les schémas indiquent à quelles conditions de consommation, thésaurisation, renouvellement, accumulation et création monétaire la reproduction peut avoir lieu, c'est-à-dire quelles conditions réalisent la triple articulation entre circulation du capital et circulation générale, entre circulation et production du capital, entre capitaux particuliers et capital général. Ces conditions étant respectées, les capitaux particuliers s'incarnent en capitaux individuels, et les avances effectuées par les capitalistes fonctionnent comme capital. Sinon, ces avances, ne trouvant pas de place dans la triple articulation, sont condamnées et effectuées en pure perte. Or la réalisation de ces conditions d'ordre suppose un « contrôle de la société sur les moyens matériels de sa propre reproduction<sup>334</sup> », en dehors duquel elle ne peut être que « fortuite<sup>335</sup> », et ces conditions se transforment en « éléments d'anarchie<sup>336</sup> ». Il en résulte

que ces conditions deviennent, dans le mode de production capitaliste, des possibilités de la crise de la reproduction<sup>337</sup>, où des capitaux individuels perdent leur caractère de capital.

## Le niveau du livre III : les capitaux individuels

Connaissant les conditions de la triple articulation, Marx sait dans quelle mesure une avance individuelle prend place comme capital particulier dans l'interrelation des éléments constitutifs du capital social, et, de ce fait, fonctionne comme capital individuel. Il peut alors répondre au paradoxe de la valeur, tel qu'il a été précisé par l'exposé du livre I, c'est-à-dire découvrir le mode de métamorphose de la valeur sociale en prix qui soit compatible avec le développement des forces productives que les capitalistes sont tenus d'effectuer dès lors qu'ils accumulent. Ce faisant, Marx dégage le mode de rétribution des capitaux individuels dans leur interrelation, et peut établir la nécessité de la concurrence, qui oblige les capitalistes à réaliser individuellement la loi d'accumulation immanente au capital général.

Les termes du problème à résoudre imposent de passer au niveau d'abstraction où l'on peut envisager les capitaux nombreux : « Il s'agit [...] de découvrir et de décrire les formes concrètes auxquelles donne naissance le mouvement du capital considéré comme un tout<sup>338</sup>. » Ce niveau est plus concret que ceux où Marx s'est précédemment situé, dans la mesure où il est plus riche en déterminations<sup>339</sup>, puisqu'il permet de répondre aux problèmes qui y ont été laissés en suspens. L'exposé s'enrichit ainsi de nouvelles conditions nécessaires à l'existence du mode de production capitaliste, dont il construit le concept. En ce sens, il se « rapproche » de la réalité telle qu'il la définit par ses conditions d'existence : « Les formes du capital que nous allons exposer dans ce livre le rapprochent progressivement de la forme sous laquelle il se manifeste dans la société, à sa surface, pourrait-on dire, dans l'action réciproque des divers capitaux, dans la concurrence et dans la conscience ordinaire des agents de la reproduction<sup>340</sup>. » Pour autant, le livre III, en raison des questions qui le fondent, n'expose pas les formes de manifestation du capital dans la société, son mouvement apparent<sup>341</sup>. Les réponses qu'il apporte consistent en autant de nouvelles déterminations des formes du capital, et « c'est sous ces formes concrètes que s'affrontent les capitaux dans leur mouvement

réel<sup>342</sup> ». De sorte que la réalité concerne la nécessité propre à l'existence du capital et non la similitude avec les manifestations historiques de cette nécessité.

## Section I. La transformation du taux de plus-value en taux de profit

Le livre III est construit à partir du concept de taux de profit qui ramène la plus-value à la somme du capital, constant et variable, avancé ; alors que le livre 1 a montré que seul le capital variable crée la plus-value. Le livre III semble contredire le livre 1 dont il est censé résoudre les problèmes pendants en substituant le taux de profit au taux de plus-value comme catégorie centrale. L'exposé de Marx ne peut donc être analysé qu'en rendant compte de ce déplacement.

### 1. Le concept de taux de profit général

Il s'agit de répondre au paradoxe de la valeur, de telle sorte que les forces productives croissent conformément aux exigences du capital. Marx indique l'enjeu de sa démarche : « ... les économistes ont fait abstraction jusqu'à présent des différences entre plus-value et profit d'une part, entre taux de plus-value et taux de profit d'autre part, soit par un coup de force, pour pouvoir maintenir comme base la détermination de la valeur, soit en abandonnant avec cette détermination, toute base solide de raisonnement scientifique pour s'en tenir aux différences apparentes du phénomène<sup>343</sup>. »

Marx désigne le profit comme la différence entre le prix de vente et le coût de production, rapportée au capital total avancé pour produire la marchandise. La détermination du profit est donc conjointe à celle du prix comme figure monétaire de la valeur.

Pour ne pas être seulement un autre nom donné à la plus-value, le profit implique que chaque capitaliste ne perçoit pas sous cette forme la part de la plus-value sociale créée par son capital. Le concept de profit doit donc être établi simultanément dans sa différence quantitative à la plus-value, et dans son rapport au capital total avancé, celui-ci déterminant celle-là<sup>344</sup>. Or Marx ne justifie le concept de profit que par l'illusion des capitalistes qui imaginent la plus-value comme « rejeton » du capital total avancé<sup>345</sup>. Si cet effet du fétichisme explique que les capitalistes gèrent leur capital selon cette catégorie, il ne peut la valider comme moyen de la métamorphose de la valeur en prix. Il ne s'agit pas là en effet de la gestion du capital, mais de la configuration du mode de production capitaliste. De plus, si les capitalistes se comportent au niveau du mouvement apparent, selon les illusions qu'il véhicule, ils sont déterminés par le mouvement réel

du capital qui les secrète. L'argument du fétichisme n'est donc pertinent quant à la gestion du capital que s'il oblige les capitalistes à se conformer aux exigences du mode de production.

Il est donc nécessaire d'établir la raison, inhérente au capital, pour laquelle Marx dégage les modalités de la métamorphose de la valeur selon le taux de profit et non selon le taux de plus-value. Engels éclaire le problème en soulignant le propos de Marx selon qui « toute la difficulté provient de ce que les marchandises ne sont pas échangées simplement en tant que telles, mais en tant que produits de capitaux<sup>346</sup> ». Ces capitaux n'existent individuellement qu'en tant que parties du capital social. Or la plus-value est créée par les capitaux individuels sans être une réalité individuelle, mais sociale, comme on l'a vu au livre I. Il s'agit donc de répartir entre les capitaux individuels cette plus-value sociale qu'ils ont contribué à créer. Cela ne peut être effectué qu'en conformité aux lois de développement du capital social, notamment au développement des forces productives, en dehors duquel il ne peut se reproduire, donc exister. Pour résoudre ce problème, la plus-value sociale ne peut être distribuée qu'au prorata du montant total avancé par les capitaux individuels, que ce soit sous forme constante ou variable. Marx dégage ce mode de répartition, non comme produit de l'illusion du capital, mais comme condition d'existence du mode de production capitaliste. En ce sens, les capitaux « prétendent participer à la masse totale de la plus-value proportionnellement à leur grandeur et, à grandeur égale, réclament une participation égale<sup>347</sup> ». Bien que la plus-value sociale soit créée par les capitaux individuels selon  $v$ , elle ne peut être répartie entre eux qu'en raison de  $c + v$ , afin que l'accumulation développe les forces productives, c'est-à-dire  $c/v$ . La mystification des capitalistes tient dans la confusion des règles de répartition et de création de la plus-value sociale : ils prennent pour la plus-value ce qui n'est que leur profit. Mais elle les contraint à conformer leur gestion individuelle aux exigences du capital social, ce qui leur permet de personnifier ce dernier, d'en être les porteurs. Marx précise que, « si la formation du capital devenait le monopole exclusif d'un petit nombre de gros capitaux arrivés à maturité, pour lesquels la masse du profit l'emporterait sur son taux, le feu vivifiant de la production s'éteindrait définitivement<sup>348</sup> », et par là le mode de production capitaliste lui-même.

Il résulte de cette analyse que le taux de profit rapporte la plus-value sociale au capital avancé et pas seulement dépensé, sinon le capital fixe serait pénalisé, alors qu'il est un des porteurs du développement des forces productives. De même, l'avance en capital inclut les frais de circulation en

tant que faux frais nécessaires à la production.

Ces deux implications ne vont pas empiriquement de soi, mais le concept de taux de profit général ne désigne pas le taux de profit des capitalistes<sup>349</sup>. En tant que taux de profit général, il est un opérateur nécessaire à la répartition de la plus-value sociale entre les éléments du capital social avancé. Il n'est rien d'autre que la forme phénoménale du taux de plus-value, découverte comme seule solution au problème de la répartition de la plus-value sociale.

## 2. *Le concept de taux de profit moyen*

L'identité entre capital général et capital social confond les taux de profit général et social. Dans la mesure où les capitaux individuels ont leur place, comme capitaux particuliers, au sein du capital général-social, on peut passer du taux de profit général aux taux de profit individuels.

A ce niveau, le profit est la différence entre le prix de vente et le coût de production, égal à la somme des capitaux dépensés dans la période<sup>350</sup>. Le coût de la marchandise est inférieur à la dépense de travail exigée pour sa production, mais cet écart ne joue pas au niveau des capitalistes individuels<sup>351</sup>. Ce surtravail alimente directement la plus-value sociale, et ne revient au capitaliste que dans la différence entre prix de vente et coût de production.

Il semble donc que le taux de profit détermine le prix qui déterminerait le profit et son taux. Reprocher à Marx une telle circularité revient à confondre les niveaux du général et du particulier. La « prétention » des capitaux à être rémunérés au prorata de leur grandeur impose l'égalité des taux de profit individuels. Il en résulte que les taux individuels sont égaux à leur propre moyenne, au rapport plus-value sociale sur capital social avancé, donc au taux de profit général qui se réalise dans le taux de profit moyen. C'est pour la même raison que Marx découvre le taux de profit général et l'égalité des taux individuels : « ... dans la réalité il n'existe pas et il ne saurait exister de différence entre les taux moyens de profit entre les différentes branches de production, sans que tout le système de la production capitaliste en soit supprimé<sup>352</sup>. » Les prix de vente sont donc fixés de telle sorte que chaque capitaliste reçoit le taux de profit moyen, égal au taux de profit général préalablement déterminé socialement.

Pratiquement, chaque taux individuel n'est pas égal au taux moyen. Une telle égalité ne serait que « pur hasard », puisque le profit effectivement perçu par un capitaliste contient des éléments étrangers à la péréquation du taux général : profit par tromperie, rabais volontaires, valorisation des

stocks, etc<sup>353</sup>. Mais ces éléments se compensent nécessairement, puisqu'il ne peut être distribué plus de valeur qu'il n'en est créé. C'est pourquoi le taux de profit général n'est pas une « fiction théorique ». En tant que taux général, il existe autrement que les taux individuels, dont il est l'unité : il « n'existe en réalité qu'à titre de chiffre moyen, en tant qu'il est donné comme quelque chose de fixe, d'achevé ; mais, en réalité, il ne fait que jouer un rôle déterminant dans la péréquation des taux de profit réels et différents, qu'il s'agisse d'un même capital dans la même sphère ou de capitaux différents dans des sphères différentes<sup>354</sup> ». Non seulement la différence entre taux effectif et taux moyen ne met en cause ni le concept de taux de profit général ni sa péréquation, mais de surcroît elle leur permet de fonctionner en déterminant les mouvements des capitaux individuels, dont le taux de profit moyen constitue le critère d'accumulation.

## Section II. La transformation des valeurs d'échange en prix

La péréquation étant découverte, il reste à en préciser le fonctionnement dans la détermination des prix, c'est-à-dire à établir comment un capital marchandise individuel participe à la plus-value générale en tant que capital particulier. Le concept de prix ainsi déterminé ne désigne pas le prix courant tel qu'on le constate sur le marché, mais le prix comme figure de la valeur. Celui-ci est l'expression monétaire de la valeur d'échange. Il n'est pas la monétarisation d'une valeur d'échange préétablie, puisque la valeur s'exprime sous la forme phénoménale de valeur d'échange ou de prix selon que, respectivement, la fonction d'équivalent général est assumée par n'importe quelle marchandise ou par l'argent. Le prix est donc alternatif à la valeur d'échange<sup>355</sup>. Au titre de forme phénoménale, le prix est métamorphose de la valeur<sup>356</sup>, comme Marx l'a établi à la section 1 du livre I, sans qu'on puisse remettre ce principe en cause au niveau du livre III, qui n'en dégage que les modalités de réalisation. Le problème est donc la transformation des valeurs d'échange en prix, au sens de transitivité des formes phénoménales de la valeur, obligée par le recours généralisé à la monnaie<sup>357</sup>.

En dégageant les lois de cette transformation, Marx répond totalement et définitivement au paradoxe de la valeur. Mais, pour ce faire, il recourt à la concurrence qui oblige les capitalistes individuels à se conformer à la loi de péréquation du taux de profit général. Il redouble donc la question, laissée entre parenthèses à la fin du livre I, des raisons de l'accumulation individuelle.

### 1. La détermination des prix

Marx dégage les lois de cette détermination qui opèrent la substitution du système des prix à celui des valeurs d'échange, il les démontre uniquement par la nécessité théorique de leur existence. Il est donc erroné de lui reprocher l'absence de « preuves » et de chercher à effectuer la « démonstration » à sa place<sup>358</sup>. L'hétérogénéité entre les termes de valeur et de prix est posée depuis la section 1 du livre I, comme seule solution possible du problème de la valeur<sup>359</sup>. Elle ne concerne pas un prétendu rapport quantité de travail social abstrait/quantité monétaire<sup>360</sup>. car celle-ci n'est que l'incarnation de celle-là ; ni un rapport valeur en termes

absolus/prix en termes relatifs<sup>361</sup>, car la valeur ne peut s'exprimer que dans son dédoublement entre formes relative et équivalente. L'hétérogénéité concerne les termes du rapport substance/forme phénoménale. Mais elle ne représente qu'une différence au sein d'une unité dont les termes sont homogènes et commensurables par nécessité : le concept de prix fonctionne pour exprimer et mesurer la valeur.

Marx dégage la détermination des prix conformément à la loi de la valeur dont elle doit résoudre le paradoxe. Il est donc évident que la somme des prix égale la valeur sociale qu'ils expriment, et que la somme des profits égale la plus-value sociale qu'ils répartissent : « Quelle que soit la manière dont les prix des différentes marchandises sont d'abord fixés ou réglés les uns par rapport aux autres, la loi de la valeur domine leur mouvement<sup>362</sup>. » Dans ce cadre, la démarche de Marx est déterminée par le problème à résoudre : il s'agit de répartir la plus-value sociale entre les branches et entre les entreprises selon leur productivité différentielle, et en tenant compte des choix du marché. Il procède donc en trois moments en distinguant théoriquement les prix de production qui répartissent la plus-value sociale entre les branches, les valeurs de marché qui affectent aux entreprises d'une même branche la part de plus-value qui revient à cette dernière, et les prix de marché qui expriment la sanction du marché.

1. Pour déterminer les prix de production, on suppose que les entreprises d'une branche fonctionnent selon les mêmes modalités techniques, selon la composition technique du capital moyenne de la branche. Le taux de profit général résulte des conditions sociales et se confond avec le taux moyen auquel chaque branche a droit en raison de la « prétention » des capitaux particuliers. Il suffit d'établir le coût de production, somme des capitaux dépensés, de chaque branche pour fixer le prix de production qui rembourse ce coût et rapporte le profit moyen au capital avancé. Il est clair que Marx traite les coûts comme des valeurs d'échange, alors qu'ils sont des prix, mais cela n'a aucune importance théorique pour dégager les lois en œuvre au cours de cette détermination<sup>363</sup>. Il suffirait d'une détermination simultanée de tous les prix, à tous les niveaux, pour supprimer la différence quantitative introduite<sup>364</sup>.

L'exemple numérique de Marx suppose un taux d'exploitation de 100 % dans chaque branche, et des données du procès de production correspondant aux colonnes 1 à 3.

Connaissant le capital total avancé et la plus-value sociale, le taux de profit est de 22 %. Chaque branche concourt selon les colonnes 2, 3 et 4 à

la création de valeur et de plus-value sociales, à répartir entre elles. Si chacune percevait la valeur qu'elle a produite, sa production aurait pour valeur d'échange ce qui est indiqué en colonne 5, et son capital serait rémunéré selon la colonne 6. On vérifie la pertinence du problème posé par Marx, puisque le taux de rémunération du capital serait alors inverse de la composition du capital. Le capital prétendant être rétribué selon sa dimension au taux de profit moyen, les coûts de production étant donnés à la marge d'erreur indiquée ci-dessus, les prix de production sont établis par la somme du capital dépensé et du produit du taux de profit moyen par le capital avancé.

Branches	(1) Capital constant avancé	(2) Capital constant dépensé	(3) Capital variable	(4) PI	(5) Valeur d'échange	(6) $\pi$	(7) Coût de production	(8) Prix de production	(9) Profit
I	80	50	20	20	90	20 %	70	92	22
II	70	51	30	30	111	30 %	81	103	22
III	60	51	40	40	131	40 %	91	113	22
IV	85	40	15	15	70	15 %	55	77	22
V	95	10	5	5	20	5 %	15	37	22

On remarque alors que la différence entre la dépense de travail social abstrait et le prix de production bénéficie aux branches dont la composition du capital est relativement élevée, au détriment de celles dont la composition du capital est relativement basse, étant entendu que les gains et les pertes se compensent conformément au principe d'équivalence. Cette différence n'exprime pas un transfert de valeur et/ou de plus-value entre les branches<sup>365</sup>. Une telle opération supposerait que valeurs et plus-values soient déterminées individuellement et préalablement aux prix de production, qui en prendraient acte. De surcroît, elle impliquerait une force qui la réalise<sup>366</sup>, alors même que l'analyse proposée par Marx est tautologique et ne peut rien recéler d'autre que les termes du problème de la transformation à résoudre. Les différentes dépenses du travail social abstrait entrent dans la valeur sociale en tant que telles, puisque socialement les différences de productivité se compensent. Mais elles ne donnent droit à une part de cette valeur sociale aux différentes branches qui les ont effectuées que proportionnellement à leur productivité. La détermination des prix de production apprécie donc la dépense de travail social abstrait qui revient à chaque branche selon sa productivité relative et ne la rétribue que dans la mesure où elle est nécessaire techniquement, productivement, selon le niveau de forces productives atteint par la société.

2. Les valeurs de marché sont le produit de la même opération au sein d'une branche qui dispose de la part de valeur et de plus-value sociales qui lui revient sous forme de prix de production<sup>367</sup>. Elles indiquent à quel prix les entreprises devraient vendre leur produit pour percevoir le taux de profit moyen. En raison du différentiel de productivités au sein de la branche, elles ont la même fonction correctrice au niveau de chaque branche, que les prix de production au niveau de l'ensemble des branches. C'est pourquoi la valeur de marché est, au sens strict, la forme phénoménale de la valeur alternative à la valeur d'échange, et non la même forme sous un autre nom<sup>368</sup>.

3. L'analyse ne peut s'en tenir à la valeur du marché, différente selon les entreprises, puisque le prix d'une marchandise est unique sur le marché. Cette unicité de prix indique que le marché légitime la dépense de travail social abstrait, effectuée dans des conditions sociales données, pour autant qu'elle est portée par une valeur d'usage sociale. Selon la quantité d'un produit qui constitue une valeur d'usage sociale, le marché reconnaît comme socialement nécessaire la dépense de travail social abstrait qu'elle contient<sup>369</sup>. Cette reconnaissance fixe comme prix de marché la valeur de marché de l'entreprise la moins productive et dont la production est nécessaire pour la satisfaire<sup>370</sup>.

Si les entreprises fonctionnent dans des conditions similaires, le prix de marché égale la valeur de marché de chacune d'entre elles qui est à peu près égale au prix de production. Mais, s'il y a de fortes disparités productives entre les entreprises, leurs valeurs de marché sont différentes, et le marché, en absorbant tout ou partie de la production, valide comme prix de marché l'une d'entre elles, supérieure aux valeurs de marché des entreprises les plus productives. Dès lors, celles-ci bénéficient d'un prix de vente qui leur rapporte plus que le profit moyen. Ce qui implique compensation soit dans une autre branche, où le marché, n'acceptant qu'une faible partie de la production, refuse de rétribuer les autres capitaux, soit dans la même branche, où des entreprises ne sont pas validées. Ainsi, même en produisant selon la composition sociale moyenne du capital, des entreprises peuvent percevoir plus ou moins que le taux de profit moyen, ce qui contredit la loi de péréquation par laquelle Marx détermine les prix comme figures de la valeur.

Par ailleurs, les entreprises vendent au prix courant, déterminé par la rencontre de l'offre et de la demande<sup>371</sup>, qui peut différer du prix de

marché pour des raisons tenant à la concurrence, au système de crédit<sup>372</sup>, à la mise en réserve d'une fraction du produit<sup>373</sup>, etc. La somme des prix courants peut donc excéder celle des prix de marché, ce qui est compensé par une réduction du prix de l'argent dans la collection générale des marchandises<sup>374</sup>, conformément au principe d'équivalence.

En s'exerçant à travers la péréquation du taux de profit général, la loi de la valeur autorise la disparité des taux de profit, que le prix soit ou non figure de la valeur. Marx semble retomber dans la tautologie vulgaire de la détermination des prix par l'offre et la demande, puisqu'il est évident qu'une modification de l'une d'entre elles sans variation compensatrice de l'autre implique une variation du prix<sup>375</sup>. Marx doit trouver le moyen de ramener le prix courant au prix de marché, et en même temps d'effacer les profits et pertes extra au niveau de ce dernier. Sinon la détermination des prix reste formelle et contradictoire.

## 2. Le rôle de la concurrence

1. La différence entre les taux de profit perçus par les capitalistes ne peut être supprimée que par l'accumulation, qui modifie les conditions de production, donc le rapport offre-demande. Pour exercer cette fonction, l'accumulation doit donc être déterminée par les différences entre les taux de profit, c'est-à-dire régie par la concurrence à leur propos.

La concurrence n'uniformise pas les taux particuliers en un taux moyen, comme Marx le laisse entendre dans une formulation ambiguë<sup>376</sup>, qui supposerait que les taux particuliers préexistent au taux moyen, à la manière ricardienne. D'autant qu'alors elle orienterait les capitaux vers les branches à faible composition du capital où le rapport entre plus-value créée et capital avancé est le plus élevé. Engels reproche cette erreur à Schmidt, qui attribue à la concurrence ce qui revient à la péréquation<sup>377</sup>.

En ce qui concerne la péréquation, Marx invoque la « concurrence », mais dans un sens différent, qu'il précise : « La loi fondamentale de la concurrence capitaliste [...], qui régit le taux général de profit et ce qu'on appelle les prix de production, déterminés par ce taux, est basée [...] sur la différence entre valeur et coût de production, et sur la possibilité qui en résulte de vendre la marchandise avec profit au-dessous de sa valeur<sup>378</sup> », c'est-à-dire que la péréquation du taux de profit général est possible, parce que les capitalistes ne reçoivent pas la valeur que leur capital a créée, d'où il résulte qu'ils perçoivent un taux individuel égal au taux moyen qui réalise ce taux général.

Or le problème qui se pose ici n'est pas celui-là, déjà résolu, « la difficulté proprement dite est celle-ci : comment se passe cet alignement des profits sur le taux général du profit, étant donné que celui-ci ne peut de toute évidence qu'être un aboutissement et non un point de départ<sup>379</sup> ». Il ne s'agit pas d'égaliser les taux individuels au sein du taux général, mais de respecter cette égalisation mise en cause par le double écart valeur de marché-prix de marché, et prix de marché-prix courant. La concurrence intervient pour supprimer les pertes et profits extra sur la base du taux moyen : « Quand nous parlons d'un taux nécessaire du profit, nous voulons précisément connaître le taux de profit qui ne dépend pas des mouvements de la concurrence, mais la normalise. Le taux moyen de profit intervient dès que s'équilibrent réciproquement les forces des capitalistes concurrents. La concurrence peut réaliser cet équilibre, mais non pas le taux de profit qui s'établit sur la base de cet équilibre<sup>380</sup>. » Précisons : le taux moyen étant établi sans être respecté, la concurrence efface les divergences en orientant l'accumulation, et le nouveau taux moyen s'établit à partir des modifications du procès de production.

La concurrence ne crée pas les lois immanentes au capital général, telles que la péréquation du taux de profit général, elles les exécute en respectant les conditions d'existence du capital, notamment l'accroissement des forces productives. Ainsi elle motive les capitalistes à accumuler là où existent des profits extra, c'est-à-dire dans les branches dont la production est écoulée, et selon les modalités les plus productives, avec une forte composition du capital. Ainsi elle oriente l'accumulation conformément à l'augmentation de la composition du capital dans l'ensemble des branches, sauf dans celles qui sont condamnées par le marché et où, au mieux, le prix de marché égale la valeur de marché de l'entreprise la plus productive. De surcroît, comme il n'y a pas de profits-pertes extra dans l'écart prix de production-valeur de marché<sup>381</sup>, la concurrence n'oriente pas l'accumulation, vers les branches à composition du capital élevée, ce qui entraînerait la disparition des autres. On comprend alors pourquoi, « par ce va-et-vient perpétuel, par la façon dont il se répartit entre les différentes sphères suivant que le taux de profit baisse par-ci et augmente par-là, le capital provoque un rapport entre l'offre et la demande tel qu'il entraîne l'égalité du profit moyen dans les différentes sphères de la production<sup>382</sup> ». La concurrence n'égalise, ni par le transfert de plus-value, ni par l'accumulation, les taux de profit individuels en taux moyen. Elle ramène ceux-là à celui-ci, et en même temps modifie les conditions de production qui déterminent le taux général.

2. La concurrence n'exécute la loi de la péréquation que tendanciellement, car trois raisons en atténuent l'intensité.

La première raison tient à la compensation que les capitalistes effectuent dans le temps<sup>383</sup>. La concurrence porte sur les prix de marché. Or le capital productif n'a pas, en raison de sa fraction fixe, la mobilité suffisante pour se déplacer sans pertes au gré des circonstances. De plus, les perspectives de surprofit sont souvent compensées par des risques dont les capitalistes tiennent compte. Cela étant, cet obstacle confirme la péréquation en prenant en compte les risques pour un taux de profit donné.

La deuxième raison tient aux monopoles, qui font obstacle à la péréquation dans la branche qu'ils dominent en vue de profiter des profits extra<sup>384</sup>. Dès lors, ces monopoles peuvent consolider en partie leurs surprofits, dont le quantum de valeur échappe à la péréquation et est mis en réserve à leur seul bénéfice<sup>385</sup>. Cela étant, la concurrence reste vive entre eux, et cette réserve est elle-même soumise à une péréquation partielle, sinon les monopoles ne seraient plus soumis à l'impératif du taux de profit, et le mode de production capitaliste disparaîtrait<sup>386</sup>. Ce qui limite les « surprofits du monopole ».

La troisième raison tient au découpage de l'espace géographique du mode de production en nations, régies par des Etats, qui fait obstacle à la péréquation mondiale du taux de profit général et autorise les « surprofits coloniaux<sup>387</sup> ».

Ces obstacles ne mettent pas en cause la péréquation elle-même. Marx envisage le « prix de monopole proprement dit, que ne déterminent ni le prix de production, ni la valeur des marchandises, mais la demande et le pouvoir d'achat des clients. Son étude doit prendre place dans la théorie de la concurrence où le mouvement réel des prix sera déterminé<sup>388</sup> ». Ce prix est un prix courant « uniquement déterminé par le désir et le pouvoir d'achat des clients<sup>389</sup> », mais à ce titre il est toujours régi par la loi de la valeur<sup>390</sup>, puisqu'il ne peut attribuer plus de valeur qu'il n'en existe, quitte à réduire le cours de la monnaie.

La différence entre loi et tendance ne met pas en cause l'existence de la loi au niveau du mode de production, mais évoque les raisons qui en diffèrent l'application et qui, tenant à la propriété et/ou à l'Etat, sont propres à la formation sociale régie par le mode de production. Dès lors, la péréquation s'effectue, non selon un taux moyen, mais selon une structure de taux, et en aucun cas on ne peut assimiler la mise en réserve d'une partie de la plus-value sociale par les monopoles, au détriment des

entreprises non monopolistes, à une forme d'exploitation<sup>391</sup>, comme peut le laisser entendre la théorie de la péréquation en termes de transfert.

## Conclusion de la III<sup>e</sup> partie

A l'issue de cette analyse, Marx a rendu compte du rapport capitaux individuels/capital social, à la condition que les capitaux individuels incarnent des capitaux particuliers participant du capital général, ayant droit à leur quote-part de plus-value sociale. Sous cette réserve, il a répondu au paradoxe de la valeur dans des termes compatibles avec le développement des forces productives nécessaire à l'existence du mode de production capitaliste, en invoquant la concurrence. Il lui reste à fonder celle-ci de sorte qu'elle oriente l'accumulation du capital en raison des profits-pertes extra, donc par rapport à la rétribution du capital dans la connexion des capitaux individuels. Ce faisant, Marx découvre la raison qui transforme inéluctablement les conditions d'ordre du procès d'ensemble du capital en autant de raisons d'anarchie du mode de production capitaliste, et trouve une issue aux capitaux individuels qui ne réalisent pas un capital particulier dans la crise qui en résulte.

## *IV*

### *Le développement du mode de production capitaliste*

Ayant établi la métamorphose de la valeur en prix selon la loi de péréquation, Marx doit fonder la concurrence qui la réalise en effaçant les disparités entre les taux de profit particuliers. La concurrence ne joue son rôle qu'en orientant l'accumulation des capitalistes. En la fondant, Marx dégage donc la raison qui oblige les capitalistes individuels à accumuler conformément à la loi inhérente au capital général. Les termes de ce double problème en imposent la solution. Si la concurrence concerne les profits et pertes extra, elle ne peut en procéder, puisque sa fonction est de les effacer. De surcroît, la concurrence ne crée pas les lois du capital général, mais elle contraint les capitalistes individuels à s'y conformer. Elle ne peut donc résulter des données individuelles. La concurrence découle de l'évolution du taux de profit général, en ce qu'il affecte les taux de profit individuels à travers le taux de profit moyen. La loi de baisse du taux de profit est dégagée comme fondement de la concurrence qui est la solution du double problème de l'accumulation individuelle et de la correction des disparités entre les taux de profit individuels à cette occasion.

Cela étant, la loi de baisse du taux de profit général tient au développement des forces productives qu'implique l'accumulation, à condition que les capitalistes se heurtent à l'intransigeance du prolétariat. Elle n'est donc solution qu'en posant le problème de la lutte des classes.

## Le développement contradictoire du capital social

La loi de baisse du taux de profit général, même si elle n'est que tendancielle, constitue la clé de voûte des lois inhérentes au mode de production capitaliste, dans la mesure où elle fonde la concurrence qui articule les nécessités du capital général et le comportement des capitalistes individuels. De sorte que le concept de mode de production ne désigne plus l'enveloppe unissant les forces productives et les rapports de production et permettant à ceux-ci de se reproduire à travers le développement de ceux-là. Ce sont au contraire les rapports de production qui sont définis en conformité au mode de production : « ... les rapports de production correspondant à ce mode spécifique et historiquement déterminé de la production<sup>392</sup> ». Ce retournement définit le mode de production par ses lois de reproduction et de développement, et leur confère le primat sur les rapports de production et sur les forces productives qu'elles déterminent. Ce n'est pas le capital qui fait le mode de production capitaliste, mais ce mode de production qui détermine le capital. On comprend alors que la concurrence, bien que perturbant les conditions circulatoires de la reproduction du procès de production, n'abolisse pas celui-ci, et soit, au contraire, le moyen de son effectuation. Et l'on évite le cercle vicieux d'un concept de reproduction qui impliquerait la concurrence à travers l'accumulation, alors que la concurrence interdit la réunion des conditions de cette même reproduction. Le retournement des déterminations opéré par Marx lui permet de trouver, au sein du mode de production capitaliste, la solution de la reproduction des rapports de production, dont les conditions sont ruinées par la concurrence, qui, seule, contraint les capitalistes individuels à effectuer cette reproduction par l'accumulation de leur capital.

## Section I. La loi tendancielle de baisse du taux de profit général

Cette loi fonde la concurrence par son enjeu. C'est pourquoi Marx l'expose avant d'envisager comment le taux de profit général se distribue en catégories relativement autonomes de rémunération des capitaux non productifs et de la terre<sup>393</sup>. Cela étant, cette loi a pour fonction d'explicitier pourquoi les capitalistes individuels se conforment à la nécessité d'accumulation dictée par le capital général en s'orientant selon les différences entre taux de profit. Or ces capitalistes accumulent au niveau de la formation sociale, et non dans la pureté théorique du concept de mode de production. Marx est donc tenu d'analyser toutes les possibilités offertes, au niveau de la formation sociale, de freiner ou de stopper la loi, c'est-à-dire de la transformer en « tendance<sup>394</sup> ».

### 1. Nature de la loi

La loi de baisse du taux de profit n'est pas la tautologie arithmétique à laquelle elle est souvent réduite. Il est évident que si  $pl/v$  est constant, et que  $c/v$  augmente le taux de profit général ne peut que baisser. Il ne s'agit pas là de la loi, mais seulement de relations tautologiques<sup>395</sup> que Marx développe dès le chapitre 3 du livre III, afin d'orienter son analyse. C'est dans les *Fondements* qu'il les confond avec la « loi la plus importante de l'économie moderne<sup>396</sup> », en privilégiant l'hypothèse de fixité du taux d'exploitation comme « négation de la négation ». Mais dans *Le Capital*, où la loi fonctionne comme solution, son analyse consiste dans la signification du mouvement des termes  $pl/v$  et  $c/v$  qui la fonde.

1. L'accumulation implique l'accroissement de la productivité du travail, donc de la composition technique du capital, dans la mesure où les prolétaires profitent de l'augmentation de la demande de force de travail pour s'opposer aux capitalistes. Sous cette hypothèse, Marx identifie accumulation et accroissement de la composition technique du capital.

La formule du taux de profit met en œuvre la composition du capital en valeur. Or le passage entre les deux compositions ne va pas de soi, puisque l'augmentation de productivité réduit la valeur unitaire des moyens de production et de consommation, de sorte que, selon l'importance des accroissements physiques et des réductions en valeur unitaire, la composition valeur peut augmenter ou diminuer conjointement à une

augmentation de la composition technique.

Marx définit la composition organique de telle sorte que la variation de la composition technique se reflète dans celle de la composition valeur, même si elle y est atténuée par les modifications de valeur unitaire des marchandises qu'elle implique<sup>397</sup>. La composition organique suppose donc que l'accumulation ait lieu à un rythme tel, et selon un accroissement de productivité tel, que, premièrement, les mouvements en valeur ne compensent pas les mouvements en volume, et que, deuxièmement, l'évolution en valeur du capital constant surcompense celle du capital variable. Le développement des forces productives doit remplacer le travail vivant par le travail mort pour sortir de la contradiction entre taux de profit et taux de salaire créée par l'accumulation. En même temps, il doit accroître le taux d'accumulation pour compenser la réduction de valeur unitaire des marchandises, ce qui renforce la contradiction. A cette condition seulement la masse du profit augmente simultanément à la baisse du taux de profit, de sorte que, premièrement, l'accumulation a lieu ; et, deuxièmement, à productivité croissante :  $(c + v)$  et  $c/v$  augmentent conformément aux exigences de la composition organique.

Marx impute au développement des forces productives des conséquences contradictoires et les fonde l'une par l'autre. Il ne suffit pas d'affirmer qu'il s'agit de la « connexion interne et nécessaire entre deux choses qui se contredisent en apparence<sup>398</sup> » pour supprimer la difficulté d'une telle démarche. En effet, l'augmentation de  $c/v$  est la solution de la contradiction propre à l'accumulation dégagée au livre I, et Marx n'a besoin de l'accélération de l'accumulation  $(c + v)$  que pour reproduire la même contradiction, tout en respectant la solution précédemment dégagée. Avant de qualifier cette démarche de tautologie, il faut remarquer qu'elle ne vise pas à démontrer l'existence de la contradiction, mais à fonder la concurrence qui oblige les capitalistes individuels à se conformer aux lois du capital général. Il ne s'agit pas d'établir la possibilité de la baisse du taux de profit, en se contentant de combiner tautologiquement des hypothèses<sup>399</sup>, mais de découvrir ce qui la rend nécessaire : « il faut qu'il en soit ainsi<sup>400</sup> » pour que la concurrence réalise l'accumulation sans l'entraver. C'est dire que la loi de baisse du taux de profit ne concerne pas les contradictions propres au capital général, dégagées au livre I, qu'elle reproduit, mais les modalités de la « connexion interne et nécessaire » des capitaux individuels au sein du capital social selon lesquelles ces contradictions peuvent se mouvoir.

2. Jusqu'à présent, Marx a supposé le taux d'exploitation constant. Or le développement des forces productives, effectué à travers l'accumulation, accroît, directement ou indirectement, le taux d'exploitation relative<sup>401</sup> en réduisant respectivement la valeur unitaire des moyens de subsistance et des moyens de production nécessaires à leur fabrication. Pour fonder la loi de baisse du taux de profit, Marx doit donc supposer que l'augmentation du taux de plus-value est historiquement limitée<sup>402</sup>, tandis que le développement des forces productives est illimité. A cet effet, il invoque le fait, précédemment établi, que l'amélioration de la productivité du travail ne se traduit pas directement par un renforcement de l'exploitation<sup>403</sup>. Un tel argument n'est pas convaincant, puisqu'il laisse le taux de profit indéterminé. Sauf à préciser que cette traduction ne s'effectue pas directement, en raison de la lutte des classes qui interdit aux capitalistes de s'approprier les résultats d'une meilleure productivité. En effet, la plus-value relative générale n'augmente qu'en raison d'un certain développement des forces productives qui, en tout état de cause, accroît la richesse sociale en valeurs d'usage. Or la valeur de la force de travail est socialement déterminée en référence à la richesse sociale, de telle sorte que le développement des forces productives a deux conséquences contradictoires sur le taux d'exploitation relative. Entre celles-ci seule la « force » peut trancher<sup>404</sup>, puisque, au niveau de l'achat de la force de travail, capitalistes et prolétaires sont titulaires des mêmes droits de possession. Ce n'est que par la lutte que les prolétaires peuvent imposer la valorisation de leur force de travail permise par l'enrichissement social, et s'attribuer ainsi les bénéfices de l'amélioration de la productivité de leur travail.

Marx renvoie donc la loi de baisse du taux de profit au renforcement du prolétariat dans la lutte des classes, ce qui est conforme à l'hypothèse exigée pour que l'accumulation implique le développement des forces productives et l'augmentation de la composition technique du capital au livre I. Il ne s'agit pas là d'un jugement de valeur à refuser<sup>405</sup> ou à revendiquer<sup>406</sup>, mais d'une nécessité théorique pour expliciter l'existence du mode de production capitaliste, et qui place la lutte des classes au centre de l'analyse, comme clé de voûte du *Capital*. La lutte du prolétariat explique simultanément que les capitalistes entrent en concurrence, accumulent et développent les forces productives à cette occasion. Cela étant, si cette lutte est nécessaire pour réaliser les lois du mode de production capitaliste, elle n'est pas elle-même une loi inhérente à ce mode. Marx n'analyse donc l'existence, le fonctionnement et le

développement de ce mode de production qu'en référence à une instance qui l'englobe, même s'il la détermine : la formation économique et sociale où a lieu la lutte des classes et où les capitalistes peuvent trouver les moyens d'échapper à la loi de baisse du taux de profit.

## 2. Le caractère tendanciel de la loi

Comme on l'a vu, et pour cette raison, Marx est tenu d'envisager si, au niveau de la formation économique et sociale, les capitalistes ne disposeraient pas de moyens pour éviter cette loi. De plus, il lui faut « expliquer que cette baisse n'ait pas été plus importante ou plus rapide<sup>407</sup> » en raison du développement gigantesque des forces productives effectué par le capital. Il cherche donc les causes extérieures à la loi susceptibles de la contrecarrer, et de la transformer en simple tendance<sup>408</sup>. Ces causes à efficacité économique sont extérieures au champ de la loi qui régit le mode de production capitaliste, donc extérieures à celui-ci. Cette analyse ne met pas en cause la détermination de la loi, mais indique l'articulation du mode de production à la formation économico-sociale qu'il régit, telle que les termes de la loi peuvent être temporairement modifiés.

1. La recherche des causes qui contrecarrent la loi ne vise pas à établir les moyens d'existence d'une condition nécessaire au mode de production capitaliste, mais au contraire à montrer que, même si cette condition est temporairement suspendue pour certaines causes, cette suspension même ne peut qu'en précipiter à terme la réalisation. La démarche de Marx diffère donc ici de celle par laquelle il établit la loi de baisse du taux de profit. Elle consiste à indiquer les raisons, concernant le taux d'exploitation et la composition valeur du capital, susceptibles de contrecarrer la loi, et à montrer le caractère nécessairement temporaire de cette action.

En ce qui concerne le taux d'exploitation, Marx indique les facteurs de son élévation indépendants du développement des forces productives, tels que l'augmentation de la durée du travail, l'intensification du travail, le perfectionnement des méthodes de travail sur la base du capital existant, la surpopulation relative en ce qu'elle désarme les prolétaires face aux capitalistes. En ce qui concerne la composition valeur du capital, Marx souligne l'action de la baisse du prix des éléments du capital constant grâce au commerce extérieur. Enfin il prend en compte les investissements extérieurs qui bénéficient de la différence internationale des taux de

profit<sup>409</sup>, et les formes d'accumulation du capital, telles que les sociétés par actions, qui réduisent le coût de l'avance<sup>410</sup>. Tous ces facteurs ne contrecarrent la loi qu'en permettant au taux de profit général de se maintenir, ils favorisent donc l'accumulation à productivité croissante, et à ce titre précipitent à terme la réalisation de la loi<sup>411</sup>.

2. Aucune de ces causes ne procède des forces internes à la loi de baisse du taux de profit, ni d'une loi inhérente au mode de production. Comme Marx le précise à propos de la dépréciation du salaire, elles n'ont « rien à voir avec l'analyse générale du capital<sup>412</sup> ». Ces causes tiennent : premièrement à l'Etat, qui autorise le développement du capital par actions en garantissant le système de crédit, établit les « barrières commerciales », et intervient dans la fixation des règles salariales, soit directement par les « législations de fabrique », soit indirectement en s'opposant à la radicalisation prolétarienne : « La violence (c'est-à-dire le pouvoir d'Etat) est, elle aussi, une puissance économique<sup>413</sup>. » L'Etat, qui procède en dernière instance des rapports de production, ne se confond pas avec eux au sein du mode de production, et bénéficie à l'égard du « mouvement de la production » d'une « indépendance relative qui lui est inhérente<sup>414</sup> ». Deuxièmement, ces causes tiennent au commerce extérieur, dont le rôle vient de l'insuffisant développement du mode de production à l'échelle mondiale, qui limite la péréquation du taux de profit général entre les nations. Cela permet aux économies arriérées où le capital est relativement peu développé de bénéficier d'un taux de profit supérieur<sup>415</sup>, et d'attirer les capitaux étrangers<sup>416</sup>. De plus, cela permet aux économies avancées de vendre aux économies arriérées leur production à un prix supérieur à son prix de marché national, et inférieur au prix de marché de l'économie d'importation<sup>417</sup>, de sorte que l'économie avancée reçoit plus de travail social abstrait qu'elle n'en fournit à sa partenaire arriérée<sup>418</sup>. Or une des raisons principales de cette insuffisante péréquation internationale du taux de profit général, qui autorise les surprofits coloniaux, est la législation douanière dont chaque Etat a le monopole<sup>419</sup>.

L'Etat est donc au centre des causes qui contrecarrent la loi. Il transforme cette loi du mode de production capitaliste en tendance au niveau de la formation économique-sociale où il opère. En montrant comment s'effectue cette transformation, et pourquoi elle est temporaire, Marx établit le fonctionnement de la loi de baisse du taux de profit, même sous la forme d'une simple tendance, dans la formation économique-sociale. Alors que, jusqu'à présent, il n'a articulé ces deux instances qu'en

référant le mode de production à la formation économique-sociale, il montre ici comment celui-là détermine le fonctionnement de celle-ci, selon quelles modalités le mode de production régit la formation économique-sociale. Cela étant, si Marx a dégagé le principe de la concurrence entre les capitalistes, il n'en a pas précisé les modalités d'application, puisque la baisse du taux de profit général peut laisser les capitalistes dans les mêmes rapports.

## Section II. Contradiction et limite inhérentes au capital

Marx a dégagé la loi de baisse du taux de profit comme solution d'un problème d'existence du mode de production capitaliste : l'accumulation des capitalistes individuels conformément aux exigences du capital général. Cette loi menace l'accumulation, dans la mesure où le taux de profit est « l'aiguillon de la production capitaliste<sup>420</sup> », même si la masse de profit augmente<sup>421</sup>. Marx ne nie pas que certaines entreprises, de grandes dimensions notamment, soient motivées par la masse et non par le taux de profit<sup>422</sup>, mais, en raison du rôle joué par le taux de profit dans l'articulation des capitaux individuels au sein du capital social, il en déduit que, si ce comportement se généralisait, la production capitaliste « tomberait en sommeil<sup>423</sup> », sans que la reproduction puisse s'effectuer. On ne peut donc user de cet argument pour tourner la difficulté introduite par la loi de baisse du taux de profit qui, à terme, supprime l'aiguillon de la production capitaliste qui la rend nécessaire. Marx est ainsi conduit à analyser « le développement des contradictions internes à la loi » pour en trouver la solution au sein même du capital. Ce faisant, il montre comment la loi modifie les relations entre les capitalistes et les oppose concrètement au sein de la formation économique-sociale à propos du taux de profit déterminé par le mode de production.

### 1. La dévalorisation du capital

1. La loi concerne le taux de profit général, or les taux de profit particuliers ne peuvent pas baisser, sauf à imaginer que le mode de production entre de lui-même « en sommeil » sans pouvoir se reproduire. Puisque la nécessité de la loi établit celle d'une limite à la dévalorisation de la force de travail, la seule solution est la dévalorisation du capital<sup>424</sup>, limitée au capital constant pour la même raison. Bien que le taux d'exploitation soit donné et que le capital constant augmente en volume relativement au capital variable, les taux de profit particuliers restent alors constants.

La solution de cette contradiction met en cause la raison d'être de la concurrence, que Marx doit alors rétablir au niveau de la dévalorisation, dont il dégage les modalités. La dévalorisation consiste dans une réduction de la valeur existante, avancée sous forme de capital constant<sup>425</sup>. Elle résulte donc de l'augmentation de la productivité du travail qui déprécie

les marchandises, au même titre qu'elle réduit le taux de profit général. Le développement des forces productives abaisse simultanément le taux d'autovalorisation et la valeur à valoriser, en élevant la productivité moyenne sociale autour de laquelle s'organise la détermination des prix. Ce sont donc les capitaux correspondant aux productivités du travail inférieures à la moyenne sociale qui sont dévalorisés. Pour éviter cette pénalisation, les capitalistes ne peuvent qu'accumuler en développant les forces productives, précipitant ainsi la baisse du taux de profit général, qui entraîne la dévalorisation du capital. Le développement des forces productives appelle l'accumulation à forces productives croissantes, ce qui entraîne le bouleversement permanent du procès de travail capitaliste<sup>426</sup>.

La concurrence, ainsi fondée, porte sur le capital accumulé et non sur les prix. Elle est inhérente au mode de production capitaliste et ne tient pas aux illusions idéologiques et/ou juridiques<sup>427</sup> propres à la formation économique-sociale. Il en résulte deux remarques à propos du procès d'accumulation constitutif du mode de production. D'une part, le développement des forces productives est relativement concentré dans le secteur 1, qui produit ses propres moyens de production et ceux du secteur 2. D'où le niveau relativement élevé de la composition du capital dans le secteur 1, d'autant plus que les capitalistes n'accumulent pas en capital constant pour économiser du temps de travail, mais seulement du temps de travail payé<sup>428</sup>. On comprend alors que le mouvement du capital, orienté par la détermination des prix de marché vers les plus fortes compositions du capital dans toutes les branches, le soit, de surcroît, par la concurrence, vers les branches à forte composition du capital. En effet, ces branches sont désavantagées par la dévalorisation, en raison de l'importance relative du capital constant qu'elles emploient, ce qu'il leur faut compenser par une accumulation d'autant plus élevée. D'autre part, la concurrence sur le capital constant élimine les capitalistes les moins productifs, dont le capital est centralisé par d'autres. Dans la mesure où l'accumulation suppose une avance de plus en plus importante en capital constant fixe, cette pénalisation affecte les capitalistes de faible dimension. Pour autant, Marx n'envisage pas le développement du mode de production capitaliste comme une monopolisation croissante tendant à éliminer tous les petits capitaux. Lui-même précise que si tel était le cas la production capitaliste « tomberait en sommeil », puisque les monopoles ont tendance à considérer la masse de leurs profits plus que leur taux<sup>429</sup>, ce qui rend nécessaire, malgré la tendance à la centralisation, l'apparition de nouveaux capitaux, par scission ou par réactivation de capitaux existants<sup>430</sup>. Dans la

mesure où cette formation de capital nouveau devient de plus en plus difficile à cause du double mouvement de concentration et de centralisation, Marx en déduit une raison d'affaiblissement du mode de production capitaliste, dont les lois indissociables de la péréquation et de la concurrence sont ainsi mises en cause. L'image, proposée par Engels<sup>431</sup>, d'une situation où tout le capital serait centralisé par un seul capitaliste, n'est qu'une limite marquant le processus de décapitalisation-expropriation des capitalistes par le capital lui-même, et non une figure de fonctionnement du mode de production.

2. Cette dévalorisation, nécessaire à l'existence du mode de production capitaliste, exprime la contradiction inhérente à ce mode : « Son caractère spécifique est fondé sur la valeur-capital existante considérée comme moyen de mettre en valeur au maximum cette valeur. Les méthodes par lesquelles la production capitaliste atteint ce but impliquent : diminution du taux de profit, dépréciation du capital existant et développement des forces productives du travail aux dépens de celles qui ont déjà été produites<sup>432</sup>. » La contradiction du mode de production capitaliste n'oppose pas le développement des forces productives aux rapports de production. Marx l'établit ainsi dans les *Fondements*<sup>433</sup>, dans la mesure où il part de l'opposition travail subjectif-travail objectif réalisée pleinement dans le machinisme. Et, dans cette perspective, il considère qu'à un certain degré de leur développement « les forces productives matérielles de la société entrent en conflit avec les conditions de la production existantes [...]. Une formation sociale ne disparaît jamais avant que n'aient été développées toutes les forces productives qu'elle est capable de contenir<sup>434</sup>. » Cette conception, malgré l'apparente dialectique du renversement des termes, est mécaniste en ce qu'elle oppose les termes de la contradiction dans un rapport contenant-contenu : tant que le contenu est assez large, la contradiction ne s'exprime pas ; dès qu'il est trop étroit elle éclate de façon absolue et irrémédiable. Dans *Le Capital*, au contraire, les forces productives s'opposent à elles-mêmes, selon qu'elles sont nouvelles ou anciennes en raison de la nature du capital. La contradiction est donc permanente : « Si donc le mode de production capitaliste est un moyen historique de développer les forces productives matérielles et de créer le marché mondial correspondant, il représente en même temps une contradiction permanente entre cette tâche historique et les rapports sociaux qui lui correspondent<sup>435</sup>. » De surcroît, cette contradiction se réalise à condition que les capitalistes ne puissent pas la résoudre, au

moins temporairement ; elle n'est plus irrémédiable, même si elle est toujours reproduite : « La production capitaliste tend sans cesse à dépasser ces limites qui lui sont immanentes, mais elle n'y parvient qu'en employant des moyens, qui, de nouveau, et à une échelle plus imposante, dressent devant elle les mêmes barrières<sup>436</sup>. » Seul le prolétariat est à même de retirer à la bourgeoisie les moyens politiques par lesquels elle repousse les contradictions du capital. Cette contradiction ne tient pas au développement des forces productives, même si elle le concerne en déterminant son orientation. Elle est immanente au capital en tant que rapport de production. En effet, il ne peut être reproduit qu'à travers l'accumulation individuelle, qui implique le développement absolu de la productivité du travail. Or cette reproduction procède socialement de la valorisation de la valeur, qui tient dans le développement des seules forces productives économisant le temps de travail payé : « Le moyen — développement inconditionné de la productivité sociale — entre perpétuellement en conflit avec la fin limitée : mise en valeur du capital existant<sup>437</sup>. » Le capital peut suspendre cette contradiction dans la mesure où il est à même de dévaloriser la force de travail et d'augmenter le taux d'exploitation, c'est-à-dire de compenser le développement des forces productives économisant du temps de travail payé et non payé ( $c/v$ ) par une économie de temps de travail payé ( $pl/v$ ). Cette suspension est un déplacement de la contradiction du capital constant à la force de travail, l'un d'entre eux devant être dévalorisé pour que le capital se reproduise. Cela étant, même si elle peut être déplacée, la contradiction n'en reste pas moins immanente au capital, qui intègre aussi bien la force de travail que les moyens de production. A ce titre, « la véritable barrière de la production capitaliste, c'est le capital lui-même<sup>438</sup> ».

Cette contradiction inhérente au capital n'a pas de solution et lui est irréductible. Dès lors, il s'agit seulement de savoir ce qui est dévalorisé des moyens de production ou de la force de travail au sein du capital, c'est-à-dire qui en est victime, des capitalistes ou des prolétaires, étant entendu que le déplacement de la contradiction ne peut concerner que ses victimes et non le capital. Le rôle de la lutte des classes dans l'analyse du *Capital* est donc d'opposer les porteurs des éléments du capital à propos de la contradiction qui lui est inhérente, et non les termes mêmes de la contradiction. On ne peut donc reprocher à Marx de présupposer, dans son analyse de la loi de baisse du taux de profit, la contradiction qu'il entreprend d'établir. Le renforcement du prolétariat dans la lutte des classes n'est pas une hypothèse destinée à déduire la contradiction propre au capital, mais une figure de la lutte des classes permettant de dégager la

clé de voûte du mode de production capitaliste qui exprime cette contradiction.

## 2. Les crises du capital

La contradiction du capital lui étant irréductible, il reste à en déduire les formes de manifestation.

1. La dévalorisation du capital, qui fonde la concurrence, empêche la réalisation des conditions d'ordre de la reproduction dégagées au livre II<sup>439</sup>, parce que d'une part la dévalorisation opère à l'insu des capitalistes et déjoue leurs éventuelles tentatives d'organisation, et d'autre part la concurrence interdit une telle concertation. Marx établit l'inéluctabilité des crises de reproduction comme solution à l'existence du capital social malgré la contradiction qui lui est inhérente.

Il ne s'agit donc pas de démontrer quelle est la cause de ces crises, mais de préciser leur fonction comme moyen d'existence du mode de production capitaliste qui ne peut se reproduire qu'en enfreignant ses propres conditions d'ordre<sup>440</sup>, les transformant ainsi en conditions d'anarchie<sup>441</sup>. Poser le problème de cette façon n'est pas accrédi-ter la « théorie de la disproportionnalité<sup>442</sup> », qui est causale et cherche le moyen d'éviter les crises par un gonflement illusoire du capital du secteur 1, mais comprendre que la crise est le mode de rééquilibrage des conditions de reproduction mises en cause par l'anarchie de l'accumulation : « Les crises ne sont jamais que des solutions violentes et momentanées des contradictions existantes, de violentes éruptions qui rétablissent pour un instant l'équilibre rompu<sup>443</sup>. »

Dès lors, le problème est de savoir ce que deviennent les capitaux individuels qui ne sont pas reproductibles comme capitaux particuliers au sein du capital général-social, c'est-à-dire quelle forme revêt la crise de reproduction du capital général. Pour le résoudre, Marx suppose les conditions les plus défavorables au capital : un taux d'exploitation fixe pour une force de travail donnée, donc une masse de plus-value constante<sup>444</sup>. Si les taux de profit particuliers des capitaux existants sont constants, toute accumulation de capital nouveau implique qu'une fraction équivalente de capital ne rapporte aucun profit, c'est-à-dire qu'elle soit absolument dévalorisée. Il y a surproduction absolue du capital par rapport à la masse de plus-value à distribuer, et non évidemment par rapport aux besoins à satisfaire<sup>445</sup>. Cette tautologie ne démontre pas l'existence de la

crise ; elle montre que la crise s'exprime par une surproduction de capital qui frappe la partie la moins productive du capital social.

Cette surproduction pose le problème de ce que devient la partie du capital concernée. La seule solution conforme aux termes du problème est la « mise en sommeil » ou « mise en jachère » répartie entre les capitaux individuels par la concurrence qui opère selon leur productivité différentielle. Cette sanction ne peut être réalisée qu'au niveau du capital-marchandise, qui est absolument dévalorisé, de sorte que le produit des capitaux frappés n'est pas rémunéré et ne trouve pas d'acquéreur à sa valeur de marché, qui reste supérieure au prix de marché. La surproduction de capital se traduit par une surproduction de marchandises sur le marché. Celle-ci n'est pas absolue, mais relative à celle-là<sup>446</sup>.

Sous cette forme, la crise de reproduction du capital élimine le travail social gaspillé dans le procès anarchique d'accumulation du capital, et réalise la loi de la valeur qui reste déterminante<sup>447</sup>. Ce gaspillage n'est pas absolu, mais relatif à la composition matérielle du produit nécessaire à la reproduction du capital dans son double procès de production et de circulation. La crise maintient l'unité du mode de production capitaliste dans les termes du principe d'équivalence en rétablissant les conditions de la reproduction du capital survivant<sup>448</sup>. La crise de surproduction est le moyen immanent au mode de production capitaliste de réaliser sa crise de reproduction, par laquelle il rétablit ses conditions de reproduction et d'existence. Elle est le moyen de l'équilibre de ce mode de production<sup>449</sup>, alors que l'économie politique n'y a jamais vu qu'un déséquilibre.

2. Si cette forme de crise est nécessaire à l'unité du mode de production capitaliste, il faut en dégager les conditions de possibilité. En effet, celles-ci ne vont pas de soi, car les éléments du capital-marchandise excédentaire peuvent être vendus à un prix réduit : « La trop grande masse de marchandises n'est jamais que relative et n'existe qu'en présence de certains prix<sup>450</sup>. » Il suffirait alors aux capitalistes de réduire ces prix pour écouler leur produit ; la crise de surproduction ne serait pas immanente au capital, mais contingente à une faible concurrence selon l'analyse de l'économie politique.

Une telle analyse suppose que l'offre crée sa demande à n'importe quel prix, comme si le produit se distribuait en revenus. Or la valeur du produit social se répartit en revenus ( $v + pl$ ) et en capital ( $c + v$ ). La fraction du capital constant est rédhibitoire à tout revenu. Comme la surproduction de marchandise n'est pas absolue sur le marché, mais relative à l'excédent de

capital dévalorisé, l'offre ne peut créer de demande, même en réduisant les prix, pour la fraction de valeur égale au capital constant. La crise ne tient pas dans une mévente relative aux prix, mais dans une incapacité d'acheter propre aux capitalistes frappés par la dévalorisation : dans la mesure où une partie du capital-marchandise ne peut être réalisée à sa valeur de marché, une partie correspondante du capital productif ne peut être reproduite. La baisse des prix n'y change rien, elle n'est qu'une solution alternative à la destruction physique des valeurs d'usage. C'est la perte de valeur irréalisable qui fait problème : parce qu'elle interdit l'achat, elle fait obstacle à la vente des capitalistes fournisseurs. C'est pourquoi la crise de surproduction est générale.

Encore faut-il que l'échange puisse ne pas s'effectuer alors que les marchandises ont toujours en face d'elles d'autres marchandises<sup>451</sup>. Cette possibilité vient de ce que l'échange n'oppose pas deux partenaires à propos de deux produits, mais qu'il se fractionne en deux actes d'achat-vente qui mettent en présence trois partenaires : deux produits et l'argent. Les contreparties de l'échange sont ainsi séparées dans le temps. Or cette séparation tient à l'argent, comme forme d'expression de la valeur. A ce titre, la séparation argent-marchandise, qui produit la séparation achat-vente, est la forme la plus générale des crises, sa première forme de possibilité<sup>452</sup>.

Cela étant, cette possibilité doit être mise en œuvre et ne peut l'être que sur le marché : « Si l'on nous dit que la production croissante a besoin d'un marché de plus en plus étendu, et que la production se développe plus rapidement que le marché, on ne fait qu'exprimer sous une forme réelle plutôt que sous une forme abstraite le phénomène à expliquer<sup>453</sup>. » C'est une tautologie d'attribuer la crise à une consommation solvable insuffisante, car le capital ne connaît qu'elle<sup>454</sup>. Une deuxième forme de possibilité est nécessaire pour faire jouer la première.

Certes, Marx insiste sur la limitation de la consommation personnelle des masses : « La raison ultime de toute véritable crise demeure toujours la pauvreté et la limitation de la consommation des masses, en face de la tendance de la production capitaliste à développer les forces productives comme si elles n'avaient pour limite que la capacité de consommation absolue de la société<sup>455</sup> » Mais cette limitation résulte des rapports de distribution produits par les rapports de production et renvoie à ceux-ci. Par cet argument, Marx reprend la contradiction inhérente au capital entre sa fin et ses moyens, qui est à l'origine des crises de reproduction : « La forme de distribution n'est que la forme de production sous un autre

aspect. La différence spécifique, la limitation spécifique imposée à la distribution bourgeoise, passe dans la production et la domine. Le fait qu'elle est obligée, par ses propres lois immanentes, d'une part de développer les forces de production comme si elle n'était pas une production sur une base bourgeoise limitée, et de ne les développer d'autre part que dans ces limites, constitue la raison la plus intime et la plus profonde des crises<sup>456</sup>. » Cette raison ne peut rendre compte de la transformation des crises de reproduction en crises de surproduction. Si la discordance sur le marché permet à la séparation marchandise-argent de jouer son rôle, c'est autant à cause des conditions de proportionnalité interbranches, qu'en raison de la misère prolétarienne<sup>457</sup>. Or la disproportion et la misère sont inhérentes à la reproduction du capital<sup>458</sup>. Il ne s'agit donc plus de savoir pourquoi le marché permet la transformation, mais, puisque les raisons de la crise sont permanentes, comment il évite d'être en crise permanente. Le problème, ainsi renversé, est résolu sans difficulté en raison du rôle de l'argent comme première forme de possibilité des crises. En tant que moyen de paiement, l'argent masque les discordances et permet à la reproduction de se poursuivre, à crédit en quelque sorte, c'est-à-dire en hypothéquant son déroulement futur : « La crise dans sa première forme est la métamorphose même de la marchandise [...]. La crise sous sa dernière forme provient de ce que l'argent fonctionne comme moyen de paiement et figure à deux moments différents, dans des fonctions différentes<sup>459</sup>. »

Ainsi la crise, dont la fonction est d'exécuter la loi de la valeur, ne se réalise qu'en raison de conditions de possibilité qui procèdent de la valeur et de ses formes.

3. Il ne reste à Marx qu'à rendre compte de l'enchaînement des crises. Il établit ainsi comment le fonctionnement du mode de production capitaliste s'exprime concrètement sur le marché, c'est-à-dire au niveau de la formation économique-sociale, sous la détermination de la loi de baisse du taux de profit qui y est transformée éventuellement en tendance.

Le système de crédit, en mettant en œuvre l'argent comme moyen de paiement, permet de tendre au maximum la reproduction de façon relativement autonome par rapport au marché<sup>460</sup>, puisque la création monétaire n'est pas limitée grâce à l'escompte des traites. Le système de crédit masque artificiellement la crise de reproduction en repoussant les limites circulatoires de la reproduction<sup>461</sup>. Ce faisant, il déconnecte l'argent du mouvement du capital réel, et le transforme en capital fictif,

dans la mesure où les traites qu'il émet ne sont plus que des traites de cavalerie<sup>462</sup>. L'argent ne masque la crise de reproduction qu'en créant les conditions de la crise monétaire.

Marx ne s'attache pas à celle-ci, car elle tient à l'argent et non au capital<sup>463</sup>. Il ne le fait donc fonctionner qu'à la suite d'une crise commerciale, puisque c'est le commerce, pont entre production et circulation, qui exprime la crise du capital<sup>464</sup>. Le système de crédit sensibilise néanmoins le procès de production aux modifications monétaires<sup>465</sup>, puisque les variations du taux d'intérêt conduisent le capital à sacrifier la production de richesse sociale au remboursement de ses créances, c'est-à-dire à l'argent comme incarnation de la richesse sociale<sup>466</sup>. De la sorte, la physionomie de la crise dépend en partie de la politique adoptée par les organismes de crédit et par la banque centrale<sup>467</sup>. Marx consacre les chapitres 33 et 34 du livre III aux possibilités d'une politique économique susceptible, non pas d'éviter la crise, mais de l'atténuer<sup>468</sup>.

A la suite de la crise, l'accumulation du capital social perturbe les conditions assainies de la reproduction<sup>469</sup>. L'accumulation individuelle se développe en fonction des profits et pertes extra, et sans égard aux conditions de la reproduction. Ce gaspillage de travail social abstrait, masqué par le système de crédit, s'exprime dans la hausse des prix de marché, bien que les forces productives augmentent, et, éventuellement, dans la déconnection spéculative des prix courants : « Dans tous les articles appartenant à la production capitaliste, la crise est d'ordinaire précédée d'une hausse générale des prix<sup>470</sup>. » La crise inéluctablement vient sanctionner ce gaspillage et, ainsi, arrêter l'inflation : « ... dans les industries où l'on peut accroître rapidement la production [...], la hausse des prix provoque une expansion subite bientôt suivie de l'effondrement<sup>471</sup>. » L'inflation désigne la reproduction anarchique du capital entre deux crises.

La crise étant le point de départ d'un « puissant investissement », la dévalorisation perturbatrice ne s'exprime massivement qu'au moment de la reconstitution du capital fixe. Celle-ci détermine donc la base matérielle de la périodicité des crises<sup>472</sup>, sans pour autant fonder une mécanique endogène du cycle où les crises seraient produites par le renouvellement périodique du capital fixe<sup>473</sup>, en dehors de toute intervention de la lutte des classes<sup>474</sup>.

## La lutte des classes

La loi de baisse du taux de profit, clé de voûte du concept de mode de production, renvoie à la lutte entre les classes capitaliste et prolétarienne, dont Marx a indiqué l'existence nécessaire à certaines places, et dont le rôle est respectivement d'accumuler en augmentant la composition technique du capital, et de bloquer le taux d'exploitation afin de créer les conditions de cette accumulation à productivité croissante. Le concept de lutte des classes est ainsi fondé comme solution du procès d'ensemble du capital : « Comme conclusion, la lutte des classes, dans laquelle le mouvement se décompose et qui est le dénouement de toute cette merde<sup>475</sup>... »

## Section I. La détermination matérielle des classes

Marx précise que ce mouvement est celui des revenus, forme apparente du mouvement du capital. Ainsi il constitue le revenu comme enjeu de la lutte qui définit les classes. Pour autant l'identité des revenus et de leurs sources ne constitue pas la raison des classes, car « cette distinction s'appliquerait [...] à l'infinie variété d'intérêts et de situations que provoque la division du travail social à l'intérieur de la classe ouvrière, de la classe capitaliste et des propriétaires fonciers<sup>476</sup> ». Si les revenus sont pris en compte, c'est comme formes phénoménales, produites par les rapports de distribution.

Les revenus sont des quantités d'argent, donc des quantités de valeur sous forme argent. Malgré l'apparence fallacieuse créée par le fonctionnement du mode de production capitaliste, et qui ressort du fétichisme, ils ne sont pas produits par des facteurs qu'ils rémunéreraient, tels que le capital, la terre et la force de travail. Ceux-ci sont des moyens de fixer et de répartir la valeur nouvelle créée par le seul travail. Les revenus sont produits par les rapports de distribution qui répartissent la valeur créée « entre les possesseurs des différents agents matériels de la production<sup>477</sup> », c'est-à-dire entre les prolétaires, les capitalistes et les propriétaires fonciers.

Les rapports de distribution expriment donc l'autre face des rapports de production qui les déterminent, et à ce titre ils déterminent à leur tour « les rapports qui s'établissent entre les hommes dans le procès de reproduction de la vie humaine<sup>478</sup> ». Ils articulent le procès de production, où la place respective des classes est définie, aux lois de développement du capital, où les classes assument leur fonction en luttant : « ... les rapports de distribution dont il s'agit ici constituent le fondement de fonctions sociales particulières qui, dans le cadre du rapport de production, sont l'apanage de certains de ses agents, par opposition aux producteurs directs. Elles confèrent aux conditions de production et à leurs représentants une qualité sociale particulière<sup>479</sup>. »

On peut alors définir les classes propres au mode de production capitaliste du point de vue de l'enjeu de leur lutte à travers laquelle elles assument leur fonction à leur place. Jusqu'à présent, Marx a désigné comme classes des groupes sociaux caractérisés à l'occasion de l'étude du capital, c'est-à-dire comme facteurs du capital et du travail. Donc, « la

question qui se pose tout d'abord est la suivante : qu'est-ce qui constitue une classe<sup>480</sup> ? ». On ne peut y répondre en invoquant un prétendu statut de classe préétabli, ni en se confinant à la place occupée par les classes dans les rapports de production : à sa place, le prolétariat n'est que matière à exploitation, et il ne dispose que du statut d'exploité, au même titre que les serfs ou les esclaves dans d'autres modes de production. Or *Le Capital* ne cherche pas à établir l'exploitation capitaliste, mais sa spécificité. Les groupes sociaux ne sont des classes qu'en raison de leur fonction déterminée par le mode de production dont ils procèdent, et qui les différencie d'une masse, comme celle des paysans parcellaires<sup>481</sup>. En posant ainsi le problème des classes, il apparaît que, dans le mode de production capitaliste, les deux classes principales ne peuvent assumer leur fonction que si une troisième classe existe, dont la fonction détermine la place : les propriétaires fonciers. Cette classe ne s'inscrit pas dans les rapports de production capitalistes, auxquels elle est néanmoins indispensable, et qui en fondent l'existence. La réponse au problème des classes propres au mode de production capitaliste découle alors « tout naturellement de la réponse à cette autre question : qu'est-ce qui fait que les ouvriers salariés, les capitalistes et les propriétaires fonciers constituent les trois grandes classes de la société capitaliste<sup>482</sup> ? ».

### 1. La classe des capitalistes

Marx a défini la fonction des capitalistes, comme porteurs du capital, par la direction de la production<sup>483</sup>, mais jusqu'à présent il n'a considéré que les capitalistes industriels. Or l'étude du procès d'ensemble de la circulation du capital a montré que les phases du capital-argent et du capital-marchandise sont susceptibles de s'autonomiser sous forme de capitaux particuliers au sein du capital général. Cette autonomisation à l'égard du capital industriel soulève le problème de la rémunération de ses formes propres à la circulation, donc inaptes à la création de valeur et de plus-value. L'analyse du profit laisse deux possibilités de solution : soit le capital non productif entre dans la péréquation, soit il est rémunéré sur le taux de profit perçu par le capital industriel après péréquation. En étudiant les raisons de cette autonomisation, Marx montre que l'une ou l'autre de ces deux solutions est pertinente, selon que l'on a affaire au capital commercial ou au capital financier. De cette différence entre les modes de rémunération des différents types de capitaux naît la raison d'un conflit entre les capitalistes à l'intérieur de leur unité fonctionnelle.

1. Marx distingue au sein du capital marchand, autonomisation du capital-marchandise et argent, entre le capital commercial et le capital financier<sup>484</sup>. Le capital commercial assume la double fonction du capital-marchandise et du capital-argent<sup>485</sup>, puisqu'il effectue la vente du produit sur le marché, et avance la quantité de valeur correspondante au capital productif avant que le capital marchandise ne soit réalisé<sup>486</sup>. Le capital financier n'assume que la gestion du capital-argent, c'est-à-dire les « mouvements techniques de l'argent propres aux capitaux industriel et commercial, tels que les opérations de paiement, d'encaissement, de compensation, de change et de trésor<sup>487</sup> ». Cette double autonomisation vise à réduire le coût d'opérations propres au cycle du capital industriel, et lui permet d'accroître sa création de valeur et de plus-value<sup>488</sup>, en réduisant sa période de rotation<sup>489</sup> et ses frais de circulation. Assumant deux phases nécessaires, bien qu'improductives, au procès du capital productif, le capital marchand entre dans la péréquation du taux de profit général<sup>490</sup>. Il en résulte deux problèmes propres à ce capital que Marx envisage du seul point de vue du capital commercial.

Premièrement<sup>491</sup>, les frais en capital constant et variable, propres au capital commercial, entrent dans le capital total avancé, alors qu'ils ne sont pas créateurs de valeur. Or, d'une part, le capital constant ne transmet sa valeur que s'il est mis en œuvre à l'occasion d'une dépense de travail créatrice de valeur ; d'autre part, le capital variable, ne créant pas de valeur, ne peut entrer dans le capital total avancé qu'au titre de la transmission de sa propre valeur. Si ces formes du capital commercial entrent dans la péréquation, cela semble contredire l'analyse du capital ; mais, si elles n'y entrent pas, cela contredit la loi de péréquation, puisque du capital avancé n'est pas rémunéré au prorata de sa grandeur ; et si elles perçoivent un profit hors péréquation, cela contredit la loi de valeur, puisque les prix sont supérieurs aux prix de marché. La seule solution possible est de considérer ce capital improductif comme organiquement lié au capital productif, dans la mesure où celui-ci devrait en assurer les frais, nécessaires à sa propre reproduction si celui-là n'existait pas de façon autonome. C'est parce qu'il réduit les frais de circulation proprement dits que le capital marchand participe à la péréquation, bien qu'il ne crée pas lui-même de plus-value. Deuxièmement, cette solution pose le problème de la détermination des prix, qui doit être différenciée entre le capital productif et le capital commercial, au niveau des prix du commerce en gros qui achète le produit pour le revendre. Puisque le commerce en gros achète à la branche, son prix d'achat est le prix de production établi sur la

base du seul capital productif avancé, et son prix de vente égale le prix de marché. Entre ces deux prix, s'intercale le « prix de production de marché », qui intègre le capital avancé par le commerçant et le profit qui lui revient. Or le commerçant avance son propre capital et la valeur du capital-marchandise non réalisée, de sorte que celui-ci semble être rémunéré deux fois. De plus, le capital variable avancé semble rapporter un profit à la création duquel il ne contribue pas. Certains considèrent que Marx cherche alors un nouveau mode de détermination des prix pour répondre à cette double difficulté posée par le capital commercial. Or il s'agit au contraire pour lui d'établir cette difficulté, en montrant comment l'autonomisation de ce capital semble perturber la détermination des prix d'ores et déjà établie. Pour respecter celle-ci, colonne vertébrale du concept de mode de production capitaliste, on doit confondre le capital commercial avec le capital industriel : « ... toutes les questions qui le concernent doivent être résolues en posant le problème comme si les phénomènes particuliers au capital marchand n'apparaissaient pas encore comme autonomes, mais toujours en connexion directe avec le capital industriel, comme une de ses branches<sup>492</sup>. » La réponse à ce deuxième problème est la même qu'au premier problème : le capital commercial n'a de place qu'au sein de la détermination des prix, et dans la mesure où son autonomisation réduit suffisamment les frais de circulation pour lui rapporter le profit moyen au sein du système de prix préalablement déterminé.

L'autonomisation concerne donc les capitalistes et non le capital lui-même : « Le capital marchand n'est absolument rien d'autre que la forme autonome d'une partie du capital industriel affectée au procès de circulation<sup>493</sup>. » La place du « prix commercial<sup>494</sup> » dans le système des prix est donc une question technique, qui ne permet pas au commerçant de déterminer ni son taux de profit, ni le volume de ses ventes, mais seulement de choisir quel type de marchandises il vend<sup>495</sup>. Les porteurs du capital marchand, qu'il soit commercial ou financier, déterminés par la péréquation du taux de profit général au même titre que les capitalistes industriels, ne sont pas maîtres de leur activité, qui est régie par la concurrence. Si leurs prétentions, en effet, excédaient le taux de profit moyen, elles entameraient le taux de profit perçu par les capitalistes industriels, qui assumeraient dès lors les tâches improductives propres au cycle de leur capital. Dans la mesure où ils en dépendent, la péréquation du taux de profit général « démontre avec une exactitude mathématique, pourquoi les capitalistes, bien qu'ils se comportent en faux frères dans leur concurrence entre eux, constituent néanmoins une véritable franc-

maçonnerie vis-à-vis de l'ensemble de la classe ouvrière<sup>496</sup> ».

2. Pour autant l'activité des capitalistes marchands ne se limite pas aux tâches improductives du procès d'ensemble du capital. Qu'ils soient commerçants ou financiers, ils ne se contentent pas de gérer la valeur créée, mais ils facilitent l'avance de capital par le crédit, au sein duquel le crédit commercial est la forme propre aux relations inter-entreprises<sup>497</sup>.

Le crédit est spécifique en ce sens que l'argent est prêté en tant que capital, quoi qu'en fasse l'emprunteur<sup>498</sup>. A cette occasion, il perçoit une rémunération, l'intérêt, qui le transforme en « capital porteur d'intérêt<sup>499</sup> », et dont il faut établir la nature et la détermination. Si « l'argent sous forme de capital devient marchandise<sup>500</sup> », pour autant l'intérêt ne peut être le prix du capital-argent qui est sa propre expression de valeur sous forme argent<sup>501</sup>. De surcroît, le capitaliste financier qui organise et gère ce capital porteur d'intérêts, dispose uniquement de dépôts qui ne sont pas sa propriété, et de titres de propriété sur le capital réel qui ne sont pas du capital réel. Son propre capital est fictif.

L'intérêt ne peut donc être le prix du capital mis en œuvre par le capitaliste financier. Il ne désigne pas plus le profit que rapporte le capital-argent avancé dans le procès de production, car ce capital ne rapporte qu'une fois le profit moyen et au seul capitaliste qui l'a emprunté et transformé en capital réel<sup>502</sup>. L'intérêt ne pouvant être un prix, il n'est que la rémunération d'une dépossession temporaire ou définitive de la valeur d'usage propre à l'argent<sup>503</sup>, même si la propriété de cet argent est fictive. L'intérêt est donc prélevé sur le profit réalisé par l'emprunteur qui n'aurait pu accumuler sans prêt. La différence quantitative entre intérêt et profit net au sein du profit moyen recouvre et indique une différence qualitative, puisque le premier revient à la propriété du capital et le deuxième à son mouvement réel<sup>504</sup>. L'intérêt et le profit d'entreprise se dissocient au sein du profit moyen, en « deux catégories distinctes du profit, qui ont des rapports différents avec le capital, qui ont donc rapport à des déterminations différentes du capital<sup>505</sup> ».

Dès lors, l'intérêt ne peut pas être fixé par les lois inhérentes au mode de production capitaliste, mais seulement par l'opposition entre offre et demande de fonds prêtables. Sous l'apparence de la concurrence, cette opposition n'a pas pour fonction de réaliser ces lois de détermination, mais de déterminer l'intérêt ; son rôle n'est pas différentiel mais absolu<sup>506</sup>. Cette détermination, limitée par le niveau du taux de profit moyen, est

« accidentelle<sup>507</sup> ». Elle ne ressort pas du mode de production capitaliste, mais du champ de la formation économique-sociale où la propriété est en jeu. Si néanmoins elle est une force économique, c'est qu'il revient au capital de répartir la plus-value entre ses possesseurs et ses propriétaires<sup>508</sup>.

Dans la limite du taux de profit moyen, l'offreur de fonds prêtables, qu'il soit propriétaire de capital porteur d'intérêts ou de capital fictif, peut revendiquer un intérêt libre de toute détermination inhérente au mode de production capitaliste. Cela constitue une raison suffisante à l'opposition entre capitalistes, dont Marx précise les implications, notamment à propos des crises<sup>509</sup>, où il faut, « pour sauver quelques millions d'argent, sacrifier bien des millions de marchandises<sup>510</sup> ». La classe des capitalistes tire son unité du capital dont ses membres sont les porteurs, mais elle se scinde en raison du mouvement de ce même capital qu'elle a pour fonction de mettre en œuvre. La classe capitaliste n'exerce donc sa fonction, sous la pression du prolétariat, qu'en s'affaiblissant dans la concurrence à propos du taux de profit et dans les oppositions à l'égard du taux d'intérêt.

## 2. La classe des prolétaires

Le prolétariat, comme personnification du travail salarié, est déterminé face à la classe des capitalistes dans l'acte d'achat-vente de la force de travail. Marx a montré au livre 1 ce qui en résulte au niveau du procès de travail pour chacune des deux classes, opposées par la double division sociale de l'acte de travail en tâches de direction et d'exécution et en activités intellectuelles et manuelles. Si Marx note, par ailleurs, que le salaire ne définit pas le prolétariat c'est en tant que forme irrationnelle du prix du travail<sup>511</sup>. La place du prolétariat est déterminée par l'exploitation donc par la vente et les modalités d'usage de la force de travail. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Marx refuse de définir le prolétariat par l'aliénation qui n'est qu'une forme dissimulatrice de l'exploitation<sup>512</sup>.

Pour autant, la fonction du prolétariat, si elle est désignée de façon générale par la lutte, n'est pas envisagée à la place qu'il occupe. On ne sait pas quelle est l'incidence de la lutte menée par le prolétariat sur le mode de production capitaliste, ni les raisons pour lesquelles il se conforme à sa fonction.

1. On ne peut répondre à ces questions en invoquant le travail productif sans soulever un faux problème<sup>513</sup>. Si Marx considère, au livre I, comme

prolétaire « le salarié qui produit le capital et le fait fructifier », cette affirmation n'est légitime qu'au niveau du capital productif où se situe ce livre. Marx précise d'ailleurs que « Monsieur Capital [le] jette sur le pavé dès qu'il n'en a plus besoin<sup>514</sup> », de sorte que le chômeur reste prolétaire, bien qu'improductif.

Définir le prolétariat par le travail productif exploité réduit l'exploitation à l'acte individuel d'un capitaliste achetant la force de travail d'un prolétaire pour produire de la plus-value. Or l'exploitation est une catégorie sociale, dont le produit social, la plus-value, est créée par le travailleur collectif. Les capitaux de circulation, qui semblent individuellement improductifs, ne sont que l'autonomisation personnifiée de phases du procès d'ensemble du capital général. A cet égard, le travailleur collectif ne peut être productif qu'en intégrant les agents affectés aux tâches de circulation. C'est pourquoi Marx considère les salariés du commerce, soi-disant improductifs, comme des prolétaires<sup>515</sup>. Comme tous les travailleurs dont la force de travail est affectée aux tâches de circulation, ils ne créent pas de valeur, mais produisent un surtravail qui revêt la forme d'une réduction des frais de circulation<sup>516</sup>, et en ce sens font fructifier le capital général, ce qui donne droit aux capitaux particuliers qui les mettent en œuvre à une part de la plus-value sociale. L'exploitation du salarié tient à l'appropriation par autrui de son surtravail, quelle qu'en soit la forme. L'exploitation capitaliste tient à la transformation de la force de travail en marchandise, quoi qu'en fasse son acheteur capitaliste : « Que celui-ci ait placé son capital dans une fabrique de leçons au lieu de le placer dans une fabrique de saucissons, c'est son affaire<sup>517</sup>. » Celui qui n'a à vendre que sa force de travail est prolétaire, parce que la force de travail sociale appartient à la classe des capitalistes, même si elle n'en fait aucun usage : « Le travailleur appartient en fait à la classe capitaliste, avant de se vendre à un capitaliste individuel<sup>518</sup>. »

Si Marx attache une certaine importance à l'analyse du travail productif, ce n'est pas pour en faire un attribut du prolétariat, mais pour montrer : premièrement, que la production de plus-value est indifférente au travail concret mis en œuvre ; deuxièmement, que le surproduit n'existe pas naturellement, mais sous forme de plus-value en raison du capital ; et troisièmement, que, même si certains vendeurs de services sont rémunérés selon l'apparence salariale, le travailleur salarié vend sa force et non ses services<sup>519</sup>. Ainsi le concept de travail productif ne définit pas le prolétariat<sup>520</sup>, mais indique comment le prolétaire participe à la création de la plus-value sociale, alors même qu'il est séparé des moyens de toute

production.

2. La fonction du prolétariat ne tient pas à la création de plus-value, mais au surtravail, quelle qu'en soit la forme, qui découle de la vente de sa force de travail. C'est à cette seule condition qu'il peut, en luttant, bloquer le taux d'exploitation, c'est-à-dire imposer aux capitalistes un relèvement de la valeur de sa force de travail au moins proportionnel au développement des forces productives. En assumant cette fonction, le prolétariat permet au mode de production capitaliste de se reproduire, mais ne le lui permet qu'en exacerbant ses contradictions, de telle sorte qu'il ne remplit sa fonction à l'égard de ce mode de production qu'en l'acculant à ses propres limites. Ce qui lui confère une fonction révolutionnaire, qui le différencie qualitativement des classes exploitées des modes de production précédents : en tant qu'aiguillon de la production capitaliste, il en est nécessairement le fossoyeur<sup>521</sup>.

Il s'agit dès lors de savoir comment le prolétariat passe de la lutte pour l'augmentation du salaire à l'abolition du mode de production capitaliste. La réponse tient dans la place qu'il occupe au sein de ce mode. En tant qu'aiguillon nécessaire à la reproduction du capital, le prolétariat est l'agent principal de la loi de baisse du taux de profit, qui, se traduisant en crises, le transforme en victime du capital. Sans réduire la transcroissance fonctionnelle du prolétariat à sa base économique, il importe de souligner que celle-ci réside dans la misère<sup>522</sup> engendrée par le développement du capital à l'occasion des crises, qui sont le levier de la radicalisation révolutionnaire du prolétariat<sup>523</sup>. La misère, accrue par la crise révèle la précarité du revenu dans son existence même, et met en cause le système des rapports de distribution comme revers des rapports de production : « Lorsqu'elle est parvenue à un certain degré de maturité, cette forme historique donnée est dépouillée pour faire place à une forme supérieure. On voit que le moment d'une crise de ce genre est venu, lorsque s'approfondissent la contradiction et l'opposition entre les rapports de distribution, partant l'aspect historique défini des rapports de production correspondants, et les forces productives, la capacité de production et le développement de leurs agents<sup>524</sup>. » La contradiction propre au système des rapports de distribution constitue l'enjeu de la lutte par laquelle « le développement matériel de la production et sa forme sociale entrent alors en conflit<sup>525</sup> ». Ce conflit vient de ce que le capital ne peut se reproduire qu'en gaspillant les forces productives en son sein, ce qui, dans la crise, se traduit en même temps par la prolétarianisation de certains capitalistes et par

la paupérisation absolue des prolétaires. Le prolétariat ne peut échapper à cette situation qu'en abolissant la forme capitaliste du procès de travail, tandis que cette forme ne peut se reproduire qu'en renforçant le prolétariat, dont la lutte est nécessaire à son existence : « ... le mode de production capitaliste crée la puissance qui, sous peine de périr, est obligée d'accomplir ce bouleversement<sup>526</sup>. »

3. Comme classe révolutionnaire le prolétariat, fossoyeur du mode de production capitaliste, en est l'héritier chargé de construire le mode de production socialiste. Le mode de production capitaliste n'est pas condamné, même s'il est aboli, par le prolétariat, mais par la loi générale d'économie du temps de travail dont il devient une forme inadéquate. Le capital est la raison de cette inadéquation qui s'exprime entre le procès de travail et le procès de valorisation, dont le procès de production est l'unité immédiate, car il ne peut développer les forces productives sans les socialiser et mettre en cause le système de propriété privée sur lequel il est fondé<sup>527</sup> : « Le développement des forces productives du travail social est la tâche historique et la justification du capital. Ce faisant, il crée précisément, sans le savoir, les conditions matérielles d'un mode de production supérieur<sup>528</sup>. » C'est le développement du procès de travail qui impose l'abolition du procès de valorisation, dans la mesure où le travail devient une source de plus en plus accessoire de la richesse et où le surtravail n'a plus à prendre la forme de la plus-value pour croître. Le mode de production socialiste suppose donc l'abolition de la valeur par l'organisation communautaire des producteurs<sup>529</sup>, et implique par là même la suppression de la propriété privée des moyens de production et du sol<sup>530</sup>.

Seuls les producteurs directs, qui, en socialisant les moyens de travail, les réunifient au travail et à son produit, peuvent assumer l'instauration et le fonctionnement de ce mode de production supérieur. Néanmoins, ce mode de production suppose, en tant que tel, la direction du travail social : « Dans ce domaine, la liberté ne peut consister qu'en ceci : les producteurs associés — l'homme socialisé — règlent de manière rationnelle leurs échanges organiques avec la nature et les soumettent à leur contrôle commun au lieu d'être dominés par la puissance aveugle de ces échanges ; et ils les accomplissent en dépensant le moins d'énergie possible, dans les conditions les plus dignes, les plus conformes à leur nature humaine. Mais l'empire de la nécessité n'en subsiste pas moins. C'est au-delà que commence l'épanouissement de la puissance humaine qui est sa propre fin,

le véritable règne de la liberté qui, cependant, ne peut fleurir qu'en se fondant sur ce règne de la nécessité<sup>531</sup>. » Marx désigne, dans *Le Capital*, ce mode de production nouveau comme la seule réponse possible de l'humanité à la contradiction propre au capital, en raison de la loi générale d'économie du temps de travail. Il découvre ainsi la tâche historique du prolétariat, en tant que producteur et non propriétaire, de fonder la société sans classes, plutôt que de définir à l'instar des utopies cette classe par les traits nécessaires à cette fondation.

### 3. La classe des propriétaires fonciers

Le travail est mis en œuvre, et le capital est accumulé dans un espace géographique donné. Le mode de production capitaliste détermine la classe des capitalistes par la propriété des seuls moyens de production aux fins d'accumulation du capital, et le prolétariat par la non-propriété afin de transformer sa force de travail en marchandise. Cette double détermination nécessaire pour que chacune de ces classes assume sa fonction implique l'appropriation du sol et du sous-sol par une troisième classe qui, pour ne pas être principale, est néanmoins nécessaire. Sa fonction est de réaliser la séparation entre les conditions d'utilisation de la force de travail et la propriété, dont Marx a montré l'importance au livre I. Dégagée résiduellement, pour rendre compatible les deux classes principales, la fonction de cette troisième classe détermine sa place particulière. Propriétaire du sol et du sous-sol qu'occupent les capitalistes, elle ne les exploite pas elle-même. Elle perçoit donc un loyer, une part de la valeur sociale, sans contribuer à sa production. Cette classe ne s'inscrit pas dans les rapports de production capitalistes, dont elle est une condition, mais elle a sa place dans les rapports de distribution capitalistes<sup>532</sup>. A ce titre elle n'est pas une survivance étrangère au mode de production capitaliste<sup>533</sup>, bien au contraire Marx n'analyse que les propriétaires fonciers propres au mode de production capitaliste<sup>534</sup>. La difficulté soulevée est claire : comment une classe peut-elle exister dans les rapports de distribution sans être inscrite dans les rapports de production qui les déterminent au sein du mode de production capitaliste, et cela en raison du seul système de propriété ? La réponse ne peut être apportée que par l'analyse du loyer auquel donne droit la propriété du sol, c'est-à-dire de l'appropriation de la rente foncière propre au mode de production capitaliste<sup>535</sup>, quelle que soit l'utilisation que les capitalistes font du sol. Que Marx développe les incidences de la rente à propos de l'agriculture ne doit pas faire perdre de vue la question précise à laquelle son concept

répond.

1. La rente différentielle est définie dans son concept général par la péréquation du taux de profit général<sup>536</sup>. Les conditions de production étant identiques, la valeur de marché de chaque exploitant capitaliste est égale au prix de production de la branche. Si l'un d'entre eux bénéficie d'éléments naturels réduisant sa propre valeur de marché, il en résulte un profit extra qui ne peut être éliminé par l'accumulation du capital, en raison de son origine naturelle. Il revient donc au propriétaire foncier qui met les capitalistes en concurrence à l'occasion du bail préalable à l'exploitation du sol. Le monopole du sol transforme le profit extra en rente, différentielle puisqu'elle ne s'ajoute pas au prix de production mais en résulte par différence<sup>537</sup>.

Cette rente différentielle peut tenir à des éléments strictement naturels. Mais les propriétés naturelles du sol sont aussi, en partie, le résultat de l'accumulation qui y a été effectuée et dont les effets physiques lui sont incorporés. Alors la transformation du profit extra en rente différentielle n'est pas mécanique : elle est l'enjeu d'une lutte entre propriétaires fonciers et capitalistes<sup>538</sup>. La rente différentielle tenant aux écarts de fertilité et de situation et non à leur niveau, si la première forme est la base naturelle de toute rente différentielle, il est évident que le développement des forces productives dans l'exploitation du sol et du sous-sol fait de la deuxième la forme la plus générale. Il en résulte un antagonisme croissant entre capitalistes et propriétaires fonciers.

2. Par ailleurs, Marx découvre la rente absolue comme rémunération nécessaire du sol le moins bien situé ou le moins fertile, que les autres propriétaires réclament à leur tour<sup>539</sup>. Le fondement en est la propriété, puisqu'on ne peut imaginer que le propriétaire défavorisé exploite lui-même son sol, sans mettre en cause la séparation entre le capital et la propriété du sol propre au mode de production capitaliste<sup>540</sup>. De surcroît cette solution ne pourrait que repousser le problème, puisque par définition la rente différentielle ne peut être appropriée que si le propriétaire dont le sol est le moins bien placé le loue sans la percevoir.

Le problème réside alors dans le financement de la rente absolue. On ne peut, au même titre que l'intérêt, la faire payer au capitaliste sur son profit moyen, puisque celui-ci rémunère l'avance en capital qu'il a effectuée sans intervention du propriétaire foncier. La rente ne peut non plus s'ajouter au prix de production des produits agricoles, puisque le sol n'a pas contribué

à leur création en tant que valeurs. La seule solution est d'intégrer le montant de la rente absolue aux coûts de production<sup>541</sup>, c'est-à-dire de la financer au niveau de la péréquation du taux de profit général par la mise en réserve d'une partie de la plus-value sociale<sup>542</sup>.

Notons que, si cette analyse a des incidences particulières en ce qui concerne l'agriculture, elle ne s'en tient pas à cette seule branche de production, mais concerne toute exploitation dont le sol est loué par le capitaliste. La mise en réserve de la plus-value sociale est donc un attribut général du monopole des propriétaires qui introduit à son tour un élément de monopole dans l'ensemble du système des prix<sup>543</sup>.

La rente absolue, comme la deuxième forme de la rente différentielle, oppose les capitalistes aux propriétaires fonciers pour un montant à débattre, selon des modalités qui ne sont pas inhérentes au mode de production capitaliste, mais pour des raisons qui lui sont propres. Les propriétaires fonciers extorquent une partie de la plus-value aux capitalistes<sup>544</sup> en raison de leur monopole du sol et du sous-sol. Marx montre ainsi comment le droit de propriété, par sa fonction, confère une place dans les rapports de distribution sans qu'il en soit de même dans les rapports de production<sup>545</sup>. Ce droit permet de séparer la possession, c'est-à-dire l'usage, de la propriété<sup>546</sup>. Il est nécessaire au mode de production capitaliste, dans la mesure où il permet l'exploitation des ressources naturelles en dehors de leur propriété, donc l'accumulation au niveau du seul procès de production de la valeur. A ce titre, il transforme les propriétaires fonciers en classe dont la fonction est d'assumer cette séparation. C'est ! pourquoi les capitalistes ne peuvent étatiser le sol et la rente, ni abolir les propriétaires fonciers, sans détruire le système de propriété sur lequel ils reposent<sup>547</sup>. Le système de la grande propriété foncière nécessaire au capital crée la classe des propriétaires fonciers propre au mode de production capitaliste, comme le système de petite propriété a créé la classe de paysans parcellaires propre aux modes de production antérieurs<sup>548</sup>. Ce qui est conforme à la place qu'attribue Marx dès le livre 1 au système de propriété dans le concept de mode de production, et qui permet, par ailleurs, d'expliquer l'intérêt comme rémunération de la dépossession, ainsi que le surprofit de monopole.

## Section II. La lutte des classes dans la formation économique-sociale

L'analyse du mode de production capitaliste implique la lutte des classes, et le renforcement du prolétariat en son sein, pour en réaliser les lois constitutives. De plus, la classe capitaliste peut recourir aux causes qui contrecarrent la loi de baisse du taux de profit et la transformer en tendance. Cela renvoie à la lutte des classes au niveau de la formation économique et sociale où ces causes se situent, et où cette lutte est doublement transformée. D'une part, l'enjeu est déplacé du salaire à l'Etat qui détient le pouvoir de mettre ces causes en œuvre. Donc la lutte, mondiale comme le capital dans son essence, a lieu dans le cadre national que lui impose l'Etat<sup>549</sup>. D'autre part, l'enjeu politique de la lutte en transforme les acteurs, en regroupant les propriétaires des moyens de travail qui constituent la bourgeoisie ; tandis que le déplacement au niveau de la formation économique-sociale fait intervenir la petite bourgeoisie dans la lutte des classes sous sa forme réelle. C'est pourquoi, tout au long du *Capital*, Marx fait référence à l'histoire de cette lutte dans les termes propres à la formation économique-sociale, et non au mode de production capitaliste.

### 1. La fonction capitaliste de l'Etat

1. L'analyse du mode de production capitaliste, en termes conformes au principe d'équivalence, renvoie à la violence à deux moments précis. Premièrement, pour rendre compte de l'instauration de ce mode de production qui ne peut tenir à ses propres lois de fonctionnement. Deuxièmement, pour expliquer que la loi de baisse du taux de profit « n'ait pas été plus importante ou plus rapide<sup>550</sup> ». La violence concerne les circonstances dans lesquelles fonctionne le mode de production capitaliste. Etant nécessaire à la compréhension de ce fonctionnement, et ne pouvant affecter ses lois propres, elle ne peut concerner que la mise en œuvre du droit de propriété adéquat à ce mode. D'une part, elle contraint les producteurs indépendants, expropriés en raison du principe d'équivalence, à vendre leur force de travail. D'autre part, elle transforme la loi de péréquation en tendance et modifie les termes de l'échange en instaurant des barrières douanières. Fondamentalement, elle impose aux propriétaires des conditions d'échange particulières qui ne résultent pas du capital ni de

la valeur.

En raison de sa détermination générale, définie par ailleurs, dans toute société de classes, l'Etat incarne cette violence, exigée par le capital mais qui ne peut en résulter. Dans *Le Capital*, Marx suppose les « fonctions communes » dont aucune société « ne peut se dispenser<sup>551</sup> » et qui fondent l'existence de l'Etat et analyse les fonctions spécifiques que le mode de production capitaliste impose à l'Etat qui lui est adéquat. Il n'est donc pas ici question de l'Etat en général, mais seulement de sa forme propre aux sociétés soumises au mode de production capitaliste : « C'est toujours dans le rapport immédiat entre le propriétaire des moyens de production et le producteur direct [...], qu'il faut chercher le secret le plus profond, le fondement caché de tout l'édifice social, et par conséquent de la forme politique que prend le rapport de souveraineté et de dépendance, bref, la base de la forme spécifique que revêt l'Etat à une période donnée<sup>552</sup>. »

Dans les sociétés précapitalistes, le procès de production ne peut se reproduire sans faire jouer le « rôle principal » à la politique et/ou à la religion<sup>553</sup>, parce qu'il est fondé sur la propriété foncière inapte à produire du surtravail. Si les producteurs directs possèdent leurs propres moyens de travail, « il faut des raisons extra-économiques, de quelque nature qu'elles soient, pour les obliger à effectuer du travail pour le compte du propriétaire foncier en titre<sup>554</sup> » ; s'ils ne les possèdent pas, la production exige « des rapports personnels de dépendance, une privation de liberté personnelle<sup>555</sup> » ; si l'Etat est propriétaire du sol, « la sujétion à l'Etat est le lot de tous<sup>556</sup> ». Dans ces diverses situations, le procès de production renvoie à une autre instance pour assurer sa reproduction, son existence. L'instance économique est déterminante, dans la mesure où elle impose le mode de sujétion qui lui est nécessaire, mais elle n'assure pas sa reproduction, à la différence du procès de production capitaliste qui « produit et reproduit les agents de ce procès, les conditions matérielles de leur existence et leurs rapports réciproques, c'est-à-dire la forme économique déterminée de la société<sup>557</sup> ». Ce procès, une fois instauré, ne suppose l'Etat que pour mieux fonctionner, pour transformer la loi de baisse du taux de profit en tendance. Cette différence entre les procès de production tient à la transformation de la force de travail en marchandise qui intègre au procès de reproduction son élément créateur de valeur, sa propre source de substance. Si les sociétés précapitalistes prennent une forme « solide, indépendante du simple hasard et de l'arbitraire », dans la mesure où la reproduction de leur procès de production « se consolide, devient usage et tradition pour être en fin de compte sanctifiée

expressément comme loi<sup>558</sup> », la société capitaliste procède tout entière du mode de production qui la régit sans avoir besoin de recourir à la tradition.

2. Marx dégage une combinaison historique originale de rapports et d'instances, où le mode de production suppose la lutte des classes, dont le lieu ne peut être que la formation économique-sociale, et confine en ce lieu l'Etat à des tâches de fonctionnement, alors qu'il y est nécessaire comme instrument de domination de la classe exploiteuse. Il en résulte l'autonomie relative de l'Etat qui, dans la gestion du capital, peut déborder la fonction originelle que celui-ci lui a fixée. Cela explique la politique économique, à l'égard du crédit, de la force de travail et même des forces productives, qui ne serait pas possible si l'Etat devait assumer la reproduction du procès de production. En effet, dans ce cas, il ne disposerait d'aucune autonomie à l'égard du procès de production et ne pourrait arbitrer entre les classes et les fractions de classe. Mais, en même temps, cette politique est limitée aux seules perspectives que lui laisse le capital, dans sa reproduction, de transformer la loi de baisse du taux de profit en simple tendance. Si l'Etat peut intervenir, il ne le peut qu'en conformité au capital qui détermine sa spécificité.

On ne peut donc en tirer prétexte pour renverser l'ordre des déterminations et déplacer l'Etat au centre de l'analyse. Si l'Etat est « une puissance économique<sup>559</sup> », il n'est pas maître de sa propre efficacité, et son intervention conjointe ou concurrente aux lois du capital ne peut qu'en accélérer ou en différer la réalisation. Cela est important au niveau de la lutte des classes, mais ne suffit pas à réduire les rapports économiques à des rapports politiques ayant des effets économiques<sup>560</sup>. Bien au contraire, les rapports politiques n'ont d'efficacité que dans la mesure où ils modifient les rapports entre les classes tels qu'ils sont déterminés par les lois inhérentes au capital. S'ils produisent des effets dans la lutte des classes, c'est en référence au mode de production capitaliste qui constitue leur matrice.

L'Etat est ainsi au centre d'une double détermination, par la lutte des classes et par le mode de production capitaliste, sans que celle-là puisse être réduite à celui-ci, même s'il la détermine à son tour. A cette place, en raison de son autonomie relative, l'Etat a la possibilité d'intervenir dans le fonctionnement d'un mode de production qui ne succombe jamais à ses propres contradictions, donc de repousser-déplacer ces contradictions. Ce qui lui donne ce pouvoir apparent de domination, y compris sur le capital, qui ressort du fétichisme. Mais, en raison même de cette place qui lui confère ce pouvoir, l'Etat ne peut servir qu'aux fins du capital ; tandis que

le capital trouve dans l'Etat le moyen ultime de dépasser les limites que lui oppose le prolétariat. Celui-ci doit donc, pour abolir le capital, détruire l'Etat qui lui est propre.

## 2. La transformation des concepts de classes au niveau de la formation économique-sociale

Le prolétariat n'assume la fonction que lui attribue le mode de production capitaliste qu'en s'attaquant à l'Etat. Ce faisant, la lutte des classes ne se déplace pas du niveau économique au niveau politique ; elle transcroit de l'échange de la force de travail aux conditions extérieures de cet échange. Il n'y a pas coupure au sein de la lutte des classes entre ses objectifs, mais développement de l'un à l'autre ; il n'y a pas deux luttes des classes, l'une au niveau du mode de production, l'autre à celui de la formation économique-sociale. La lutte que fonde l'analyse du mode de production capitaliste s'effectue au niveau de la formation économique-sociale, où elle revêt sa forme réelle. Ainsi transformée, la lutte n'oppose plus les propriétaires de la force de travail, des moyens de production et du sol entre eux à propos des prix ; elle porte sur le système de propriété et oppose les propriétaires des moyens de travail à ceux qui, en étant démunis, ne disposent que de leur force de travail. C'est dans ces termes que la lutte des classes doit se réaliser conformément aux exigences du mode de production.

1. Le concept de bourgeoisie rend compte de l'unité et des différences entre les propriétaires de moyens de travail et leurs délégués. La bourgeoisie se constitue comme unité dans l'antagonisme au prolétariat à propos du système de propriété, elle est donc fondée dans le mode de production lui-même par le capital qui détermine le système de propriété qui lui est adéquat ; mais elle est constituée selon des modalités propres aux rapports de propriété et non aux rapports de production. Aussi la bourgeoisie est scindée entre ses membres selon la place qu'ils occupent dans l'un et/ou l'autre système de rapports, et cela d'autant plus que le capital se développe. Premièrement, les capitalistes financiers et les propriétaires fonciers ont en commun de parasiter la plus-value<sup>561</sup> sans contribuer ni à sa production, ni à sa réalisation. Le développement du capital, qui implique des avances de plus en plus considérables, attribue donc aux capitalistes financiers un pouvoir considérable sur les capitaux industriels et marchands, qui leur permet d'en décimer périodiquement les titulaires<sup>562</sup>. Deuxièmement, les délégués des capitalistes opposés, dans le

rapport de domination propre au capital, aux prolétaires, participent du pouvoir et de la propriété des capitalistes. Remplaçant ces derniers, leur rémunération est financée sur le profit du capital qu'ils ne possèdent pas mais qu'ils font fonctionner. Mais le développement du capital, notamment sous la forme du capital par actions, accroît la séparation entre sa propriété et sa direction. Or les directeurs qui vendent le produit de leur travail sont rémunérés à sa valeur et non au prorata du profit. Dans la mesure où leur travail « court les rues », leur rémunération diminue<sup>563</sup>, alors même qu'ils exercent de plus en plus la direction du procès de production. Ils sont parasités par les capitalistes au nom du droit de propriété, et de la sorte opposés aux moyens de production, qu'ils mettent en œuvre, comme à une réalité étrangère, au même titre que les « journaliers »<sup>564</sup>. Mais ils ne sont pas prolétarisés pour autant, puisqu'ils ne vendent pas leur force de travail. Le capital en se développant fractionne la bourgeoisie en opposant les dirigeants du procès de production aux titulaires parasites du droit de propriété.

2. En même temps, le capital développe le prolétariat et, en son sein, la classe ouvrière. Or celle-ci exerce un rôle dirigeant dans l'exercice de la fonction propre au prolétariat, puisqu'elle regroupe la plus grande partie des travailleurs productifs, et par sa lutte menace directement le taux de plus-value. C'est pourquoi, au niveau de la lutte des classes, Marx s'attache plus à elle qu'au prolétariat dont elle fait partie. Cela étant, ce renforcement, pour être effectif, doit s'exprimer dans l'action de la classe ouvrière en tant que classe à l'égard de l'Etat, et non par des actions professionnelles contre tel capitaliste ou telle industrie. Peu importe que la revendication soit d'ordre économique ou politique, « tout mouvement dans lequel la classe ouvrière s'oppose aux classes dominantes en tant que classe et cherche à les contraindre par pression de l'extérieur est un mouvement politique<sup>565</sup> ». Or la transcroissance des « mouvements économiques isolés » en « mouvement politique [...] de la classe » n'est pas produite par le développement du capital ; elle ne peut venir que du mouvement même de la lutte qui passe par l'organisation de la classe et la conscience de ses intérêts. C'est dire que cette transcroissance pose le problème de la lutte des classes en terme d'activité politique et idéologique, dont Marx fonde le contenu au niveau du mode de production capitaliste, sans rendre compte de ses formes, de la manière dont se constituent les représentations, et de la façon dont elles opèrent<sup>566</sup>. Ainsi rien ne permet d'affirmer que le renforcement du prolétariat, impliqué par l'analyse du mode de production capitaliste, se réalise de soi-même dans

les formes réelles de la lutte des classes au niveau de la formation économique-sociale. D'autant que Marx, dès le livre I, envisage la possibilité pour la classe ouvrière de se contenter d'une augmentation salariale compatible avec l'accumulation du capital : « Ce mouvement accoutume le travailleur à voir sa seule chance de salut dans l'enrichissement de son maître<sup>567</sup>. »

3. Au niveau de cette formation intervient une troisième composante qui perturbe l'affrontement entre bourgeoisie et classe ouvrière : la petite bourgeoisie. Par ce concept, ou celui de « classe moyenne », Marx désigne l'ensemble de ceux qui vendent le produit de leur travail, quelle qu'en soit la valeur d'usage, en dehors de l'accumulation du capital, à la différence des directeurs. Cette classe s'inscrit dans le système de propriété propre au capital sans procéder de celui-ci. Définie résiduellement, elle regroupe ceux qui n'ont de place ni dans les rapports de production, ni dans les rapports de distribution capitalistes. Le produit de leur travail est donc payé par la dépense des revenus et non par une avance en capital, ni par la plus-value en tant que telle<sup>568</sup>. Il satisfait des besoins de consommation personnelle et non de consommation productive. Cette classe a donc un statut limite quant au capital, puisqu'elle n'existe qu'en raison de son développement insuffisant. C'est pourquoi ses membres sont dans des rapports de dépendance aux capitalistes dont les formes diffèrent : de l'indépendance apparente du producteur propriétaire de ses moyens de travail à l'asservissement réel du domestique qui reste en possession de sa force de travail.

La petite bourgeoisie n'est donc ni la partie pauvre de la bourgeoisie, ni la partie riche du prolétariat. Elle est composée de travailleurs qui produisent de la valeur, mais en dehors du capital, donc improductifs de plus-value. En tant que tels et déterminés résiduellement comme survivances des rapports de production précapitalistes abolis, ces producteurs jouent un rôle dans la formation économique-sociale où s'effectue la lutte des classes. En effet, s'ils sont condamnés à la prolétarianisation par le développement du capital<sup>569</sup>, ils sont en même temps favorisés par l'augmentation des revenus qu'autorise le développement des forces productives : « Grâce au machinisme et en somme au développement de la force productive des ouvriers, le revenu net, le profit et la rente croissent à tel point que le bourgeois doit augmenter le nombre de ses domestiques ; au lieu de dépenser une grande partie de son produit en travail productif, il peut le dépenser maintenant en travail improductif, de sorte qu'il y a accroissement du nombre des domestiques, et des

individus vivant de la classe improductive<sup>570</sup>. » Son accroissement renforce la bourgeoisie, puisque cette classe procède du même système de propriété privée des moyens de production : « L'augmentation continuelle des classes moyennes, qui, placées entre les ouvriers et les capitalistes, vivent presque toutes directement du revenu, pèse sur la classe ouvrière et accroît la puissance et la sécurité des classes supérieures<sup>571</sup>. » C'est donc par rapport au système de propriété, et non plus directement par rapport au capital dont il procède fondamentalement, que Marx définit les classes dans la formation économique et sociale. Les deux niveaux de détermination, propres au mode de production et à la formation économique-sociale, correspondent, puisque l'Etat défend et met en œuvre le système de propriété adéquat au capital dont il dépend lui-même en dernière instance. Mais cette correspondance n'est ni stricte ni immédiate : elle intègre les déterminations politiques et idéologiques qui ont une certaine autonomie relative à l'égard du mode de production capitaliste. Cette différence autorise Marx à considérer comme classes au niveau de la formation économique-sociale des groupes qui ne sont que des fractions de classe au niveau du mode de production : ainsi la classe des directeurs<sup>572</sup>, des capitalistes financiers, marchands, industriels, de même la classe ouvrière. Il est erroné de considérer cela comme une indétermination du concept de classe, entachant la théorie de la lutte des classes<sup>573</sup> ; c'est au contraire ce qui permet à Marx de rendre compte du mouvement politique en termes d'intérêts déterminés, donc en relation aux lois de développement du capital sans pour autant le réduire à un simple mécanisme. Il fonde ainsi l'analyse de la formation économique-sociale, spécifique<sup>574</sup> de celle du mode de production, dont elle procède néanmoins : « Dans l'appréciation d'événements et de suite d'événements empruntés à l'histoire quotidienne, on ne sera jamais en mesure de remonter jusqu'aux dernières causes économiques<sup>575</sup>. »

## Conclusion de la IV<sup>e</sup> partie

L'analyse du mode de production capitaliste fonde dans le même mouvement la lutte des classes et le renforcement du prolétariat en son sein, comme condition de sa propre existence. Or cette lutte s'effectue au niveau de la formation économique-sociale, où elle s'exprime en antagonismes sociaux engendrés par les lois de la production capitaliste, mais distincte de ces dernières. Ainsi rien, dans le mode de production capitaliste, n'oblige cette lutte à s'effectuer conformément aux nécessités de ce mode de production. Pour autant, l'analyse n'est pas invalidée, mais les lois qu'elle dégage sont transformées pratiquement en simples tendances. Le capital est donc à même de repousser ses propres limites selon des modalités dont seule l'analyse concrète de la situation concrète peut rendre compte. L'analyse du mode de production capitaliste renvoie à celles de la formation économique-sociale dans chaque situation particulière, et ne peut être généralisée de façon à rendre compte de ces situations. Le concept de mode de production capitaliste dégage la matrice d'un mouvement qui ne se réalise que si les classes luttent conformément à leur fonction ; en dehors de cette condition, il se réalise au sein de la formation économique-sociale selon des modalités qui dépendent des formes qu'y revêt cette lutte. Cela n'empêche pas ses lois d'être déterminées, puisque toute cause extérieure ne peut les repousser qu'en les reproduisant. Mais il revient au prolétariat de les réaliser en abolissant le capital qui ne se suicide jamais, c'est-à-dire en exécutant sa propre condamnation. Cela interdit donc de clore *Le Capital* sur lui-même, comme s'il dégageait des lois qui fonctionneraient selon des formes et des normes établies, qui se réaliseraient par elles-mêmes.

## Conclusion

La démarche en œuvre dans *Le Capital* ne peut être réduite à quelques références, concernant la méthode scientifique, fournies par Marx et Engels, sans les transformer en clichés. De même qu'on ne peut pas utiliser les concepts dégagés dans *Le Capital* en dehors de leur mise en œuvre, on ne peut se référer aux indications méthodologiques sans les resituer dans la démarche qui les fonde.

Or l'exposé du *Capital* n'est pas clos. L'analyse du concept de mode de production capitaliste qu'il fournit renvoie à celle de la formation économique-sociale où résident les forces susceptibles de réaliser ou non les lois de ce mode de production. Si ces forces dépendent en dernière instance de ces lois, il n'en reste pas moins qu'en raison même de leur fonction elles disposent d'une certaine autonomie à leur égard. De la sorte, les formes de leur développement ne peuvent être analysées qu'empiriquement, selon les situations concrètes : « ... une même base économique (la même quant à ses conditions fondamentales), sous l'influence d'innombrables conditions empiriques différentes, de conditions naturelles, de rapports raciaux, d'influences historiques extérieures, etc., peut présenter des variations et des nuances infinies que seule une analyse de ces conditions empiriques pourra élucider<sup>576</sup>. » Débouchant sur un champ de questions qu'elle fonde mais qu'elle ne peut pas résoudre, l'analyse du mode de production capitaliste n'est pas systématique. *Le Capital* ne contient donc pas l'exposé exhaustif de sa propre démarche, qui y est en œuvre mais ne s'y tient pas toute entière. Si l'on peut préciser les modalités de cette démarche telle qu'elle fonctionne dans *Le Capital*, on ne peut pour autant la fonder à ce niveau. Le problème de la spécificité de l'exposé doit donc être posé en deux moments : premièrement, le rapport de l'analyse à son objet, et deuxièmement, la légitimité scientifique de ce rapport, dont *Le Capital* ne peut rendre compte par lui-même.

Au niveau du *Capital*, il s'agit de dégager les modalités de la reproduction théorique du réel que l'analyse se donne. Ce rapport de reproduction, déterminant ses propres termes de concept et de réel, doit être envisagé en tant que tel, et non comme la rencontre arbitraire de ces

deux termes définis par ailleurs et indépendamment l'un de l'autre. Ainsi Marx ne part ni de la réalité empirique<sup>577</sup>, ni d'une notion spéculative<sup>578</sup>, mais d'une « catégorie réelle », c'est-à-dire de la formulation théorique d'un rapport conçu comme expression de la réalité : la marchandise, « forme sociale » du produit du travail, « sous la forme sous laquelle elle apparaît<sup>579</sup> ».

Le mouvement théorique qui en procède ne peut être légiféré selon des opérateurs pseudo-dialectiques, puisqu'à la différence des *Fondements* Marx ne recourt pas dans *Le Capital* à la négation. Son analyse progresse en résolvant ses propres incohérences, et c'est pourquoi elle doit partir d'un rapport dont les termes sont incompatibles et constituent une *contradictio in adjecto*. Marx ne postule ni la nécessité ni l'impossibilité de la contradiction, il prend acte des incompatibilités théoriques de son exposé et les pose comme autant de questions à résoudre. De surcroît, il résout chacune de ces questions dans les termes mêmes où il l'a dégagée, où elle se pose : « ... le simple énoncé du conflit qu'il s'agit d'aplanir contient déjà la manière de le résoudre<sup>580</sup>. » La spécificité de sa démarche n'est donc pas dans la façon d'apporter la réponse, dans la démonstration, mais dans la transformation de toute réponse en question. Ainsi l'impasse de la *Contribution* vient de ce que Marx n'y met pas en question la valeur d'échange qu'il attribue à la marchandise. Cette problématisation s'effectue selon la *contradictio in adjecto* et/ou le paradoxe, c'est-à-dire selon le principe de non-contradiction. Ainsi l'analyse progresse en résolvant l'incompatibilité manifeste entre deux termes par un troisième qu'elle dégage en vue d'assurer leur coexistence.

Les termes opposés sont donc exclusifs l'un à l'autre, mais inclusifs au troisième qui les légitime ensemble. Marx rejette donc le principe du tiers exclu<sup>581</sup> en respectant celui de non-contradiction. Il développe alors son exposé en dégageant les nouvelles déterminations destinées à résoudre les incompatibilités, et qui elles-mêmes, posant problème, en appellent d'autres. Partant d'une catégorie abstraite, c'est-à-dire vide de détermination, l'analyse progresse vers une synthèse de déterminations de plus en plus nombreuses, vers un plus grand concret au sens où Marx définit ce terme<sup>582</sup>. Ce mouvement de l'abstrait au concret n'est pas linéaire, puisque toute détermination déagée est problématisée, mais cumulatif, car dans cet enchaînement chaque réponse valide toutes celles apportées antérieurement et reproduit leurs propres déterminations.

Ce mouvement, en résolvant l'opposition entre des termes exclusifs, débouche sur l'opposition entre les termes inhérents au capital, inclusifs

l'un à l'autre. Il ne s'agit pas là d'une opposition dont l'analyse dégagerait la solution d'existence, mais d'une contradiction irréductible, où aboutissent les solutions précédentes. Celles-ci lui sont donc subordonnées, de sorte que ces oppositions, dont elle découle, sont transformées en contradictions. Ces solutions ne font pas disparaître les contradictions, mais expriment théoriquement « la forme dans laquelle elles peuvent se mouvoir<sup>583</sup> ». De sorte que la réalité des contradictions ne pose pas problème, puisqu'elles ont été établies dans le même mouvement que leur forme d'existence : « C'est d'ailleurs la seule méthode pour résoudre des contradictions réelles<sup>584</sup>. »

Cette démarche suppose qu'à chaque question il n'y ait qu'une solution, que l'on peut découvrir après élimination des fausses réponses par « ce qui reste<sup>585</sup> ». Pour autant que la catégorie de départ exprime la réalité, la *contradictio in adjecto* qui l'affecte reflète une contradiction réelle dont Marx découvre la condition d'existence réelle en dégageant théoriquement sa solution. Or cette condition est unique, sauf à supposer la réalité indéterminée. Etant établis selon cet enchaînement question-réponse problématique, les concepts reproduisent la réalité en ce qu'elle est nécessaire à sa propre existence. Marx découvre donc dans le même mouvement « la structure interne essentielle » et « le concept qui lui correspond<sup>586</sup> ». Le mode de reproduction du réel est donc le mode d'exposé lui-même.

Ce rapport implique une compréhension particulière de la réalité. Marx, partant de la marchandise telle qu'elle apparaît pour découvrir ce qui en constitue la nécessité, cette catégorie devant en même temps exprimer la réalité, celle-ci doit être autrement que ce qu'elle apparaît et non autre chose, comme l'indique le « caractère énigmatique de la marchandise ». Le concept, en exprimant la réalité, la différencie entre ce qui lui est apparent et ce qui lui est nécessaire. Ainsi la réalité désigne en même temps « le monde des phénomènes<sup>587</sup> » et les phénomènes « sous leur forme normale adéquate à leur concept<sup>588</sup> ». Le concept, ne reproduisant la réalité que dans sa nécessité, n'en rend pas compte dans ses apparences, mais peut seulement fonder l'écart entre nécessité et apparences dans la réalité elle-même, ainsi que l'indique la quatrième transformation de la forme équivalent : « ... les rapports [des] travaux privés apparaissent ce qu'ils sont, c'est-à-dire non des rapports sociaux immédiats de personnes dans leurs travaux mêmes, mais bien plutôt des rapports sociaux entre les choses<sup>589</sup>. » Le mouvement théorique de l'abstrait au concret, en s'enrichissant de nouvelles déterminations, découvre de nouvelles

nécessités, et, à ce titre, se rapproche de la réalité en ce qu'elle est nécessaire : « C'est sous ces formes concrètes que s'affrontent les capitaux dans leur mouvement réel [...]. Les formes du capital que nous allons exposer dans ce livre le rapprochent progressivement de la forme sous laquelle il se manifeste dans la société, à sa surface pourrait-on dire, dans l'action réciproque des divers capitaux, dans la concurrence et dans la conscience ordinaire des agents de la production<sup>590</sup>. »

Dans la mesure où la démarche réduit le mouvement apparent au mouvement réel<sup>591</sup>, elle n'expose « les rapports réels [...] que dans la mesure où ils traduisent leur propre type général<sup>592</sup> », ce qui suppose qu'ils « correspondent bien à leur concept<sup>593</sup> », alors même que le concept reste séparé de la réalité par l'écart des apparences, c'est-à-dire par ses propres conditions de réalisation<sup>594</sup>. Pour autant les concepts ne sont pas de simples fictions théoriques, car, si ces conditions ne sont pas réalisées, les lois sont transformées en tendances qui restaurent l'application des lois. De la sorte, si les conditions de réalisation sont respectées, les contradictions se meuvent selon les formes dégagées ; sinon elles sont suspendues, ce qui met en œuvre les forces qui les réalisent.

Ainsi, toute la démarche est suspendue à la catégorie de départ qui la rend possible, mais qui ne peut être légitimée au niveau du *Capital*. En effet, si cette catégorie est la plus simple, la plus abstraite, elle ne peut néanmoins être posée qu'en référence à la loi générale d'économie du temps de travail, qui seule, premièrement, fonde la marchandise comme forme du produit du travail social, et, deuxièmement, pose la *contradictio in adjecto* que cette catégorie recèle en termes de travail et non d'utilité. Prendre cette catégorie comme un axiome ou un truisme c'est être confronté à l'alternative présentée par Wicksteed sans pouvoir la résoudre. Puisque cette catégorie n'est pas déterminée au niveau du *Capital*, elle doit l'être par les principes généraux du matérialisme historique.

Or c'est ce dernier qui, en même temps, établit la détermination de la société telle que toute contradiction a une solution, et une seule, qui lui permet de se mouvoir. La démarche du *Capital* ne peut donc être légitimée qu'en référence au matérialisme dialectique qui fonctionne dans son entièreté au niveau du matérialisme historique. Mais celui-ci, présent dans l'ensemble de l'œuvre de Marx, est présenté au gré des coupures et des rééquilibrages mais n'est exposé nulle part. Il n'en reste pas moins la double clé de validation du *Capital* et d'explicitation du matérialisme dialectique, à découvrir.

*Jean-Luc Dallemagne enseigne l'économie politique à l'Université Paris VII et à l'École normale supérieure.*

## Notes

1

N. POULANTZAS, *Les Classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui*, Le Seuil, 1974, p. 100. Cf. infra p. 212.

2

K. MARX, *Le Capital*, Ed. sociales, livre III, t. 3, chap. 37 en particulier.

3

Lettre de Marx à Kugelmann du 27 juin 1870, in *Lettres sur « Le Capital »*, Ed. sociales, p. 169.

4

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 266.

5

V.I. LÉNINE, « Le Contenu économique du populisme », *Œuvres complètes*, Ed. sociales - Ed. de Moscou, t. 1, p. 477.

6

Lettre d'Engels à Marx du 23 août 1867, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 172.

7

Préface d'Engels au livre III, in *Le Capital*, III-1, p. 17.

8

Danger d'autant plus grand que cette voie rencontre celle ouverte par les tenants de l'économie politique qui, à la suite d'un Morishima (*Marx's Economics*, Cambridge University Press), réapproprient à leurs fins propres l'analyse du *Capital* transformée en un discours positiviste, au prix de l'évacuation de la dialectique et de la lutte des classes.

9

Postface de Marx à la 2<sup>e</sup> édition allemande, *Le Capital*, I-1, p. 29.

10

Lettre de Marx à Kugelmann du 13 octobre 1866, in *Lettres sur « Le Capital »*.

11

Lettre de Marx à Engels du 22 juin 1867, *ibid.*

12

Lettre d'Engels à Chmenilov du 7 février 1893, *ibid.*

13

Comme le fait par exemple R. ROSDOLSKY, *La Genèse du « Capital » chez K. Marx*, Maspero, 1976.

14

Lettre de Marx à Engels du 22 juin 1867, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 163.

15

WICKSTEED, « The Marxian Theory of Value », in *The Common Sense of Political Economy*, Routledge and Kegan, t. 2, p. 705 et s.

16

E. BERNSTEIN, *Socialisme théorique et Social-démocratie*, Paris, 1912.

17

V.I. LÉNINE, « Que faire ? », *Œuvres complètes*, t. 5, p. 358 et s.

18

K. MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique*, éd. Costes, p. 36.

19

ID., *Le Capital*, 1-1, p. 51, où Marx fait référence à la citation précédente.

20

RICCI, « La Structure du livre 1 du Capital », in *Logique de Marx*, P.U.F.

21

P. MACHEREY, « A propos du processus d'exposition du Capital », in *Lire le Capital*, Petite Collection Maspero, 1973, t. 4.

22

K. MARX, *Le Capital*, 1-1, p. 51.

23

ID., « Notes marginales pour le *Traité d'économie politique* d'A. Wagner », in *Le Capital*, 1-3, p. 246.

24

Lettre de Marx à Kugelmann du 11 juillet 1868, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 229.

25

E. BALIBAR, *Cinq études du matérialisme historique*, Maspero, 1974.

26

*Ibid.*, p. 231.

27

Lettre de Marx à Kugelmann du 11 juillet 1868, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 230.

28

K. MARX, « Notes marginales... », in *Le Capital*, 1-3, p. 246.

29

Préface d'Engels au livre II, *Le Capital*, II-1, p. 21-22.

30

Lettre de Marx à Engels du 8 janvier 1868, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 195.

31

Comme il le fait encore dans les *Fondements de la critique de l'économie politique*, Anthropos, t. 2, p. 233.

32

Lettres de Marx à Engels des 2 et 9 août 1862, in *Lettres sur a Le Capital »*.

33

K. MARX, *Contribution...*, *op. cit.*, p. 132-133. Ce qui relativise

sérieusement la critique que les « nouveaux philosophes » croient opposer à Marx.

34

Par là même la lecture de la *Contribution* suppose celle du *Capital* et ne peut lui être substituée.

35

K. MARX, *Contribution...*, p. 38.

36

*Ibid.*, p. 38.

37

*Ibid.*, p. 39.

38

*Ibid.*, p. 41.

39

*Ibid.*, p. 43.

40

*Ibid.*, p. 44.

41

Par exemple en ce qui concerne le temps de travail, cf. *ibid.*, p. 43.

42

*Ibid.*, p. 57-61.

43

*Ibid.*, p. 59.

44

*Ibid.*, p. 61.

45

*Ibid.*, p. 61.

46

*Ibid.*, p. 63.

47

*Ibid.*, p. 66.

48

*Ibid.*, p. 64.

49

K. MARX, *Le Capital*, 1-1, p. 52.

50

Lettre d'Engels à Marx du 16 juin 1867, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 160.

51

Lettre de Marx à Engels du 22 juin 1867, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 163.

52

Sur ce point, cf. K. MARX, *Fondements...*, t. 1, p. 413 ; *Le Capital*, II-1, p. 90-91.

53

K. MARX, *Le Capital*, 1-1, p. 54.

54

Lettre de Marx à Kugelmann du 11 juillet 1868, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 229.

55

K. MARX, *Le Capital*, 1-1, p. 62.

56

*Ibid.*, p. 63.

57

Comme le pense H.G. BACKHAUS, « Dialectique de la forme valeur », *Critiques de l'économie politique*, Maspero, 1974, n° 18, qui confond ainsi les concepts de valeur et de valeur d'échange.

58

K. MARX, *Le Capital*, I-1, p. 77.

59

*Ibid.*, p. 63.

60

*Ibid.*, p. 81.

61

ID., *Histoire des doctrines économiques*, éd. Costes, t. 8, p. 126.

62

K. MARX, *Le Capital*, I-1, p. 85.

63

*Ibid.*, p. 90.

64

*Ibid.*, p. 85.

65

*Ibid.*, 1-2, p. 208.

66

*Ibid.*, p. 213.

67

E. BALIBAR, *Cinq études du matérialisme historique*, *op. cit.*, p. 220 et s., qui considère le mode de production comme l'unité des trois niveaux, économique, politique et idéologique. On ne saurait mieux résoudre le problème en le supposant résolu !

68

K. MARX, *Le Capital*, 1-2, p. 206 et s.

69

K. MARX, *Fondements...*, t. 2, p. 205.

70

*Ibid.*, t. 1, p. 97.

71

*Ibid.*, t. 2, p. 378.

72

ID., *Le Capital*, III-1, p. 103.

73

*Ibid.*, III-3, p. 196.

74

Ce que fait F. JAKUBOWSKY, *Les Superstructures idéologiques dans la conception matérialiste de l'histoire*, E.D.I., 1971, p. 184.

75

G. LUKACS, *Histoire et Conscience de classe*, Ed. de Minuit, 1960, p. 116.

76

Rancière a explicité cette différence en ce qui concerne l'aliénation dans *Lire le Capital*, *op. cit.*, t. 3.

77

L. COLLETTI, *De Rousseau à Lénine*, Gordon et Breach, p. 126 et s.

78

Lettre d'Engels à Mehring du 14 juillet 1893, in K. MARX, F. ENGELS, *Correspondance*, Ed. de Moscou, p. 499.

79

K. MARX, *Le Capital*, I-1, p. 90-91.

80

*Ibid.*, III-3, p. 196.

81

*Ibid.*, I-2, p. 208.

82

Lettre d'Engels à Mehring du 14 juillet 1893, in *op. cit.*, p. 499-500.

83

Cf. K. MARX, *Histoire des doctrines économiques*, éd. Costes, t. 8 ; postface de Marx à la 2<sup>e</sup> édition allemande du *Capital*, I-1.

84

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 272.

85

*Ibid.*, 1-1, p. 86.

86

*Ibid.*, p. 83, note 1.

87

Postface de Marx à la 2e édition allemande du *Capital*, I-1, p. 24.

88

K. MARX, *Histoire des doctrines économiques*, t. 8, p. 186.

89

*Ibid.*, p. 185 et s.

90

E. BALIBAR, *Cinq études du matérialisme historique*, *op. cit.*

91

K. MARX, *Le Capital*, 1-1, p. 91.

92

K. MARX, « Notes marginales... », *Le Capital*, 1-3, p. 242.

93

ID., *Contribution...*, p. 89.

94

*Ibid.*, p. 175.

95

ID., *Le Capital*, 1-1, p. 102.

96

ID., *Contribution...*, p. 89-90 ; *Le Capital*, I-1, p. 141.

97

ID., *Le Capital*, II-1, p. 76.

98

ID., *Contribution...*, p. 90.

99

K. MARX, *Le Capital*, 1-1, p. 133.

100

ID., *Contribution...*, p. 125.

101

Cf. lettres de Marx à Engels des 2 et 9 août 1862, in *Lettres sur « Le Capital »*.

102

K. MARX, *Histoire des doctrines économiques*, t. 8, p. 183.

103

ID., *Contribution...*, p. 96 et s.

104

ID., *Le Capital*, 1-1, p. 117.

105

*Ibid.*, p. 111 et s. ; cf. *infra*.

106

*Ibid.*, p. 111.

107

*Ibid.*, p. 111-112.

108

*Ibid.*, p. 115.

109

K. MARX, *Histoire des doctrines économiques*, t. 5, p. 65.

110

*Ibid.*, p. 49.

111

ID., *Le Capital*, 1-1, p. 130.

112

C'est une erreur de Rosdolsky d'affirmer que dès la *Contribution* Marx étudie le moyen de réserve dans M-A-M (*La Genèse du Capital chez K. Marx, op. cit.*, t. 1, p. 206). Comme dans les *Fondements*, il l'analyse dans A-M-A, dont il fait formellement dans la *Contribution* un cas particulier de M-A-M.

113

K. MARX, *Contribution...*, p. 203.

114

ID., *Le Capital*, 1-1, p. 135.

115

*Ibid.*, p. 143.

116

*Ibid.*, p. 143.

117

*Ibid.*, 1-1, p. 173.

118

*Ibid.*, II-1, p. 76.

119

ID., *Un chapitre inédit du Capital*, éd. 10/18, 1971, p. 104.

120

Lettre d'Engels à Bernstein du 25 janvier 1882, in *Lettres sur « Le Capital »*.

121

K. MARX, *Le Capital*, II-1, p. 107.

122

*Ibid.*, III-1, p. 289.

123

*Ibid.*, III-2, p. 232.

124

*Ibid.*, II-2, p. 14.

125

*Ibid.*, p. 14. Cf. aussi « Gloses marginales du programme du Parti ouvrier allemand » (« Critique du programme de Gotha »), in K. MARX, F. ENGELS, *Œuvres choisies*, éd. de Moscou, t. 3.

126

K. MARX, *Le Capital*, II-1, p. 67.

127

ID., *Fondements...*, t. 1, p. 320.

128

ID., *Le Capital*, III-2, p. 171, note 1.

129

*Ibid.*, p. 93.

130

*Ibid.*, p. 67-68.

131

*Ibid.*, 1-1, p. 147.

132

Cf. L. COLLETTI, *De Rousseau à Lénine*, *op. cit.*, p. 157 et s.

133

Cf. K. MARX, *Histoire des doctrines économiques*, dont l'axe est constitué par le paradoxe et les tentatives de réponse qui lui ont été apportées.

134

Préface d'Engels au livre III, *Le Capital*, III-1, p. 32 et s. OÙ d'aucuns, pressés d'étiqueter, voient une démarche empirico-historiciste, comme si Engels, suivant Smith, établissait une différence entre une période de la valeur et une période du prix, alors qu'il illustre historiquement la transformation de la valeur d'échange en prix, afin de préciser les difficultés théoriques qu'elle pose.

135

Comme le recommande Althusser dans sa préface à l'édition Garnier-Flammarion du livre I du *Capital*.

136

Lettre d'Engels à Adler du 16 mars 1895, in *Lettres sur « Le Capital »*.

137

Lettre de Marx à La Châtre du 18 mars 1872, *ibid.*

138

Cf. la démarche de R. ROSDOLSKY, *op. cit.* ; E. MANDEL, *La Formation de la pensée économique de K. Marx*, Maspero, 1967.

139

Lettre d'Engels à Marx du 31 janvier 1860, in *Lettres sur « Le Capital »*.

140

Lettre de Marx à Lassalle du 28 mars 1859, *ibid.*

141

K. MARX, *Contribution...*, p. 198.

142

Lettre de Marx à Engels du 2 avril 1858, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 98.

143

K. MARX, *Contribution...*, p. 90.

144

*Ibid.*, p. 172.

145

*Ibid.*, p. 193.

146

*Ibid.*, p. 193.

147

*Ibid.*, p. 193.

148

Lettre d'Engels à Chmenilov du 7 février 1893, in *Lettres sur « Le Capital »*.

149

K. MARX, *Fondements...*, t. 1, p. 210.

150

*Ibid.*, p. 219-220.

151

*Ibid.*, p. 243.

152

*Ibid.*, p. 231-232.

153

*Ibid.*, p. 239.

154

*Ibid.*, p. 97.

155

*Ibid.*, p. 414 et s.

156

Quoi qu'en dise R. ROSDOLSKY, *op. cit.*, t. 1, p. 254, en invoquant l'unité de la méthode dialectique, donc en supposant résolu le problème.

157

K. MARX, *Le Capital*, 1-1, p. 153.

158

*Ibid.* p. 154.

159

*Ibid.*, p. 158.

160

*Ibid.*, p. 158.

161

*Ibid.*, p. 159.

162

Ce qui est une autocritique implicite de la démarche adoptée dans la *Contribution*.

163

K. MARX, *Le Capital*, 1-1, p. 166.

164

*Ibid.*, p. 168.

165

*Ibid.*, p. 170.

166

*Ibid.*, II-1, p. 33.

167

*Ibid.*, 1-2, p. 205.

168

A quoi Althusser limite ce système dans *Lire le Capital*, *op. cit.*

169

K. MARX, *Le Capital*, 1-1, p. 295.

170

La confusion entre le système de propriété et sa représentation est au cœur de l'œuvre récente de Ch. Bettelheim.

171

K. MARX, *Le Capital*, 1-1, p. 178-179.

172

K. MARX, *Le Capital*, 1-1, p. 180.

173

*Ibid.*, p. 199.

174

*Ibid.*, I-2, p. 12.

175

*Ibid.*, p. 17.

176

*Ibid.*, p. 13.

177

*Ibid.*, p. 10.

178

Cette détermination des forces productives par le capital interdit de recourir à la notion de révolution technique, que ce soit au sens de RICHTA, *La Civilisation au carrefour*, Le Seuil, ou de E. MANDEL, *Le Troisième Age du capitalisme*, éd. 10/18, 1976.

179

K. MARX, *Le Capital*, 1-2, p. 29.

180

*Ibid.*, p. 23.

181

*Ibid.*, p. 16.

182

*Ibid.*, p. 53.

183

*Ibid.*, p. 49.

184

*Ibid.*, p. 165.

185

*Ibid.*, p. 27.

186

F. ENGELS, *Anti-Dühring*, Ed. sociales, p. 325 et s.

187

K. MARX, *Le Capital*, 1-2, p. 166.

188

*Ibid.*, p. 102.

189

*Ibid.*, p. 110.

190

*Ibid.*, p. 166.

191

Comme les maltraitent les auteurs du *Traité marxiste d'économie politique. Le capitalisme monopoliste d'Etat*, Ed. sociales, 1971.

192

Comme le suggère Balibar dans sa contribution à *Lire Le Capital, op. cit.*, t. 2, p. 126 et s.

193

K. MARX, *Le Capital*, 1-2, p. 122.

194

Erreur commise par C. BETTELHEIM, *Calcul économique et Formes de propriété*, Maspero, 1970, même s'il cherchait alors à dénoncer la conception économiste.

195

Lettre de Marx à Kugelmann du 17 mars 1868, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 201. Cf. aussi *Fondements...*, t. 2, p. 217.

196

Comme l'affirme A.D. MAGALINE, *Lutte de classes et Dévalorisation du travail*, Maspero, 1975.

197

K. MARX, *Le Capital*, 1-1, p. 183.

198

*Ibid.*, 111-3, p. 253.

199

K. MARX, *Le Capital*, 1-2, p. 165-166.

200

C'est pourquoi Lénine a tort d'affirmer que le taylorisme, institutionnalisation de cette transformation, est applicable dans les sociétés en transition au socialisme. Si cette erreur théorique n'a pas de portée pratique, c'est que Lénine ne peut construire le monde nouveau qu'avec les briques de l'ordre ancien. A ce sujet, cf. R. LIN-HART, *Lénine, les Paysans, Taylor*, Le Seuil, 1976.

201

F. ENGELS, « De l'autorité », in K. MARX, F. ENGELS, *Œuvres choisies, op. cit.*, t. 3.

202

K. MARX, *Le Capital*, 1-2, p. 25.

203

*Ibid.*, p. 24.

204

*Ibid.*, p. 24.

205

K. MARX, *Histoire des doctrines économiques*, t. 8, p. 174 et s.

206

*ID.*, *Le Capital*, 111-2, p. 201.

207

*Ibid.*, 1-2, p. 106.

208

*Ibid.*, 1-1, p. 181.

209

*Ibid.*, 1-2, p. 50.

210

*Ibid.*, p. 105.

211

Comme le prétend Y. MAIGNIEN, *La Division du travail manuel et*

*intellectuel*, Maspero, 1975.

212

K. MARX, *Le Capital*, 1-2, p. 50.

213

*Ibid.*, II-1, p. 121-122.

214

*Ibid.*, III-1, p. 300. Marx distingue le directeur de coopérative ouvrière dont la rémunération est une avance en capital variable : *ibid.*, III-2, p. 52.

215

*Ibid.*, 1-2, p. 102-103.

216

*Ibid.*, p. 103.

217

*Ibid.*, p. 58 et s.

218

*Ibid.*, p. 102, 104, 162.

219

*Ibid.*, p. 49, 86, 113.

220

*Ibid.*, p. 108 et s.

221

K. MARX, *Histoire des doctrines économiques*, *op. cit.*, t. 8, p. 154.

222

ID., *Un chapitre inédit du « Capital »*, *op. cit.*, p. 142.

223

ID., *Le Capital*, III-1, p. 103.

224

*Ibid.*, p. 103-104.

225

*Ibid.*, 111-3, p. 208.

226

*Ibid.*, 1-1, p. 296.

227

*Ibid.*, 1-2, p. 166.

228

K. MARX, *Le Capital*, 1-3, p. 16, 26, 27. Quant à « l'individu représentatif », cf. II-1, p. 90.

229

*Ibid.*, 1-2, p. 10.

230

*Ibid.*, 1-3, p. 9 ; lettre de Marx à Kugelmann du 11 juillet 1868, in *Lettres sur « Le Capital »*.

231

*Le Capital*, 1-3, p. 10.

232

*Ibid.*, p. 13.

233

*Ibid.*, p. 15.

234

*Ibid.*, p. 20.

235

*Ibid.*, p. 55, 58.

236

*Ibid.*, p. 61.

237

*Ibid.*, p. 61-62.

238

*Ibid.*, p. 67.

239

*Ibid.*, p. 72-73.

240

A ce propos, cf. J.-P. de GAUDEMAR, *Mobilité du travail et Accumulation du capital*, Maspero, 1976.

241

K. MARX, *Le Capital*, 1-3, p. 76.

242

*Ibid.*, p. 79.

243

*Ibid.*, p. 88.

244

*Ibid.*, p. 59.

245

*Ibid.*, p. 154.

246

*Ibid.*, p. 153.

247

*Ibid.*, p. 155.

248

*Ibid.*, p. 156.

249

*Ibid.*, III-1, chap. 29 et 32.

250

*Ibid.*, chap. 47.

251

*Ibid.*, p. 335-336.

252

*Ibid.*, p. 342-343.

253

*Ibid.*, III-2, p. 254.

254

*Ibid.*, III-1, p. 340 ; III-2, p. 254.

255

*Ibid.*, III-3, p. 177 et s.

256

Cf. E. BALIBAR, *Cinq études...*, *op. cit.*, p. 227 et s.

257

D'où l'échec des analyses de ce type tentées par R. LUXEMBURG, *Introduction à l'économie politique*, éd. 10/18 ; M. DOBB, *Le Développement du capitalisme*, Maspero, 1969 ; E. MANDEL, *Traité d'économie marxiste*, éd. 10/18.

258

K. MARX, *Le Capital*, I-3, p. 204.

259

F. ENGELS, *Anti-Dühring*.

260

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 38.

261

Comme le font, par argument d'autorité, N. POULANTZAS, *Pouvoir politique et Classes sociales*, Maspero, 1968 ; E. BALIBAR, *Cinq études...*, *op. cit.*

262

K. MARX, *Le Capital*, III-3, p. 208.

263

Cf. les analyses de Marx concernant les Indes et l'Irlande dans *Le Capital* et dans *Un chapitre inédit*.

264

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 191.

265

Lettre de Marx à Mikhaïlovsky de novembre 1877, in K. MARX, F. ENGELS, *Sur les sociétés précapitalistes*, C.E.R.M., Ed. sociales, p. 351.

266

*Ibid.* ; et lettre de Marx à V. Zassoulitch de février 1881, *ibid.*

267

*Ibid.*

268

K. MARX, *Le Capital*, 1-2, p. 10.

269

*Ibid.*, II-1, p. 27-28.

270

Comme l'affirment M. GODELIER, *Rationalité et Irrationalité en économie*, Maspero, 1966 ; ainsi que R. LUXEMBURG, « Critiques des critiques », in *L'Accumulation du capital*, Maspero, 1967.

271

Comme l'affirme M. GODELIER, *Rationalité et Irrationalité en économie*, *op. cit.*

272

K. MARX, *Le Capital*, 11-1, p. 34.

273

*Ibid.*, p. 53-54.

274

Lettre d'Engels à Lavrov du 5 février 1884, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 331.

275

K. MARX, *Le Capital*, II-1, p. 27.

276

*Ibid.*, p. 27, 97.

277

Lettre d'Engels à Adler du 16 mars 1895, in *Lettres sur « Le Capital »*.

278

K. MARX, *Le Capital*, II-1, p. 33, 58.

279

*Ibid.*, p. 34.

280

*Ibid.*, p. 65.

281

*Ibid.*, p. 142.

282

*Ibid.*, p. 94 et s.

283

*Ibid.*, p. 93.

284

*Ibid.*, p. 97.

285

*Ibid.*, p. 97.

286

*Ibid.*, p. 106.

287

*Ibid.*, p. 70.

288

*Ibid.*, p. 93.

289

*Ibid.*, p. 90. Ce qui valide l'étude, dans le livre I, du capital productif général à partir d'un capital représentatif.

290

*Ibid.*, p. 54.

291

*Ibid.*, p. 90.

292

*Ibid.*, p. 91.

293

*Ibid.*, p. 91.

294

*Ibid.*, p. 96.

295

*Ibid.*, p. 98.

296

*Ibid.*, II-2, p. 9.

297

*Ibid.*, II-1, p. 53.

298

*Ibid.*, p. 124.

299

*Ibid.*, p. 126.

300

*Ibid.*, p. 126 et s.

301

*Ibid.*, III-1, p. 280, 292, 298-299.

302

*Ibid.*, II-1, p. 305 et s.

303

*Ibid.*, p. 125, 321.

304

C'est pourquoi la production aurifère ne peut former un troisième secteur, comme le prétendent certains auteurs en vue d'expliquer l'inflation.

305

K. MARX, *Le Capital*, 11-1, p. 262.

306

*Ibid.*, p. 299.

307

*Ibid.*, p. 292.

308

*Ibid.*, p. 293.

309

*Ibid.*, p. 315 et s.

310

*Ibid.*, II-2, p. 46-47.

311

*Ibid.*, p. 47-48. Cf. aussi *Histoire des doctrines économiques*, t. 7, p. 116.

312

*Ibid.*, p. 47.

313

*Ibid.*, p. 10 et s.

314

Lettre d'Engels à Adler du 16 mars 1895, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 420.

315

K. MARX, *Le Capital*, 111-3, p. 214.

316

La détermination théorique des éléments des schémas de reproduction interdit de les confondre avec une matrice interindustrielle simple, susceptible d'être utilisée en matière de planification, et dont on déduirait

une quelconque « loi de développement prioritaire du secteur 1 » à la manière de STALINE, *Les Problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.*, Ed. sociales, 1951.

317

K. MARX, *Le Capital*, II-2, p. 18.

318

Comme R. Luxemburg qui, se méprenant sur le sens des schémas, les corrige pour en résoudre les contradictions (*L'Accumulation du capital*, *op. cit.*).

319

K. MARX, *Le Capital*, II-2, p. 46.

320

*Ibid.*, p. 142.

321

*Ibid.*, p. 151.

322

*Ibid.*, p. 48-49.

323

*Ibid.*, p. 152.

324

*Ibid.*, II-1, p. 310 ; II-2, p. 53.

325

*Ibid.*, II-2, p. 119 et s.

326

*Ibid.*, p. 61-62.

327

*Ibid.*, p. 115.

328

*Ibid.*, p. 141.

329

*Ibid.*, p. 148.

330

*Ibid.*, II-1, p. 307 ; cf. p. 307 et s.

331

Ce qui interdit de les corriger à la façon de R. LUXEMBURG, *L'Accumulation du capital*, *op. cit.*, notamment « Critique des critiques ».

332

K. MARX, *Le Capital*, 111-3, chap. 34.

333

*Ibid.*, 1-1, p. 150, note 1.

334

*Ibid.*, II-2, p. 117.

335

*Ibid.*, p. 141.

336

*Ibid.*, p. 117.

337

*Ibid.*, p. 141.

338

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 47.

339

ID., « Introduction de 1857 », in *Fondements...*, t. 1, p. 30.

340

ID., *Le Capital*, III-1, p. 47.

341

Quoi qu'en dise Rancière dans sa contribution à *Lire le Capital*, *op. cit.*

342

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 47.

343

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 184. Ainsi C. Schmidt, renonçant à cette transformation, est conduit à adhérer à la notion de la valeur utilité ; cf. BESNIER, « C. Schmidt », in *Histoire du marxisme contemporain*, éd. 10/18, t. 1.

344

Lettre de Marx à Engels du 30 avril 1868, in *Lettres sur « Le Capital »*.

345

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 56.

346

*Ibid.*, p. 191.

347

*Ibid.*, p. 191.

348

*Ibid.*, p. 271.

349

*Ibid.*, III-2, p. 33.

350

*Ibid.*, III-1, p. 52-53.

351

Comme Engels l'avait objecté à Marx à propos de l'analyse de l'exploitation du livre I : cf. sa lettre du 26 juin 1867, in *Lettres sur « Le Capital »*.

352

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 170.

353

Lettre d'Engels à C. Schmidt du 12 mars 1895, in *Lettres sur « Le Capital »*.

354

K. MARX, *Histoire des doctrines économiques*, t. 8, p. 139.

355

Préface d'Engels du livre III du *Capital*, dont une lecture hâtive fait croire à certains qu'il oppose les sociétés marchandes non monétaires régies par la loi de la valeur aux sociétés monétaires régies par une quelconque loi de péréquation.

356

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 208.

357

Ce que ne comprennent pas les critiques de Marx qui emboîtent le pas à BÖHM-BAWERK, *Karl Marx and the Close of his System*, éd. P.M. Sweezy, A.M. Kelley, New York, 1949. Ainsi Sraffa, croyant corriger Marx, révisé fondamentalement et dénature *Le Capital* : cf. P. SRAFFA, *Production de marchandises par des marchandises*, Dunod, 1970.

358

Voir à ce propos C. BENETTI, *Valeur et Répartition du revenu*, P.U.G.-Maspero, 1974 ; C. BENETTI, C. BERTHOMIEU, J. CARTELIER, *Economie classique, Economie vulgaire*, P.U.G.-Maspero, 1975. Comme le montre Salama, le problème posé par ces auteurs n'a de sens que dans la problématique ricardienne (cf. P. SALAMA, *Sur la valeur*, Maspero, 1975).

359

K. MARX, *Le Capital*, I-1, p. 116-117, où il précise que le problème ne peut être résolu à ce niveau de l'analyse.

360

Comme l'affirme BORTKIEWICZ, « Value and Price in the Marxian System », in *International Economic Papers*, 1952, n° 2.

361

Comme le prétend N. MOSZKOWSKA, *Das Marxschiche System*, éd. Engelmann, Berlin, 1929.

362

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 193.

363

*Ibid.*, p. 181.

364

*Ibid.*, p. 220.

365

Comme l'affirme E. MANDEL, *Traité d'économie marxiste*, éd. 10/18.

366

E. MANDEL, *Le Troisième Age du capitalisme*, *op. cit.*, t. 1, p. 180 et s., propose le moyen de la concurrence. Mais celle-ci ne peut qu'orienter les capitaux vers le plus fort taux de rémunération avant passage aux prix de production, donc vers les branches à faible composition. Mandel érige en solution le problème à résoudre.

367

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 198 et s.

368

Comme le prétend DENIS, *Valeur et Capitalisme*, Ed. sociales.

369

K. MARX, *Le Capital*, III-3, p. 27-28.

370

*Ibid.*, III-1, p. 200-201.

371

ID., *Histoire des doctrines économiques*, t. 8, p. 183.

372

ID., *Le Capital*, III-1, p. 130.

373

*Ibid.*, p. 202.

374

ID., « Notes marginales... », in *Le Capital*, 1-3, p. 245.

375

ID., *Le Capital*, III-1, p. 135.

376

*Ibid.*, p. 174, 210.

377

Préface d'Engels au livre III, *Le Capital*, III-1, p.17.

378

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 57. Cf. lettre de Marx à Engels du 30 avril 1868, in *Lettres sur « Le Capital »*. Ici, « valeur » indique « valeur d'échange ».

379

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 190, où « celui-ci » désigne « l'alignement » et non « le taux général », dont Marx précise au-dessus qu'il est déterminé préalablement à tout alignement.

380

*Ibid.*, 111-3, p. 240-241.

381

Si Marx relève des profits et pertes extra au niveau des prix de production, c'est qu'il étudie la formation des profits commerciaux et suppose l'égalité du prix de production et du prix de marché pour la branche industrielle ; cf. *ibid.*, III-3, chap. 17.

382

*Ibid.*, III-1, p. 210. Cf. *ibid.*, p. 222.

383

*Ibid.*, p. 222 et s.

384

Lettre de Marx à Engels du 30 avril 1868, in *Lettres sur « Le Capital »*.

385

K. MARX, *Le Capital*, 111-3, p. 237.

386

*Ibid.*, III-1, p. 271. Ce qui interdit l'analyse de R. HILFERDING, *Le Capital financier*, Ed. de Minuit, 1970.

387

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 128, 160, 167-168. Ce qui permet de résoudre le problème de l'échange inégal sans recourir aux arguties

walrasiennes de A. EMMANUEL, *L'Echange inégal*, Maspero, 1969.

388

K. MARX, *Le Capital*, III-3, p. 148. Cf. infra p. 214.

389

*Ibid.*, III-1, p. 130.

390

*Ibid.*, 111-3, p. 237. Ce qui interdit à DELILEZ, *Les Monopoles*, Ed. sociales, d'en tirer prétexte pour mettre entre parenthèses la loi de la valeur en vue de fonder la théorie du capitalisme monopoliste d'Etat propre au P.C.F.

391

Ainsi que le prétendent les auteurs du *Traité marxiste d'économie politique, op. cit.*, pour justifier l'alliance des couches non monopolistes.

392

K. MARX, *Le Capital*, III-3, p. 253.

393

*Ibid.*, III-1, p. 227-228.

394

*Ibid.*, p. 245.

395

*Ibid.*, p. 234.

396

ID., *Fondements...*, t. 2, p. 275

397

ID., *Le Capital*, 1-3, p. 64 et s.

398

*Ibid.*, III-1, p. 238.

399

*Ibid.*, p. 237.

400

*Ibid.*, p. 231.

401

*Ibid.*, p. 239, 260.

402

*Ibid.*, p. 239.

403

*Ibid.*, p. 244.

404

*Ibid.*, 1-1, p. 230-231.

405

Cf. R. HILFERDING, *Le Capital financier*, *op. cit.*, p. 57.

406

Cf. L. COLLETTI, *De Rousseau à Lénine*, *op. cit.*, p. 135.

407

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 245.

408

*Ibid.*, p. 245, 247. Soulignons que la tendance concerne la loi, et non la baisse du taux de profit.

409

*Ibid.*, p. 250, 268.

410

*Ibid.*, p. 253 ; et III-2, p. 103.

411

*Ibid.*, III-1, p. 247, 249, 251.

412

*Ibid.*, p. 248.

413

Lettre d'Engels à Schmidt du 27 octobre 1890, in *Lettres sur « Le*

*Capital* », p. 372.

414

*Ibid.*, p. 368.

415

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 228.

416

*Ibid.*, p. 249, 268.

417

*Ibid.*, p. 250.

418

*Ibid.*, p. 250-251.

419

Lettre d'Engels à Danielson du 29 octobre 1891, in *Lettres sur « Le Capital »*.

420

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 254.

421

*Ibid.*, p. 261.

422

*Ibid.*, p. 271.

423

*Ibid.*, p. 271.

424

*Ibid.*, p. 261.

425

*Ibid.*, p. 128.

426

*Ibid.*, p. 257-258.

427

Comme l'affirme N. POULANTZAS, *Pouvoir politique et Classes sociales*, op. cit., p. 140, pour établir le concept du mode de production comme unité des instances économique, politique et idéologique.

428

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 272 et s.

429

*Ibid.*, p. 271. Partant de cette constatation, Baran et Sweezy ne peuvent que réviser fondamentalement l'analyse de Marx (cf. P. BARAN, P.M. SWEEZY, *Le Capitalisme monopoliste*, Maspero, 1969).

430

*Ibid.*, 1-3, p. 67, 259.

431

F. ENGELS, *Anti-Dühring*, op. cit., p. 316 et s.

432

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 262.

433

ID., *Fondements...*, t. 2, p. 33-35, où il reprend la perspective du *Manifeste*.

434

ID., *Contribution...*, p. 30.

435

ID., *Le Capital*, III-1, p. 263,

436

*Ibid.*, p. 263. C'est l'erreur de P. BOCCARA, *Etudes sur le capitalisme monopoliste d'Etat*, Ed. sociales, 1973, de faire comme si le mode de production capitaliste avait perdu ses propres bases d'existence, et ne survivait que grâce à l'intervention de l'Etat.

437

*Ibid.*, p. 263.

438

*Ibid.*, p. 263.

439

*Ibid.*, p. 262.

440

ID., *Histoire des doctrines économiques*, t. 5, p. 92.

441

ID., *Le Capital*, II-2, p. 117 ; III-1, p. 269.

442

Etablie par M. TUGAN-BARANOWSKY, *Les Crises industrielles en Angleterre*, Girard, 1913 ; reprise par R. HILFERDING, *Le Capital financier*, *op. cit.*

443

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 262.

444

*Ibid.*, p. 264.

445

*Ibid.*, p. 268.

446

Ce qui interdit les « théories de la sous-consommation », même en termes de consommation productive, c'est-à-dire de sous-investissement, dont Mandel prétend faire la cause des crises (*Le Troisième Age du capitalisme*, *op. cit.*).

447

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 269.

448

*Ibid.*, p. 266-267.

449

*Ibid.*, p. 262, 266.

450

ID., *Histoire des doctrines économiques*, t. 5, p. 70.

451

*Ibid.*, p. 51.

452

*Ibid.*, p. 65.

453

*Ibid.*, p. 84.

454

ID., *Le Capital*, II-2, p. 63.

455

*Ibid.*, III-2, p. 145.

456

ID., *Histoire des doctrines économiques*, t. 6, p. 130-131.

457

ID., *Le Capital*, III-1, p. 257.

458

*Ibid.*, p. 257, 269.

459

ID., *Histoire des doctrines économiques*, t. 5, p. 58.

460

ID., *Le Capital*, III-2, p. 138 et s.

461

*Ibid.*, p. 176-177.

462

*Ibid.*, p. 157. Lettre d'Engels à Marx du 11 décembre 1857, in *Lettres sur « Le Capital »*.

463

K. MARX, *Le Capital*, III-2, p. 111.

464

*Ibid.*, III-1, p. 314-315. Lettre d'Engels à Marx du 7 décembre 1857, in *Lettres sur « Le Capital »*.

465

K. MARX, *Le Capital*, III-2, p. 232.

466

*Ibid.*, p. 233-234.

467

Lettre de Marx à Danielson du 19 février 1881 ; lettre d'Engels à Marx du 9 décembre 1857 ; lettre d'Engels à Sorge du 2 décembre 1893, in *Lettres sur « Le Capital »*.

468

K. MARX, *Le Capital*, III-2, p. 177.

469

*Ibid.*, III-1, p. 267.

470

ID., *Histoire des doctrines économiques*, t. 5, p. 70.

471

ID., *Le Capital*, II-1, p. 293.

472

*Ibid.*, p. 171.

473

L'erreur de Mandel est de rester enfermé dans cette perspective, quoiqu'il s'en défende (*Le Troisième Age du capitalisme, op. cit.*).

474

Comme le montre L. TROTSKY, « La Courbe de développement capitaliste », *Critiques de l'économie politique*, 1975, n° 20 ; « Rapport au III<sup>e</sup> Congrès de l'I.C. », in *The Five Years of the Communist International*, Pioneer Publishers.

475

Lettre de Marx à Engels du 30 avril 1868, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 213.

476

K. MARX, *Le Capital*, III-3, p. 260.

477

*Ibid.*, p. 252.

478

*Ibid.*, p. 257-258.

479

*Ibid.*, p. 254.

480

*Ibid.*, p. 259.

481

A ce propos, cf. K. MARX, *Le 18 Brumaire de Louis-Bonaparte*, Ed. sociales.

482

*ID.*, *Le Capital*, III-3, p. 259.

483

*Ibid.*, p. 255.

484

*Ibid.*, III-1, p. 279.

485

*Ibid.*, p. 310.

486

*Ibid.*, p. 285.

487

*Ibid.*, p. 325-326.

488

*Ibid.*, p. 288.

489

*Ibid.*, p. 291.

490

*Ibid.*, p. 295.

491

*Ibid.*, p. 301 et s.

492

*Ibid.*, p. 308.

493

*Ibid.*, p. 308.

494

*Ibid.*, p. 322.

495

*Ibid.*, p. 316.

496

*Ibid.*, p. 212.

497

*Ibid.*, III-2, p. 64.

498

*Ibid.*, p. 18.

499

*Ibid.*, p. 66.

500

*Ibid.*, p. 10.

501

*Ibid.*, p. 22.

502

*Ibid.*, p. 21.

503

*Ibid.*, p. 8 ; *Histoire des doctrines économiques*, t. 8, p. 155.

504

*Ibid.*, p. 40-41.

505

*Ibid.*, p. 41.

506

*Ibid.*, p. 23-24.

507

*Ibid.*, 111-3, p. 237-238.

508

*Ibid.*, p. 238.

509

*Ibid.*, III-2, chap. 24 et 25.

510

*Ibid.*, p. 177.

511

*Ibid.*, III-3, p. 201.

512

*Ibid.*, p. 196.

513

Ainsi les auteurs des articles publiés dans *Critiques de l'économie politique*, 1973, n° 10, et 1975, n° 19. N. POULANTZAS, *Les Classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 344, en confondant prolétariat et travailleurs productifs de biens matériels, est victime du fétichisme (cf. K. MARX, *Un chapitre inédit du « Capital »*, *op. cit.*, p. 236).

514

K. MARX, *Le Capital*, 1-3, p. 55, note 1.

515

*Ibid.*, 111-3, p. 309-310.

516

*Ibid.*, II-1, p. 122.

517

*Ibid.*, 1-2, p. 184.

518

*Ibid.*, 1-3, p. 20.

519

ID., *Un chapitre inédit du « Capital »*, p. 229-230.

520

A. BERTHOUD, *Travail productif et Productivité du travail chez Marx*, Maspero, 1974.

521

Ce que ne comprennent pas F. BON et M.-A. BURNIER, *Classe ouvrière et Révolution*, Le Seuil, 1971.

522

K. MARX, *Le Capital*, 1-3, p. 204, 205.

523

Lettres d'Engels du 25 janvier 1882 à Bernstein, et du 24 mars 1891 à Oppenheim, in *Lettres sur a Le Capital »*.

524

K. MARX, *Le Capital*, 111-3, p. 258.

525

*Ibid.*, p. 258.

526

F. ENGELS, *Anti-Dühring*, p. 319.

527

*Ibid.*, p. 316 et s. ; ID., « Critique du programme d'Erfurt », in K. MARX, F. ENGELS, *Œuvres choisies*, Ed. de Moscou, t. 3.

528

K. MARX, *Le Capital*, III-1, p. 271.

529

Que l'on appelle ce mode de production « socialiste » ou « premier stade du communisme » ne change rien au fait qu'il doit être mondialement constitué, et distingué de la période de transition qui y mène. Ce qui interdit d'accréditer la thèse du « socialisme dans un seul pays » comme transition au communisme comme le fait E. BALIBAR, *Sur la dictature du prolétariat*, Maspero, 1976.

530

K. MARX, « Remarques sur la nationalisation du sol », in K. MARX, F. ENGELS, *Œuvres choisies*, t. 2.

531

K. MARX, *Le Capital*, III-3, p. 198-199.

532

*Ibid.*, p. 7-8.

533

Comme le prétend N. POULANTZAS, *Pouvoir politique et Classes sociales op. cit.*, p. 183, 250, qui confond le propriétaire exploitant agricole de la féodalité, et le propriétaire de n'importe quel sol dans la société capitaliste.

534

K. MARX, *Le Capital*, III-3, p. 10-11.

535

*Ibid.*, p. 26, 257.

536

*Ibid.*, p. 39.

537

*Ibid.*, p. 37 et s.

538

Lettres de Marx à Engels du 10 octobre 1868 et du 26 novembre 1869, in

*Lettres sur « Le Capital ».*

539

K. MARX, *Le Capital*, 111-3, p. 135.

540

*Ibid.*, p. 136.

541

*Ibid.*, p. 141-142.

542

*Ibid.*, p. 145-146.

543

*Ibid.*, p. 158.

544

*Ibid.*, p. 199.

545

*Ibid.*, p. 257.

546

*Ibid.*, p. 159.

547

Lettre de Marx à Sorge du 20 juin 1881, in *Lettres sur « Le Capital ».*

548

K. MARX, *Le Capital*, III-3, p. 191.

549

ID., *Critique du programme de Gotha.*

550

ID., *Le Capital*, III-1, p. 245.

551

Lettre d'Engels à Schmidt du 27 octobre 1890, in *Lettres sur a Le Capital* », p. 368.

552

K. MARX, *Le Capital*, III-3, p. 172.

553

*Ibid.*, 1-1, p. 92-93, note 1.

554

*Ibid.*, 111-3, p. 171.

555

*Ibid.*, p. 172.

556

*Ibid.*, p. 172.

557

*Ibid.*, p. 197.

558

*Ibid.*, p. 174.

559

Lettre d'Engels à Schmidt du 27 octobre 1890, in *Lettres sur « Le Capital »*.

560

Comme le soutient E. BALIBAR, *Cinq études du matérialisme historique*, *op. cit.*, p. 132, réactivant la base même de la tradition gauchiste en réaction au réformisme.

561

K. MARX, *Le Capital*, 111-2, p. 164 ; III-3, p. 199.

562

*Ibid.*, 111-2, p. 206.

563

*Ibid.*, p. 51.

564

*Ibid.*, p. 102.

565

Lettre de Marx à Bolte du 23 novembre 1871, in K. MARX, F. ENGELS, *Correspondance*, Ed. de Moscou, p. 275.

566

Lettre d'Engels à Mehring du 14 juillet 1893, in K. MARX, F. ENGELS, *Correspondance*.

567

K. MARX, *Le Capital*, 1-3, p. 60.

568

Quoi qu'en disent C. BAUDELOT, R. ESTABLET, J. MALEMORT, *La Petite Bourgeoisie en France*, Maspero, 1974, p. 43, 156-157.

569

Cf. l'exemple du tailleur et du jardinier à la limite du prolétariat : K. MARX, *Un chapitre inédit... ; Fondements...*, t. 1, p. 220, 429-430, 433.

570

ID., *Histoire des doctrines économiques*, t. 5, p. 158.

571

*Ibid.*, p. 161-162.

572

ID., *Le Capital*, III-2, p. 53.

573

A la manière de R. ARON, *La Lutte des classes*, Gallimard, 1964 ; ou GURVITCH, *Etudes sur les classes sociales*, Gonthier, à qui donnent raison ceux qui cherchent chez Marx une définition intangible de chacune des classes.

574

Ainsi V.I. LÉNINE, « Le Développement du capitalisme en Russie », *Œuvres choisies*, t. 3.

575

F. ENGELS, « Introduction à l'édition de 1895 des *Luttes de classes en France* », in K. MARX, F. ENGELS, *Œuvres choisies*, t. 1, p. 194.

576

K. MARX, *Le Capital*, III-3, p. 172.

577

ID., « Introduction de 1857 », *op. cit.*, p. 29.

578

ID., « Notes marginales... », *Le Capital*, 1-3, p. 246.

579

*Ibid.*, p. 246.

580

*Ibid.*, III-1, p. 226.

581

Quoi qu'en dise A. GLUCKSMANN dans *Les Maîtres penseurs* (Grasset) où il réduit la démarche de Marx à l'accusation qu'il lui porte.

582

Karl MARX, « Introduction de 1857 », *op. cit.*, p. 30.

583

ID., *Le Capital*, I-1, p. 113.

584

*Ibid.*, p. 113. C'est cette démarche qu'ignore Coletti en voulant enfermer Marx dans le débat entre Kant et Hegel, cf. « Marxisme et Dialectique », in *Politique et Philosophie*, éd. Galilée.

585

*Ibid.*, p. 54.

586

*Ibid.*, III-1, p. 223.

587

*Ibid.*, p. 65.

588

*Ibid.*, p. 205.

589

*Ibid.*, I-1, p. 85.

590

*Ibid.*, III-1, p. 47.

591

*Ibid.*, III-3, p. 205.

592

*Ibid.*, III-1, p. 160.

593

*Ibid.*, p. 160.

594

Lettre d'Engels à Schmidt du 12 mars 1895, in *Lettres sur « Le Capital »*.